

HISTOIRE DE LA FAMILLE
JEAN CORPET
du XV^{ème} au XXI^{ème} siècle



Paris 1947

François Corpet
Noël 2012

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE de Victor Puiseux	1
INTRODUCTION	3
 L'ASCENDANCE PATERNELLE	
Les origines de la famille Corpet : Charonne	7
Nos racines à Montreuil : la famille Houdart	8
Les origines des familles Doublet et Lefranc, Normandie et Île de France, J.F.Cail	10
Mes grands-parents : Lucien I Corpet et Fanny Doublet et les locomotives	13
La descendance de Lucien I Corpet	19
Ablon et Blésimare	23
 L'ASCENDANCE MATERNELLE	
Les vigneronns d'Argenteuil	27
Les changements d'orientation	28
Victor I Alexandre Puiseux	31
Pierre V Puiseux	33
Les racines lorraines : les Husson et les Neveux	37
Les racines champenoises : les Jannet	37
Les racines Valenciennes : les Wallon, Henri Wallon	39
Les racines Franc-Comtoises : les Bouvet	42
La descendance d'Alfred Bouvet	44
Les racines Franc-Comtoises : les Billet et les Alpy	49
Frontenay	51
Les oncles et les tantes Puiseux	56
Le cousinage Puiseux	65
 LA FAMILLE JEAN CORPET	
Mes parents	67
Mes frères et sœurs	77
 POSTFACE	 89
 Annexe : ARBRES GÉNÉALOGIQUES	 91
Génération 0 à 4	92
Arbre généalogique de Denis I Corpet, arrière grand-père de Jean Corpet	93
Arbre généalogique d'Henriette Houdart, épouse de Denis I Corpet	94
Arbre généalogique d'Éléonore Deschamps, grand-mère de Jean Corpet	96
Arbre généalogique de Fanny Doublet, mère de Jean Corpet	97
Arbre généalogique de Pierre V Puiseux, père de Madeleine Puiseux	98
Ancêtres de Sophie Wallon, grand-mère de Pierre Puiseux	99
Arbre généalogique de Béatrice Bouvet, mère de Madeleine Puiseux	100

PRÉFACE

Cette préface a été écrite vers 1925 par mon oncle Victor, aîné des frères de maman pour une généalogie de la famille Puiseux. Même si elle est parfois datée, elle reflète si bien l'esprit d'une histoire familiale que je n'ai pas hésité à la reprendre sans en changer un mot.

François Corpet

C'est pour mes enfants que ces lignes sont écrites.

Quand j'étais jeune, je savais que les Puiseux étaient originaires d'Argenteuil, que la famille de ma mère était franc-comtoise ; j'avais connu mes grands parents maternels ; mon père m'avait parlé des siens. Ma science n'allait pas beaucoup plus loin. La mémoire des hommes ne franchit guère les générations ; les noms, les lieux, les dates s'estompent et s'évanouissent ; l'histoire disparaît et il ne reste qu'une tradition à peine consciente, qui est beaucoup, qui est le fond de nous-mêmes, mais qui gagnerait à être étayée de faits et de précisions.

C'est dans cet esprit qu'à la fin de la guerre 1914-1918 je me suis mis à chercher, à remuer de vieux papiers, à interroger mes parents, mes cousins. J'ai été assez heureux pour retrouver la génération d'Argenteuil, pour renouer le fil qui les unissait à nous, pour débrouiller quelques cousinages, quelquefois pour exhumer un récit intéressant. Combien ce travail est imparfait, je ne me le dissimule pas, Si un Puiseux naît un jour avec le goût de l'histoire, que de recherches intéressantes il pourrait faire ! Nous décrire la vie de ces vigneron d'Argenteuil, éclaircir certaines obscurités de nos ascendances maternelles, peut-être remonter plus loin dans le passé... Tels qu'ils sont toutefois, ces renseignements méritent d'être fixés, pour ceux, d'abord, qui n'étant plus jeunes se tournent volontiers vers le passé ; mais, en somme, ce n'est pas pour la vieillesse ni l'âge mûr que j'écris. Malgré l'aridité de beaucoup de pages, ce sont les jeunes gens, ceux qui sont la fleur et l'espoir de la famille, que je voudrais intéresser à l'histoire de leurs ancêtres.

Une famille, c'est quelque chose qui nous a précédés et qui nous suivra, un prolongement de nous mêmes dans la durée ; et dans le présent, c'est une grande force si elle a cet esprit de concorde et de mutuel soutien que ma mère (Béatrice Bouvet) sut si bien entretenir chez nous. Mais elle ne vit et prospère qu'au prix d'efforts incessants : pour qu'elle dure seulement, la simple lecture des tableaux généalogiques montrera qu'un père ne doit pas craindre d'élever quatre ou cinq enfants s'il ne veut pas risquer que sa postérité s'éteigne. Pour qu'ils naissent français, il a fallu parfois faire preuve de courage et ne pas désespérer aux jours sombres du siège de Paris (en 1871) ou de la Marne (en 1914).

L'enfant ne reçoit pas seulement la vie et le plus beau pays qui soit sous le soleil ; comme autrefois les fées, ses aïeux disposent des présents dans son berceau. De tous les dons, c'est l'héritage moral qui est le plus précieux. Il faut être fier de descendre d'une longue lignée de paysans de France ; il n'existe pas d'hommes plus sages. Pendant les deux siècles où nous pouvons les suivre à Argenteuil, l'arbre pousse droit, régulier, sans une défaillance ; après la Révolution de 1789, quand leurs descendants se trouvent lancés dans le vaste monde, ils n'oublient pas les traditions formées par des siècles de vie honnête et simple. Je n'en veux pour preuve que mon grand-père (Victor Alexandre Puiseux) qui, seul à Paris à 14 ans, travaille sans un regard pour les tentations de la ville, qui domine toute sa vie les malheurs répétés qui le

frappent, qui, célèbre, presque glorieux, n'abdique rien de sa simplicité, de sa bonté, de sa probité poussée jusqu'au scrupule.

Une famille aurait-elle perdu sa fortune, son foyer, tout peut être regagné si son honneur est intact.... Mais une seule étourderie de jeunesse peut le compromettre.

Mes ancêtres n'ont pas seulement maintenu le patrimoine, ils l'ont embelli et augmenté. Paysans obscurs au XVIII^{ème} siècle, ils étaient cent ans plus tard dans l'élite française. C'est l'incidence d'un heureux mariage, mais c'est aussi un travail obstiné qui a permis aux qualités formées dans la tête bien faite des vigneronns d'Argenteuil de s'épanouir si rapidement avec mon grand-père (Victor Alexandre) et mon père (Pierre). Il n'est pas donné à tout le monde de maintenir ce niveau, mais ce nous est un devoir de donner à nos fils tous les moyens de reprendre un jour, s'ils en sont dignes, la route brillamment ouverte dans les hautes activités de l'esprit. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que ce progrès ne s'est accompagné d'une élévation sociale qu'au prix de beaucoup d'activités judicieusement dépensées, je pense à ma mère (Béatrice Bouvet) surtout.

Quant à la fortune, on verra qu'elle est le fruit de beaucoup d'heures de travail, de privations de toutes sortes et on verra sa fragilité. Sans doute, pendant la longue période tranquille du XVII^{ème} et du XVIII^{ème} siècle, des bas de laine avaient dû s'emplier dans la maison d'Argenteuil et mon grand oncle Léon Puiseux raconte que sa grand-mère portait la coiffe qui distinguait les riches vigneronnes du pays. Mais tout, ou presque, fut englouti à la Révolution dans les assignats.

Peut-être, avec un recul suffisant, les suites de la guerre 1914-1918 apparaîtront-elles comme une faillite du même ordre. Un patrimoine n'est jamais à l'abri des grands bouleversements. Il faut mettre tous ses soins à le préserver, c'est pour l'avenir une force précieuse. Mais on ne le conserve bien qu'en le recréant sans cesse. Car la richesse se crée ; on ne verra personne dans cette histoire faire sa fortune par dol ou par chance ; on y verra, par exemple, mon grand-père Alfred Bouvet constituer le sienne par une bienfaisante activité qui enrichit tout son petit pays.

Il me semble que cette histoire, tout imparfaite qu'elle soit peut être un enseignement. Une famille, pas plus qu'un individu, pas plus qu'une nation, ne dure par la force des choses ; la vie est un perpétuel combat contre la mort, pour aboutir à ces enfants qui jouent autour de moi (petites têtes blondes qui ne s'en soucient guère encore), pour leur donner la vie, et les conditions nécessaires à la vie, pour constituer maintenir et développer leur patrimoine moral et matériel, il a fallu le travail obstiné, patient, souvent difficile de générations successives ; au total, une somme immense d'efforts.

Puissent-ils comprendre ces exemples, et quand ils arriveront à l'âge d'homme et que nous serons au déclin, qu'ils continuent la tâche sans fin de leurs ancêtres !

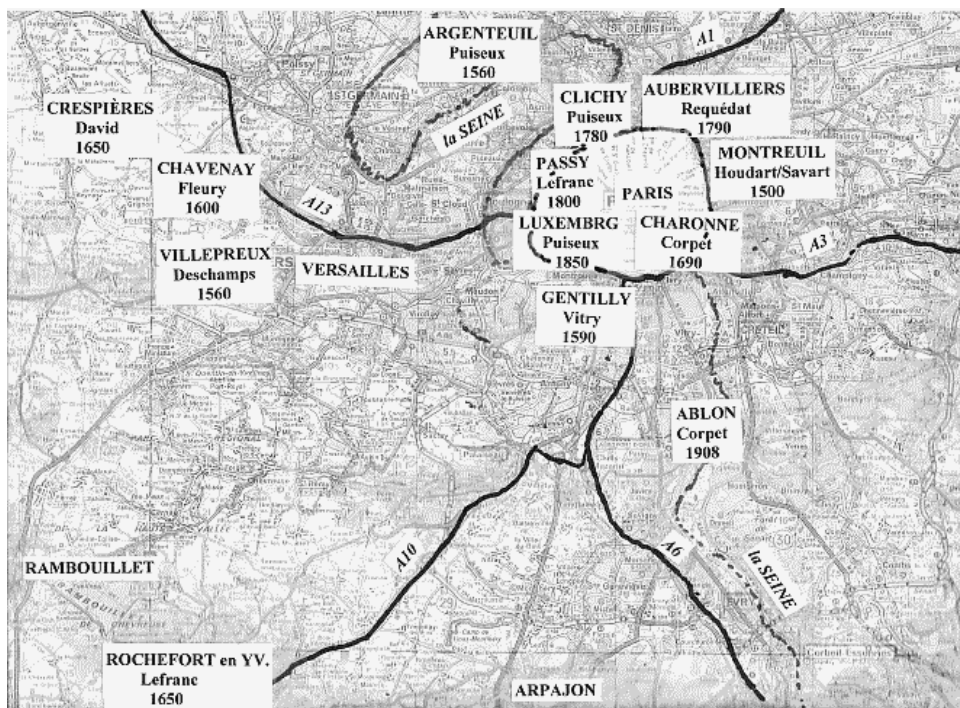
Victor Puiseux

INTRODUCTION

Cette histoire a été rédigée principalement à partir de documents écrits par mon cousin Noël Corpet, mon oncle Victor II Puiseux, frère de maman, et par Alfred Potier, très lointain cousin Corpet. J'ai aussi eu recours à la généalogie familiale et bien sûr à mes souvenirs personnels. J'espère n'offusquer personne par ma subjectivité dans l'appréciation des événements et des personnes.

Dans une deuxième partie à venir, plus volumineuse mais plus austère, j'ai récapitulé toute notre parentèle connue ce qui représente plus de cinq mille personnes, descendants de nos ancêtres et leurs conjoints.

Voici donc l'histoire de nos origines en commençant par la branche Corpet, suivie des branches Doublet, famille de ma grand-mère paternelle, Puiseux, famille de mon grand-père maternel et Bouvet, famille de ma grand-mère maternelle. Une dernière partie est consacrée à mes parents, frères et sœurs. A l'exception de la branche Bouvet, notre famille est très parisienne depuis longtemps. J'évoque donc en préambule ce qu'a été l'évolution du décor où nos ancêtres ont vécu, bien différent de celui d'aujourd'hui.

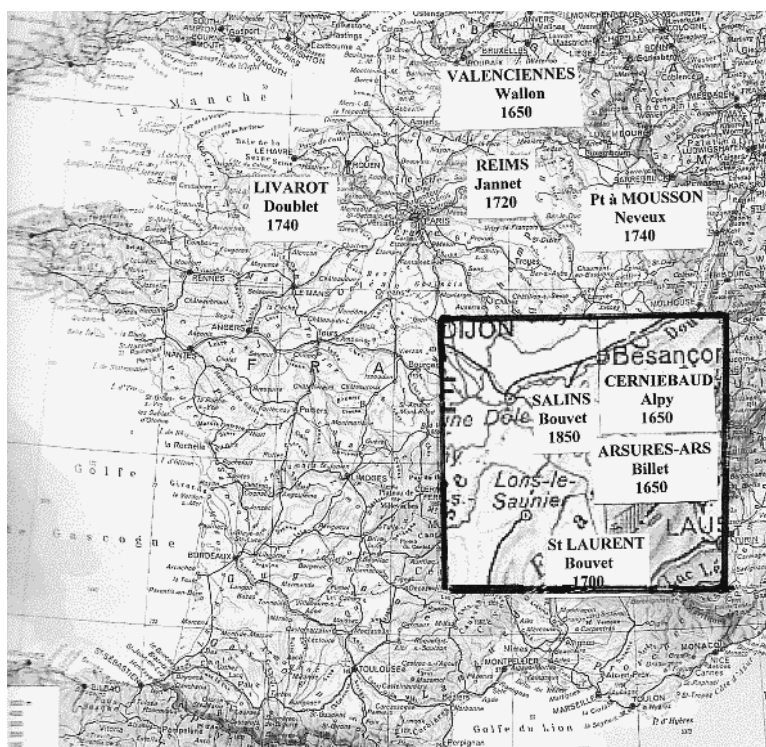


Carte des origines familiales en Ile de France

A la fin du XV^{ème} siècle, quand commence notre histoire, la rive droite de Paris est enserrée dans l'enceinte de Charles V qui part des guichets actuels du Louvre et rejoint la Bastille par la rue d'Aboukir et les grands boulevards. Louis XIII l'agrandit à l'ouest jusqu'à la place de la Concorde et à la rue Royale. Louis XIV l'embellit avec les portes Saint Denis et Saint Martin qui existent toujours. Au-delà de ces enceintes c'est la campagne où sont établis maraîchers et fermiers dont nombre de nos parents. Les Corpet sont horticulteurs à Charonne, les Houdart, laboureurs à Montreuil, Pantin et Drancy, les Vitry à Gentilly, les Gillet à Clichy et Monceaux. En 1786/87 Louis XVI construit l'enceinte des Fermiers Généraux dont les lignes de métro 2 et 6 Étoile-Nation suivent le tracé, l'une par la rive droite, l'autre par la rive gauche.

La Révolution de 1789 bouleverse le pays et entraîne persécutions, réquisitions et pénuries. Des prêtres de la famille vont défroquer ou prêter serment à la Constitution Civile du Clergé que Rome rejette. La famille paie aussi son tribut aux guerres napoléoniennes. Quand la paix revient après Waterloo (1815) la France commence lentement à se transformer. A Paris, la zone entre les deux enceintes s'urbanise. L'industrialisation du pays débute sous Louis-Philippe (1830-1848) et s'accélère sous le Second Empire (1851-1870). Nos anciens y participent et certains, comme Jean-François Cail et Alfred Bouvet font fortune. A cette époque Paris exerce une forte attraction sur l'Île de France. Les Deschamps et les Requédat, bouchers à Chavenay, s'établissent à Aubervilliers, les Puiseux, vigneron à Argenteuil deviennent marchands de vin à Clichy puis s'installent rue d'Assas.

L'amélioration des transports favorise les mariages au loin. Louis Puiseux né à Clichy épouse Louise Neveux de Pont à Mousson. Son fils Victor-Alexandre Puiseux, mon arrière-grand-père, épouse Laure Jannet dont le père est né près de Reims et la mère à Valenciennes. La branche Doublet, établie depuis toujours dans le Calvados, se rapproche de Paris lors du mariage de Gustave Doublet, mon arrière grand-père paternel, avec Olympe Lefranc, fille d'un entrepreneur de Rochefort en Yvelines. La branche Bouvet, elle, reste exclusivement franc-comtoise, sans apport extérieur jusqu'aux mariages des enfants d'Alfred Bouvet après 1880.



Carte des origines familiales en province

Nos ancêtres, cultivateurs autour de Paris, s'enrichissent en vendant peu à peu leurs domaines. Denis Corpet, mort en 1849, horticulteur à Charonne *laissa une belle fortune* écrit Alfred Potier. Le père de sa belle sœur, Jacques Gillet, est laboureur à Monceaux. *Après sa mort, en 1807, lorsque ses nombreux enfants se partagèrent l'héritage, il y avait un lot de terres déprécié par le voisinage d'une grande route, parce que la poussière du chemin couvrait facilement les champs, et que les passants peu scrupuleux enlevaient une partie de la récolte. Ce lot échu à sa fille Julie ; la route devint bientôt l'avenue de Clichy, et les immeubles en bordure prirent une valeur considérable. Ce fut pour cette famille l'origine d'une grande fortune.* (A. Potier).

La construction de l'enceinte de Thiers, dont le boulevard périphérique suit le tracé, l'annexion en 1860 des communes situées à l'intérieur (Vaugirard, Grenelle, Passy, Auteuil, Batignolles, Montmartre, Belleville, Charonne, Bercy) donnent à Paris sa dimension actuelle. Toutefois jusqu'à la guerre de 1939 la campagne reste proche. Je me rappelle les grands champs de blé qui existaient en 1938 près d'Ablon à 10 km de la porte de Paris. Dans les grands espaces restant entre les communes de banlieue se construisent des usines comme celle de Corpet Louvet à La Courneuve à 2 km de la porte de la Villette. On serait bien en mal aujourd'hui de trouver trois hectares et demi d'un seul tenant si proches de Paris sans avoir recours à des expropriations.

Dans les années 1860 les grandes percées d'Haussmann bordées d'immeubles de même facture transforment Paris. Naissent alors les boulevards St Michel, St Germain, Raspail, l'avenue de l'Opéra, les rue de Rennes et de Rivoli et bien d'autres. Les faubourgs s'urbanisent sans faire cependant disparaître toutes les maisons de village. Sauf aux abords immédiats des bois de Boulogne et de Vincennes et autour des anciennes églises de village, la banlieue proche reste couverte de taudis. Les branches parisiennes de la famille se regroupent dans Paris, les Puiseux dans le VI^{ème}, près de l'Observatoire, les Corpet dans le XI^{ème} sur les terrains de Charonne où mon grand-père construit la première usine Corpet Louvet.

La famille n'est que relativement peu touchée par la guerre de 1914-18. Alors qu'il y a deux millions de tués, soit près de 20% des hommes en âge de combattre, mon cousin Marcel Louvet est le seul membre de ma parentèle proche qui meurt au champ d'honneur. Les femmes de la famille soignent les blessés et aident les veuves de guerre. C'est un premier pas vers l'émancipation de la femme bourgeoise qui, comme les autres, n'aura le droit de vote et ne pourra ouvrir un compte bancaire à son nom sans l'autorisation de son mari qu'après 1944.

J'ai vécu enfant la guerre de 1939-45. L'occupation allemande coupe la France en deux ce qui rend difficile les relations avec nos cousins de Clermont Ferrand et nos déplacements pour les vacances à Frontenay qui est en *zone libre*. Sans être de vrais résistants, les habitants de la zone occupée blâment ceux de la zone libre plus favorables au maréchal Pétain. C'est le temps des restrictions de toutes sortes nourriture, habillement, chauffage. Les queues s'allongent devant des magasins presque vides. L'essence et les pneus ont disparus et on ne circule plus qu'en train ou à bicyclette. Il faudra dix ans pour que la vie reprenne comme avant guerre. La France n'entre dans l'ère de la consommation que vers 1965.

Le blocage des loyers date de la guerre de 1914-18 et est plus ou moins rigoureusement maintenu jusqu'en 1948. Cela arrête la construction neuve et conduit à une grave crise du logement particulièrement aiguë entre 1946 et 1960.

La construction redémarre vers 1950 mais se heurte au manque de terrains à bâtir intra muros. La banlieue se développe à vive allure ; on y édifie des résidences bourgeoises dans la verdure et des grands ensembles, aujourd'hui si critiqués, qui constituent pourtant un énorme progrès sur les bidonvilles voués à la démolition. Ce n'est que par un concours d'heureuses circonstances, grâce à l'existence d'un patrimoine hérité des générations antérieures que ma génération et celle qui suit peut encore se loger dans Paris.

Le développement des communications, la diversité des parcours professionnels amorcent un mouvement centrifuge dans le dernier quart du XX^{ème} siècle. Les mariages avec des étrangers ne sont plus exceptionnels, les départs vers la province non plus. Nous arrivons à aujourd'hui.

François Corpet

NB : Pour permettre un repérage plus facile des personnages on trouvera à la fin de cette histoire **l'arbre généalogique de la famille** qu'il a fallu imprimer sur plusieurs feuilles compte tenu de sa taille. Un code est attribué à chaque ancêtre. Ce code, appelé Sosa par les généalogistes, croît de haut en bas et de gauche à droite. Pour les ancêtres il est suivi d'un chiffre qui indique la génération (ex : 6/2 pour mon grand père maternel Pierre Puisseux qui appartient à la deuxième génération). Le code des autres membres de la parentèle est celui de l'ancêtre commun le plus proche suivi de lettres qui indiquent la filiation (ex : 6/FA pour Paule Puisseux aînée des enfants (A) d'Olivier Puisseux, lui-même sixième enfant (F) de Pierre Puisseux). Un X est ajouté pour les pièces rapportées (ex : 6/FA/X pour Jean Ragot, mari de Paule).

Lorsqu'il est connu, le prénom usuel de chacun est utilisé. L'état civil est rappelé une seule fois, par exemple pour papa **Jean** (Gustave Léon J.) **Corpet**, et pour maman **Madeleine** (Jeanne Blanche Marie M.) **Puisseux**. Pour distinguer les homonymes j'ai ajouté, comme pour les rois de France, un chiffre romain. Ainsi Lucien I Corpet est mon grand-père, son fils, frère de papa, est Lucien II Corpet.

L'ASCENDANCE PATERNELLE

La généalogie de la famille de mon grand-père Lucien Corpet est assez bien connue grâce aux travaux de mon grand-oncle Alfred Corpet et de son fils Georges, cousin germain de papa. Elle est très complète en ce qui concerne l'état civil, mais ne comporte que des indications très sommaires sur les personnes citées.

Il y a quelques années ma nièce Florence Corpet, épouse de Denis, et mon cousin Noël Corpet ont relancé ces travaux de généalogie. Florence a exploré nos ancêtres Corpet, en particulier ceux de Montreuil. Noël a écrit plusieurs notices biographiques intéressantes. Atteint de la maladie d'Alzheimer il n'a pu poursuivre ses travaux et ce qu'il n'a pas publié est inexploitable. J'ai également utilisé une brochure rédigée en 1913 par Alfred Potier sur la famille Houdart, celle de ma trisaïeule, épouse de Denis I Corpet (1774-1849).

LES ORIGINES DE LA FAMILLE CORPET : CHARONNE

(Texte de François Corpet)

Le plus ancien Corpet connu est **Jacques I Corpet** (code 128/7^{ème} génération) qui vit dans la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle à Charonne, village aujourd'hui englobé dans les XI^{ème} et XX^{ème} arrondissements. Il épouse **Catherine Regnault** (129/7) dont il a six enfants. Son fils aîné **Jacques II Corpet** (1696-1753, 64/6) est qualifié de *maître jardinier*. Possédant de vastes terrains de part et d'autre de l'actuelle avenue Philippe Auguste il est sans doute horticulteur ou maraîcher. Le frère de Jacques II, Jean-Gilles, est Bourgeois de Paris et a huit enfants dont Jean I Corpet (1747-1828, 128/DH), qui entre dans les ordres et laisse une petite trace dans l'Histoire.

Premier vicaire à St Germain l'Auxerrois, paroisse du roi qui réside aux Tuileries depuis le 7 octobre 1789, Jean I prête serment à la Constitution Civile du Clergé en 1791, refusée par Rome, et est élu curé *constitutionnel* en remplacement du curé titulaire resté *réfractaire*. Louis XVI a l'habitude de se rendre dans sa paroisse pour faire ses Pâques. Il cherche à éviter de recevoir la communion d'un prêtre *assermenté* et tente d'aller à St Cloud mais *le Club des Cordeliers s'y oppose. Le tocsin est sonné à St Roch et la foule s'amasse autour du château (du Louvre) : le départ est contremandé. Le jour de Pâques le roi et la reine entendent la messe à leur paroisse, mais le roi s'abstient d'y communier.* (cf. l'Église de Paris pendant la Révolution, par le chanoine Pisani). L'encyclopédie Larousse poursuit : *Louis XVI se décide alors à quitter Paris, mais, sur les conseils des émigrés, pour gagner la frontière d'où il espère être soutenu par l'étranger.* Deux mois plus tard, le 20 juin 1791 c'est la fuite à Varennes, qui précipite la chute de la royauté. De là à dire que Jean I Corpet est la cause de la mort de Louis XVI ...

A l'abri pendant la Terreur, Jean I reprend sa position de curé constitutionnel en 1795 et le 16 décembre 1800 se réconcilie avec l'Église de Rome. Nommé par Napoléon en 1802 chanoine de Notre-Dame de Paris, il rencontre encore l'Histoire en 1809 car il fait partie du tribunal ecclésiastique qui annule le mariage de Napoléon avec Joséphine de Beauharnais *faute de la présence du prêtre et de celle des témoins voulus par le concile de Trente.* L'Empereur pourra épouser Marie-Louise d'Autriche qui lui donnera son fils légitime, le roi de Rome.

Revenons à Jacques II Corpet. Il épouse **Marie Marguerite Callard** (vers 1701-1779, 65/6) dont il a sept enfants, deux filles et cinq garçons. Le quatrième **Jacques IV Nicolas** (1739-1795, 32/5), notre ancêtre, se marie en 1765 avec **Anne Catherine Savart** (1744-1823, 33/5) de Montreuil sous Bois et a 12 enfants, 7 filles et 5 garçons, mais 7 meurent en bas âge. Notre ancêtre

Denis I François Corpet (1774-1849, 16/4) est le septième. Comme son père il va chercher femme dans le village voisin de Montreuil où il épouse Henriette Houdart fille d'une **Catherine Savart** (1745-1825, 35/5) sans lien de parenté connu avec Anne Catherine et d'un an sa cadette. Ils ont neuf enfants, quatre filles et cinq garçons, cinq meurent aussi en bas âge. « *Il possédait de vastes jardins rue de Charonne à Paris ; horticulteur distingué il fut décoré de la légion d'honneur et laissa une belle fortune... Sa fille Joséphine* (1812-1904, 16/I) *a employé sa longue existence à faire le bien. Elle vivait très simplement et profitait de sa belle fortune pour répandre autour d'elle d'abondantes charités. L'église située 181 rue de Charonne* (aujourd'hui le Bon Pasteur) *a été édifiée sur un vaste terrain cédé par elle qui lui provenait de l'héritage paternel.* » (A. Potier).

Le huitième enfant de Denis, **Alphonse** (Alexandre Parfait A.) **Corpet** (1807-1885, 8/3), mon arrière-grand-père, abandonne la terre et devient marchand de laines et soies. Il épouse en 1832 **Marguerite** Eléonore **Deschamps** (1815-1889, 9/3) et a quatre enfants. L'aîné, Alfred, avoué au tribunal d'instance de la Seine, commence la généalogie de la famille ébauchée par son père. Sa fille puînée Marie-Mathilde meurt à six ans. Vient ensuite un garçon, Arthur, qui reprend le commerce de soies de son père et enfin mon grand-père, Lucien I, qui naît alors que son père a déjà 39 ans.

Alfred a trois enfants. L'aîné, Charles, est polytechnicien et ingénieur des mines ; il est suivi par une fille, Eugénie. Le troisième, Georges, dirige une entreprise de passementerie. Il poursuit et complète jusque vers 1940 la généalogie Corpet. Il a six filles, et de nombreux petits enfants, dont les plus âgés ont mon âge. J'ai eu des relations professionnelles suivies avec deux de ses gendres, Camille Paoli, aux Potasses d'Alsace, et Roger Legrain, directeur commercial d'une société d'engrais rachetée par la Cofaz où il a fait une belle carrière. Arthur, frère d'Alfred et de Lucien I a lui aussi trois enfants, Maurice, mort en bas âge, Marcel, et Jeanne, mariée à Henri Pichot.

NOS RACINES A MONTREUIL **LA FAMILLE HOUDART** (Texte de François Corpet et d'Alfred Potier)

Quittons les ancêtres qui m'ont transmis leur nom, pour nous tourner vers les origines de leurs épouses. Comme on l'a vu les Savart et les Houdart sont originaires de Montreuil s/Bois, village à quatre kilomètres de l'enceinte des Fermiers Généraux, aujourd'hui à la porte de Paris. Dans ce monde rural, les familles sont liées par de nombreux mariages et il n'est pas aisé de démêler les liens de parenté entre les divers Houdart, Savart, Chevreau, Gillet etc. Ces noms reviennent continuellement dans les registres paroissiaux nous dit Alfred Potier. La même situation se retrouve à Argenteuil, berceau de la famille Puiseux.

La généalogie de ces familles de Montreuil est cependant particulièrement bien connue. Florence Corpet a redécouvert nos ancêtres jusqu'à la quatorzième génération vers le milieu du XV^{ème} siècle. Georges Corpet (8/AC) a recensé la nombreuse descendance de Jean-François I Houdart (34/5), père d'**Henriette** (Marie Catherine H. Antoinette) **Houdart** (1774-1843, 17/4), épouse de Denis I Corpet (16/4).

Alfred Potier (34/CB AC/X) a écrit en 1913 des notes biographiques sur son cousinage Houdart dont le ton reflète la mentalité de la bourgeoisie catholique de l'époque : « *Jean-François II Houdart* (frère d'Henriette) *allia toujours au soin de ses intérêts matériels l'accomplissement des préceptes de charité contenus dans l'Évangile. Les bonnes œuvres de ce grand chrétien ont été répandues un peu partout ; Dieu seul en connaît le nombre et le mérite.* ».

A Montreuil, nos plus anciens ancêtres remontent au milieu du XV^{ème} siècle. Gilles Prévost (17084/14^{ème} génération, vers 1450-après 1497), laboureur, est le plus lointain de nos ancêtres connus avec sa femme Jeanne Préaux.. D'autres branches remontent au début du XVI^{ème} siècle. Les mariages entre parents compliquent énormément l'établissement d'une généalogie lisible. Ainsi Henriette Houdart descend de quatre façons différentes d'un Robert Chevreau né vers 1483 et son mari Denis Corpet en descend également. A la fin du XVI^{ème} siècle la plupart de nos ancêtres de Montreuil sont qualifiés de laboureurs, vigneron ou jardiniers.

Au début du XVII^{ème} **Pierre Houdart** (1603-avant 1670, 544/9) est laboureur et salpêtrier. Son petit-fils, **Jean II Houdart** (1679-1729, 136/7) est boulanger à Montreuil où il est né et mort. Le petit-fils de Jean II, **Jean-François I Houdart** (1741-1814, 34/5) est le père d'Henriette, donc notre ancêtre direct de la 5^{ème} génération. Voici comme le décrit Alfred Potier :

Jean-François I Houdart, fermier et marchand de bois à Montreuil, tenait la ferme de Saint Victor au hameau de l'Hermitage que son père Jean-Pierre avait dirigée avant lui. Lorsque la grande Révolution éclata, Houdart était du conseil communal de Montreuil, mais il ne tarda pas à être mal vu de ses concitoyens à cause de son attachement à la foi catholique et aux traditions nationales, et bientôt il se retira des affaires publiques. Survint une année de disette dans la région et chaque commune devait pourvoir à ses besoins comme elle l'entendait. L'embarras des gros bonnets révolutionnaires de Montreuil était grand. L'un d'eux dit aux autres : « Quelqu'un pourrait bien nous tirer d'affaire, mais savoir s'il le voudra. C'est Houdart : par son commerce de bois, il a des relations au loin, sa probité est connue, les marchands de grains traiteront volontiers avec lui et il pourrait acheter du blé au nom de la commune à des conditions raisonnables. » Houdart accepta de prêter son concours et se mit en route avec deux délégués. On s'arrêtait vers le milieu du jour pour le repas, mais à midi, quand ses compagnons se remettaient en selle, si Houdart entendait sonner l'Angélus au clocher voisin, les églises n'étaient pas encore fermées, « Attendez-moi » disait-il, et il entra dans l'église où, sans se presser, il faisait ses prières. « Cela ne nous allait guère » racontait un de ses compagnons, « mais nous n'avions rien à dire parce que nous avons besoin de lui. »

Plus tard quand les temps s'assombrirent encore, la ferme de Saint Victor fut souvent le refuge des prêtres poursuivis pour n'avoir pas voulu apostasier en prêtant serment à la Constitution Civile du Clergé, et la demeure de nos pieux parents fut plus d'une fois témoin de la célébration secrète des saints mystères de notre foi. Il s'en fallut de peu pour que Jean-François, malgré les services qu'il avait rendus, fût dénoncé et traduit devant le tribunal révolutionnaire pour avoir caché des prêtres réfractaires. Au commencement du XIX^{ème} siècle on vit des jours meilleurs. Le culte régulier fut rétabli. Houdart, appelé souvent à Paris par les besoins de son commerce choisissait de préférence le jeudi matin pour faire ses livraisons de bois, afin d'entendre la messe du Très Saint Sacrement à Saint Paul-Saint Louis.

Houdart élevait ses enfants avec une sage fermeté. Son fils aîné racontait volontiers qu'un jour pour le punir d'avoir menti, son père l'attacha à un arbre et lui infligea une rude correction malgré les supplications de sa femme portée à plus d'indulgence. Son fils lui sut gré plus tard de ce châtement qui lui inspira l'horreur du mensonge. Une de ses petites-filles se rappelait que Houdart reprochait à sa femme sa trop grande complaisance pour ses petits-enfants comme contraire au devoir des parents qui sont responsables devant Dieu de l'éducation de leurs enfants.

Jean-François I Houdart est père de cinq enfants, les garçons sont tous cultivateurs, les filles femmes de cultivateurs à Montreuil, Pantin ou Charonne comme notre ancêtre Henriette. Alfred Potier les décrit aussi pieux, bien pensants et généreux avec l'église et les déshérités que leur père.

Comme leur beau-frère Denis Corpet ils disposent d'une aisance financière plus qu'honnête. Leur descendance se lie par de nombreux mariages avec la famille Gillet originaire du village de Monceau situé entre la gare St Lazare et le parc Monceau d'aujourd'hui. On peut la suivre jusqu'au début du XX^{ème} siècle à travers les travaux de Georges Corpet.

Laissons-là Montreuil. **Jean-Baptiste Deschamps** (1777-1839, 18/4), de la génération d'Henriette Houdart, est le père de mon arrière-grand-mère Marguerite Deschamps (9/3), femme d'Alphonse Corpet. Il naît à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Versailles dans le village de Chavenay où il est *marchand boucher*. Il dispose, lui aussi, d'une bonne aisance puisqu'il a laissé une ménagère de 96 couverts en argent massif à son chiffre JBD. J'en ai finalement hérité et continue à m'en servir quotidiennement.

Les recherches de Florence Corpet (2/EA/X) dans les archives de Seine et Oise permettent de remonter jusqu'à un Jean Deschamps (1530-1622, 1152/10) et à un ancêtre de la 11^{ème} génération, Antoine Vilain (2318/11). Nombreux sont ceux nés près de Chavenay, à Villepreux, St Nom la Bretèche, Feucherolles. Une famille Vitry est, elle, originaire de Gentilly à la porte du Paris d'aujourd'hui. Beaucoup sont qualifiés de laboureurs.

La femme de Jean-Baptiste Deschamps, Marie Geneviève **Eléonore Requédât** (1791-1867, 19/4) naît à Aubervilliers. C'est la fille de **Jean-Pierre Requédât** (1757-1845, 38/5) natif de Chauvry (95) est marchand boucher comme J.B. Deschamps. La mère de Marie Geneviève, **Jeanne Elisabeth David** (1760-1827, 39/5) naît à Crespière, village voisin de Chavenay. Florence Corpet a pu remonter la branche Requédât/David jusqu'à la huitième génération qui vit dans la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle et retrouver les noms de 12 des seize arrière arrières-grands – parents d'Eléonore.

LES ORIGINES DES FAMILLES DOUBLET ET LEFRANC
NORMANDIE ET ILE DE FRANCE
JEAN-FRANÇOIS CAIL
(Texte de François et Noël Corpet)

J'ai toujours cru que ma grand-mère paternelle, Fanny Doublet née au Havre était une pure normande. Les travaux de Florence Corpet et de mon cousin Noël Corpet (4/BI) m'ont fait découvrir que du côté de sa mère, Olympe Lefranc, sa famille était fortement enracinée en Île de France comme mes autres ascendants du côté Corpet.

Mon arrière grand-père, **Gustave Constant Doublet** (1823-1908, 10/3) naît à Livarot le 19 mars 1823. Son père **Auguste** (Jacques Louis A.) **Doublet** (1781-1863, 20/4) est boulanger (certaines sources disent épicier), qualifié également de « propriétaire » ce qui indique une certaine aisance.

Le père de Jacques, **Nicolas Doublet** (1741-1828, 40/5) est cultivateur à St Michel de Livet, hameau qui touche Livarot. Des recherches dans les archives du Calvados ont permis de remonter au début du XVIII^{ème} siècle jusqu'à la sixième génération, mais sans guère de précision.



Gustave Doublet 1823-1908

Négociant à Paris en denrées coloniales, Gustave se marie en 1850 avec Olympe Lefranc. Son beau-frère, Jean-François Cail, dont il est largement question plus loin, le pousse à revenir en Normandie pour s'occuper de transports entre la France et les Antilles : matériel de sucrerie et locomotives fabriqués en France à l'aller, sucre en fret de retour. Gustave s'établit donc au Havre et réussit sans doute bien comme armateur puisqu'il achète le château de Blésimare et quatre fermes alentour, dont le Coudray que mon frère Jean-Louis exploitera à partir de 1956.

Gustave et Olympe ont sept enfants. Seules l'aînée, Céline, et la dernière, Fanny, ont survécu. Deux meurent accidentellement après s'être grièvement brûlés en tombant dans une cheminée, trois autres succombent à la diphtérie. Mon grand-père Lucien I Corpet épousera successivement les deux sœurs. Après s'être retiré chez sa fille à Paris, Gustave Doublet meurt à 85 ans le 5 août 1908 dans la propriété de sa fille à Ablon. Par un malheureux concours de circonstances la dépêche annonçant son décès met huit jours à atteindre papa parti de Paris deux mois plus tôt pour son périple en Extrême-Orient. La lettre qu'il écrit à sa mère n'arrive à destination par le Transsibérien que début septembre :

« Voici donc que la crainte qui me hantait depuis le jour où j'ai débarqué au Japon est devenue la réalité triste et brutale au moment même où je quitte ce pays. La terrible dépêche qu'un sinistre pressentiment me faisait craindre depuis un mois a fini par m'arriver... Pauvre maman. Qu'auras-tu pensé de moi pendant ces huit jours. Le cœur déchiré par la douleur devant le nouveau vide qui vient de se creuser près de toi, tu n'auras pas eu seulement la consolation d'avoir autour de toi tous ceux qui te sont chers et qui t'aiment. Bien plus, moi qui plus que tout autre me devrais de te consoler, moi qui aurais dû dans les premiers te prouver en ce jour mon affection, et essayer ainsi d'apaiser un peu ta douleur, je suis resté muet.

Au début de mon voyage, pendant 23 jours j'ai ignoré quelle violente secousse avait ébranlé ce cher Bon Papa, et maintenant j'ai été huit jours sans savoir qu'il avait cessé de vivre et de souffrir. Quand je pense que tu auras reçu pendant près d'un mois après ce douloureux événement des lettres de moi qui au lieu de t'exprimer ma douleur te diront seulement les joies que j'éprouvais, quand je pense à la lettre que Bonne Maman recevra pour sa fête, où je lui souhaite en même temps que pour elle une bonne santé pour Bon Papa, et que j'ai écrit cette lettre presque le jour de sa mort mon cœur est encore davantage brisé de douleur. »

La famille d'**Olympe (Louise O.) Lefranc** (1829-1910, 11/3), femme de Gustave Doublet, est implantée depuis le XVII^{ème} siècle (huitième génération) à Rochefort en Yvelines, près de Rambouillet tant du côté paternel que du côté maternel. **Philibert Lefranc** (1696-avant 1767, 88/6), petit-fils de **Simon Lefranc** (vers 1628-1698, 352/8), et son fils **Mathieu (Pierre M.) Lefranc** (1745-1797, 44/5) y sont bouchers. Son petit-fils, **François Philibert Lefranc** (1779-1834, 22/4), né à Rochefort en Yvelines, part travailler à Paris comme compagnon maçon et épouse **Louise Etienne Chatelain** (1787-1858, 23/4). Son frère Nicolas Pierre, marchand de vin,

est son témoin. François Lefranc s'installe dans le village de Passy, réussit dans ses affaires et devient successivement maître maçon, entrepreneur de travaux publics, architecte, puis, fortune faite, rentier. Il a cinq enfants dont l'un meurt en bas âge. Mon arrière-grand-mère Olympe est la dernière née, ses parents ont alors 50 et 43 ans.

Le grand homme de cette branche familiale est **Jean-François Cail** (1804-1871, 22/C/X) époux de **Céline** (Marguerite C.) **Lefranc** (1815-1890, 22/C), sœur d'Olympe et troisième enfant de François. Issu d'une famille de maréchaux ferrants et de chaudronniers du Poitou il part à 14 ans pour Niort, fait son Tour de France, monte à Paris où il s'associe à 22 ans avec un membre de l'Académie de Médecine inventeur d'un procédé de distillation du sucre de betterave. L'affaire qui se développe sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Elle emploie 1500 ouvriers en 1848.



Jean-François Cail (1804-1871)



Céline Lefranc-Cail (1815-1890)

Devenu seul propriétaire J.F. Cail diversifie l'activité : construction de locomotives, de ponts métalliques comme celui de la place de l'Europe à Paris. Pendant la guerre de 1870 il se lance dans la fabrication de canons, mitrailleuses, chaloupes canonnières. Il n'en continue pas moins à livrer des sucreries aux Antilles, en Ukraine, en Egypte et à Madagascar. Ses usines sont à Paris et dans le Nord à Douai et à Fives dans la banlieue de Lille. Sa société prend au XX^{ème} siècle le nom de Fives-Lille-Cail et est une des principales sociétés d'équipement industriel françaises, livrant sucreries et cimenteries dans le monde entier jusque vers 1990.

Entrepreneur talentueux et dynamique, il achète un domaine de 3 000 ha dans son pays natal à Ruffec (Charente), et un autre de 15 000 ha à Trostianets-Podolski en Ukraine où il installe des sucreries et un réseau ferroviaire pour transporter les betteraves. Il lui faut contrôler le transport outremer du matériel qu'il fabrique. Aussi incite-t-il son beau-frère Gustave Doublet à s'installer comme armateur au Havre.

Devenu extrêmement riche, il se fait construire un ensemble immobilier entre Saint Augustin, la rue de Lisbonne et le Bd Malesherbes. Le fleuron en est son hôtel particulier, où est installée aujourd'hui la mairie de VIII^{ème} arrondissement. On voit toujours dans la cour son buste au dessus d'une plaque « Ancien hôtel Cail » ainsi qu'un groupe élégant représentant le génie de la navigation. La décoration intérieure, oeuvre de P.E. Charrier, reprend le thème de la mer associé à l'agriculture et au commerce. Patron philanthrope, il fait édifier pour son personnel habitations, écoles, crèches et magasins dans le quartier de la Chapelle. A sa mort en mai 1871 pendant la Commune de Paris, il laisse à sa veuve une fortune évaluée à 39 millions de francs or, environ 150 millions d'euros d'aujourd'hui.

J.F. Cail se marie deux fois, d'abord avec Jeanne Moulinet (†1828), puis avec Céline Lefranc. Il a quatre enfants. Sa fille aînée Céline est la seule à lui donner des petits-enfants, les Hébert, Solacroup, Ogereau, Huet, Zeller qui mènent grand train. Avant la guerre de 1914 papa fréquente beaucoup ses cousins issus de germain malgré la différence de fortune et de mode de vie. Il va en particulier souvent chasser à La Briche, propriété de 500 ha dans le Berry. Ce sont ses seuls parents du côté Doublet et il ne voit guère ses cousins Corpet car sa mère s'est fâchée avec ses beaux-frères en décidant contre leur avis de ne pas vendre l'usine de l'avenue Philippe Auguste

MES GRANDS-PARENTS
LUCIEN I CORPET, FANNY DOUBLET ET LES LOCOMOTIVES
(Texte de Noël Corpet, revu et complété par François Corpet)

Lucien I (Charles L.) Corpet (1846-1889, 4/2), mon grand-père, naît le 14 mars 1846 au domicile de ses parents 367 rue Saint Denis à Paris. Troisième et dernier fils d'Alphonse Corpet et de Marguerite Deschamps il entre à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris à 18 ans, en sort 24^{ème} sur 133. Il suit les cours du Polytechnicum de Zürich, puis est embauché comme ingénieur mécanicien chez Anjubault, fabricant de locomotives, rue Keller dans le XI^{ème} arrondissement.



Lucien I Corpet (1846-1889)

En 1869 Anjubault meurt sans successeur et à 23 ans Lucien I reprend l'usine. Dès 1870 il la transfère avenue Philippe Auguste où sa famille possède encore de vastes terrains hérités de son grand père Denis I Corpet. L'usine travaille pour la défense nationale pendant la guerre de 1870 puis reprend la fabrication de locomotives à voie étroite pour les compagnies de chemins de fer départementaux et les sucreries outremer ce qui conduit Lucien I à se rendre aux Antilles.



D'après Noël Corpet, l'orientation de la carrière et les débuts professionnels de Lucien I ont été pilotés et financés par J.F. Cail. Ce n'est qu'une hypothèse car il n'existe à l'époque aucun lien de parenté entre eux. Ce n'est qu'en 1872, huit ans après son entrée à Centrale, trois après le rachat d'Anjubault et deux après le transfert de l'usine, que Lucien I épouse la nièce de J.F. Cail **Céline Doublet** (1851-1873, 4/2/X1), mais l'histoire ne dit pas depuis quand ils se connaissent.

Céline meurt le 27 juin 1873 à la naissance de sa fille Marguerite. Habitué à affronter l'avenir, Lucien I s'attache à devenir un bon père de famille. En 1881, Marguerite qui fête ses huit ans dit à son père « *Puisque tu es si triste de la disparition de maman, pourquoi ne te remaries-tu pas avec tante Fanny ? Elle s'occupe très bien de moi et vous vous entendez au mieux.* » Fanny, la dernière fille Doublet a 16 ans de moins que lui, mais puisque Marguerite la réclame... Le mariage est célébré le 20 octobre 1881 au Havre où est installé Gustave Doublet.



Fanny Doublet-Corpet (1862-1950)

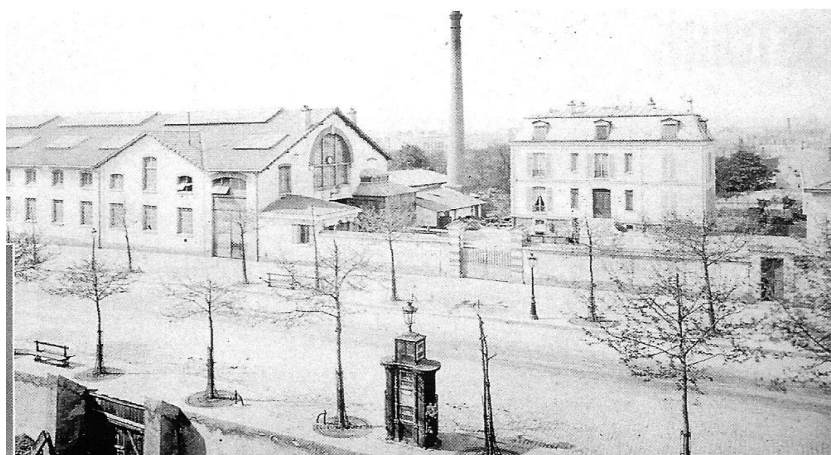
C'est une réussite. Le souvenir de Céline est chéri par tous et Fanny est une épouse modèle et une mère attentive. Elle donne trois nouveaux enfants à son mari, Lucien II, Jean, mon père, et Yvonne. L'avenir de l'entreprise familiale est donc assuré. Mais Lucien I meurt à 43 ans le 1^{er} avril 1889 et Fanny se retrouve veuve à 27 ans avec quatre enfants à charge dont la dernière n'a pas un an.

Femme de caractère elle avale son chagrin, bien décidée à se battre. Malgré les conseils de son entourage et de ses deux beaux-frères Alfred et Arthur qui lui conseillent de vendre l'usine et de vivre de ses rentes, Fanny réplique sur un ton sans appel « *Je ne vous demande pas d'argent et pas de conseils non plus. Je garde l'usine pour mes fils* ». Ceux-ci ont sept et cinq ans ! Les parts de l'usine sont alors partagées 50/50 entre Fanny et la fille de Céline, Marguerite.

La famille habite 117 avenue Philippe Auguste dans une grande maison entre cour et jardin mitoyenne de l'usine. Fanny y accueille ses parents après leur retraite, puis, à leur mort en 1910,

laisse le premier étage au ménage de sa fille Yvonne mariée en 1908 à Pierre Lemaréchal. En 1938 elle loge au second étage l'aînée de ses petites filles Christiane Lemaréchal qui vient de perdre son mari Gérard Willot et qui a trois tout jeunes enfants.

Après la mort de leur grand-mère Fanny en 1950, les fils aînés de Lucien II, Maurice et Michel Corpet, aménagent chacun un appartement au rez-de-chaussée qu'elle occupait depuis son mariage en 1881. Lorsque leur mère tante Odette quitte la région parisienne vers 1955 les trois plus jeunes enfants de Lucien II, Christian, Noël et Béatrice occupent le rez-de-jardin en demi-sous-sol. Après avoir récupéré les bâtiments de l'usine loués depuis longtemps à la société Feraver, la maison est démolie dans les années 1970 et le tout remplacé par un vaste ensemble immobilier où des cousins Corpet et Lemaréchal ont encore leurs appartements, perpétuant l'enracinement de la famille à Charonne.



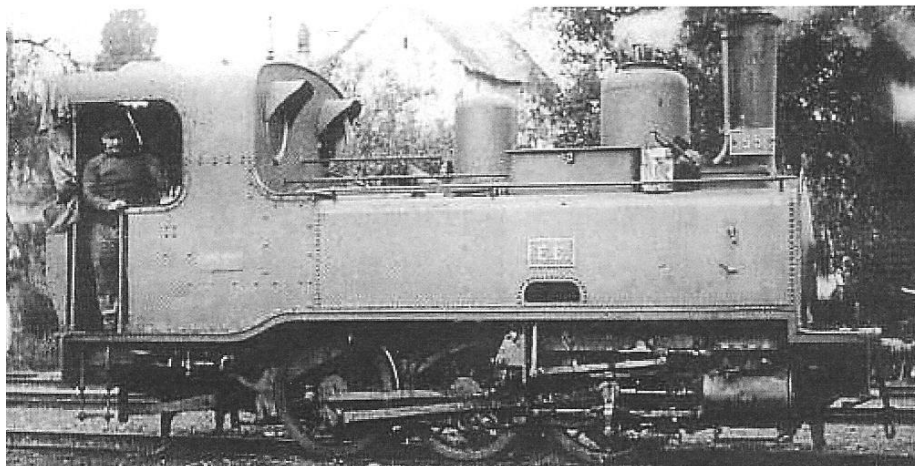
Avenue Philippe-Auguste vers 1880 (?), à gauche l'usine, à droite la maison

Un bref séjour en Angleterre pendant la guerre de 1870 a fait de Fanny une anglophile fanatique. Elle a une nurse anglaise, longtemps tout le monde, enfants compris, parle anglais à la maison, Jean est appelé Jack par son frère Lucien II et le confort britannique règne avenue Philippe Auguste : baignoires en fonte, chauffe-bain, chauffage central, jusqu'à une imposante machine à laver le linge qui occupe toute une pièce du sous-sol. C'est tout naturellement qu'elle se fait appeler Granny par ses propres petits-enfants, alors que les enfants Louvet, descendants de sa sœur Céline, l'appellent toujours Grand-Mère.

Comme elle le montre à la mort de son mari, c'est une femme de caractère. D'après la tradition familiale elle est après la duchesse d'Uzès la deuxième femme à obtenir le permis de conduire à la fin du siècle mais emploie malgré tout un chauffeur jusqu'à la seconde guerre mondiale. Elle ne se sent pas à l'aise avec les robes à corset imposées par la mode mais sait quand il faut user de sa féminité. « *Je ne suis pas jolie, mais j'ai beaucoup de charme.* » C'est aussi une femme de cœur. Chaque semaine elle va fleurir la tombe de son mari au Père Lachaise. Elle interdit à ses enfants les blagues du 1^{er} avril, date anniversaire de sa mort.

La société dirigée par Fanny assistée de M. Greffet pour l'administration et de M. Faisant pour la technique s'appelle maintenant « Veuve Lucien Corpet ». A l'époque travailler est exceptionnel pour une dame de la bourgeoisie, diriger une usine de chaudronnerie encore plus. La légende veut que Fanny reçoive de Londres une lettre simplement adressée à « *Madame*

Locomotive, France ». Les locomotives continuent à quitter l'usine sur des chariots tirés par des attelages d'une dizaine de chevaux.



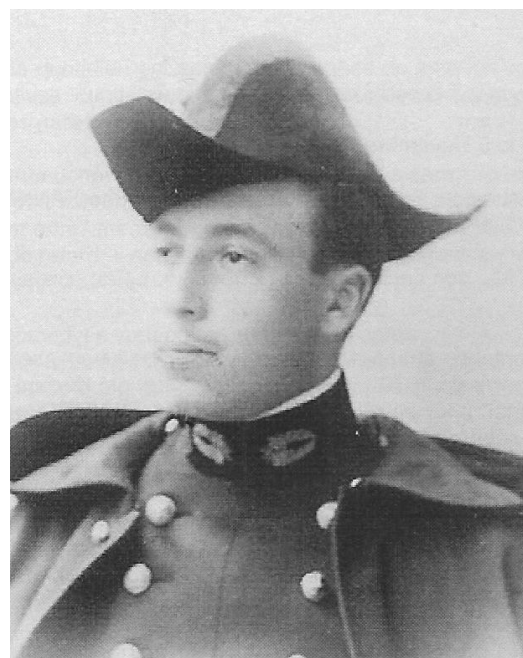
Locomotive V°e Lucien Corpet 1896

La société devient « Vve L. Corpet et L. Louvet » en 1892 quand Granny fait entrer dans l'entreprise Lucien Louvet qui vient d'épouser sa belle-fille et nièce Marguerite. Centralien comme Lucien I, il n'a que trois ans de moins que Fanny et l'entente est excellente. Tous les mardis soir, le jeune ménage est invité à dîner avenue Philippe Auguste et les jeunes Lucien II et Jean s'intéressent à la conversation des grandes personnes, amoureux qu'ils sont déjà des locomotives.

« *Vous ferez Centrale comme votre père* » affirme Fanny à ses deux garçons. Pour une fois, elle manque d'autorité car ils entrent tous deux à Polytechnique.



Jean Corpet X 1904



Lucien II Corpet X 1902

Ils rejoignent en 1907 et 1909 l'usine où ils feront toute leur carrière. En 1912 le creusement des tunnels du métro ne permet plus de transporter dans les rues de Paris des locomotives devenues trop lourdes. Les gérants décident le transfert de l'usine sur un terrain de 33 000 m² à La Courneuve en pleine campagne. Lucien Louvet assure la gestion quotidienne pendant que les deux frères s'occupent du déménagement sans que la production ne soit jamais interrompue.

A la mort de sa mère en 1913, Lucien Louvet a besoin de liquidités pour racheter à ses frères et sœurs leurs intérêts dans l'immeuble de famille qu'ils possèdent dans le XVI^{ème}. Il cède donc à Fanny 25% du capital de ce qui est devenu « Corpet, Louvet et C^{ie} ». Peu après, une cession de Fanny à ses garçons conduit à une répartition du capital en quatre parts, détenus par Fanny, Marguerite, femme de Lucien Louvet, Lucien II et Jean Corpet, fils de Fanny

Août 1914 : Lucien II et Jean Corpet sont mobilisés, Lucien Louvet reste seul pour diriger l'usine alors que fatigué et malade il pensait prendre sa retraite à 49 ans et vivre de ses rentes. Il envoie régulièrement à ses demi-beaux-frères des comptes-rendus. Il a du mal avec la comptabilité, confondant bénéfice et aisance de trésorerie mais maîtrise bien la fabrication et la recherche de commandes. L'activité est principalement consacrée à la défense nationale :



Lucien Louvet 1865-1939

« La moyenne des obus de février est de 514,8 ; il ne faut plus compter maintenant sur une élévation sensible des moyennes mensuelles, car notre outillage n'augmente pas. Cette moyenne est réelle ; c'est-à-dire j'ai compté, non les obus livrés, mais ceux faits. En ce moment les livraisons à Garnier se font irrégulièrement, par wagons ; on en livre ainsi de 2 à 2 500 d'un coup, suivant la capacité du wagon. Au 29 février, nous en avons 2 400 prêts pour le chargement. Ils ont été comptés dans la moyenne et débités à la date du 29 février (ils sont partis le 1^{er} mars). Si j'opérais autrement, nous aurions des moyennes faussées très sensiblement. Si la guerre dure encore quelques années nous arriverons à 10 000 par jour.

A part les obus, nous faisons beaucoup de travaux divers, des malaxeurs pour Sohier. Ce sont des récipients énormes en fonte ; nous en avons fait un modèle tout en tôle et cornières pour essais. C'est un monument que nous avons essayé hier dans l'atelier à 330 tours ; je t'assure que l'eau qui était dans le malaxeur était plutôt agitée. Pour faire cet essai, nous avons dû nous servir des transmissions de la grande fraiseuse comme transmission intermédiaire. L'appareil d'essai a été fait entièrement à l'atelier sauf quelques tubulures en fonte.....

J'ai vu ce matin, en arrivant à l'usine, ton ami Borel qui est capitaine du Génie. Il est de retour du front depuis 3 jours. Il rentre pour faire marcher sa maison. Il venait me demander de lui donner Gamelin, monteur, parce que la femme de celui-ci est concierge à son usine. Je suis tout disposé à faire droit à sa demande, mais il est indispensable qu'il me donne un remplaçant. Si j'autorisais Gamelin à partir sans compensation, l'inspection des Forges en déduirait immédiatement que j'ai trop d'ouvriers et mes demandes anciennes et futures seraient au panier.

Nous avons reçu une commande de 10 canons avec affûts et plateformes de Puteaux pour nous récompenser d'avoir créé les modèles. Simultanément nous recevions des demandes de soumission pour 100 canons et 100 plateformes affûts. J'ai remis des prix, mais les délais que je suis obligé de faire sont très longs en sorte que je viens d'être avisé que je n'avais pas les affûts ; pour les canons, je ne suis pas encore fixé, bien que je sois à peu près sûr qu'il en sera de même. D'ailleurs le Commandant Deslandes m'a dit que nos prix étaient supérieurs à ceux de nos concurrents. Je ne regrette pas ce travail qui est peu rémunérateur et très long. Au surplus, j'ai pris pour M. Archer, l'ancien associé de l'armurier Darne, une commande de 50 canons en bronze à usiner. Nous ne pouvons pas tout faire n'ayant que deux machines Pearl, dont la plus forte est utilisée pour les malaxeurs. Je vais essayer d'employer la main d'œuvre féminine pour certains travaux de perçage faciles. Il se présente des demandes depuis quelque temps...

Nous usinons toujours les 300 pelles de bèches (ensemble G) du canon de 75, tout le travail se mène de front. Quand nous commencerons à en sortir ça ira vite. Nous allons d'abord en faire 4 ou 5 afin de les présenter à la réception, pour nous rendre compte si nous sommes dans la bonne voie. Quand on fouille dans ces affûts de 75 on se félicite de n'être pas artilleur. J'ai rarement vu compliquer les choses à ce point, sans aucune nécessité. Le prix de ces affûts, aussi robustes, pourrait être diminué de moitié (sans exagérer) si la construction était confiée à des industriels compétents laissés libre de faire à leur guise. Mais que deviendrait le fameux flair de l'artilleur.

Entre temps, nous réparons une locomotive d'un M. Lefèvre qui m'a confirmé son ordre, bien qu'il ait été prévenu par moi que le prix de la réparation serait fort élevé. Nous faisons aussi pas mal de travail de roues. Puis toutes sortes de pièces indéfinissables. En résumé, nous utilisons de notre mieux les 100 et quelques ouvriers et enfants que nous avons en ce moment à l'atelier. (lettre du 2 mars 1916 de Lucien Louvet à Lucien et à Jean Corpet)

En 1917 la santé de Lucien Louvet est chancelante, Jean est démobilisé et mis en affectation spéciale pour gérer l'usine qui doit poursuivre ses fabrications pour l'armée. Son frère Lucien ne le rejoint qu'après l'armistice de 1918. Lucien Louvet prend alors une retraite définitive à 53 ans. (On verra la suite de l'histoire de Corpet Louvet et C^{ie} dans le chapitre consacré à Jean Corpet)

En 1908 Granny achète une propriété de 10 hectares à Ablon, au bout des pistes d'envol actuelles d'Orly. Elle s'y installe tous les ans au début du mois de juin partageant son été entre Ablon et Blésimare, où elle se rend toujours à l'automne pour la chasse. Dès le début de la guerre de 1914 Granny et sa fille Yvonne participent à l'effort national. A la demande du général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, elles créent rue de Charonne un centre d'accueil pour accueillir les femmes de soldats, enceintes ou jeunes mères, centre qui sera vite rattaché à la Mutualité Maternelle. Elles vont aussi à l'hôpital Saint Antoine aider les blessés qui ont des problèmes personnels.

En 1919 Granny achète une maison à Angerville l'Orcher, commune voisine de Blésimare. Elle y crée une filiale de la Mutualité Maternelle de Paris pour assister de la même façon les jeunes normandes. Outre les pièces d'accueil et de consultation, il y a un logement pour une sage-femme qui va dans les fermes faire les accouchements. Très rapidement la mortalité infantile baisse dans le canton et c'est pour elle la meilleure des récompenses.

Entre les deux guerres, un dîner réunit tous les mardis les couples de ses trois enfants avenue Philippe Auguste. Papa est en costume « tigre » avec son pantalon rayé. Maman, en robe habillée, apporte le linge sale de la maisonnée avenue Philippe Auguste pour le faire laver par les domestiques dans la machine à laver, luxe alors inconnu. Il est rendu repassé la semaine suivante. Le mardi est également le « jour » de Granny où suivant la tradition d'avant la guerre de 1914, les dames de la bourgeoisie ont porte ouverte pour recevoir leurs amies pour le thé.

Granny reste active jusque vers 1947. Sa santé décline et, assez diminuée, elle passe ses dernières années, à tricoter dans son fauteuil sans beaucoup s'intéresser au monde ni à la famille qui l'entoure. Elle meurt le 9 décembre 1950 à 88 ans.

LA DESCENDANCE DE LUCIEN I CORPET

(Texte de François Corpet)

Lucien I Corpet a quatre enfants. Comme on l'a vu, sa fille aînée, Marguerite Corpet (1872-1924 4/A), fille de Céline Doublet se marie en 1892 avec Lucien Louvet. Ses cinq enfants sont tous beaucoup plus âgés que les autres petits-enfants de Lucien I, descendants de Fanny Doublet, sa seconde femme. Je n'ai pas connu ma tante Marguerite, morte huit ans avant ma naissance et n'ai qu'un vague souvenir de son mari mort en 1939 sinon qu'on l'appelait oncle Louvet pour le distinguer de notre autre oncle Lucien, frère de papa. Il habite rue Gustave Zédé dans le XVI^{ème} un immeuble de famille où logent encore en 2012 deux de ses petits-enfants, et possède une propriété à Saint Pair près de Granville dans la Manche. La différence d'âge et l'éloignement géographique fait que je n'ai pas eu de rapports personnels de cousinage avec ses enfants.

Le fils aîné d'oncle Louvet, Marcel (1893-1914, 4/AA) est tué au début de la guerre de 1914 laissant un fils. Le suivant, Pierre (1895-1979, 4/AB), exploite une ferme près de Verneuil sur Avre et a six enfants. Geneviève (1903-1923, 4/AD) la quatrième meurt à 20 ans à la naissance de son fils Jean-Marie Le Mouël, commissaire priseur. Le dernier enfant, François (1906-1993, 4/AE), s'installe à Pau où il gère une entreprise commerciale.

J'ai beaucoup mieux connu André Louvet (1898-1974, 4/AC), le troisième enfant de Marguerite, né en 1898 qui a toujours travaillé chez Corpet Louvet. A la mort de Lucien II il prend son bureau en face de celui de papa dans une grande pièce où sont exposées des modèles au 1/40^{ème} de locomotives de taille impressionnante. Il devient cogérant en 1941. Sa femme Christiane Davioud est la petite fille de l'architecte de l'ancien Trocadéro. Ses deux dernières filles sont contemporaines de Jeanne et moi, mais habitant le seizième, nous les voyons moins souvent que nos cousins côté Puiseux. Son fils Gérard (né en 1925, 4/AC B), contemporain de mon frère Philippe, s'engage dans l'armée en 1944, fait la guerre en Europe et en Indochine. Libéré, il rejoint Corpet Louvet où il fera toute sa carrière. Gérard Louvet reste aujourd'hui la seule source vivante d'informations sur l'histoire de l'usine.

Lucien II (Alphonse Louis L.) **Corpet** (1882-1938, 4/B), premier enfant du second lit de Lucien I, naît le 30 août 1882 à Paris. Il entre en 1902 à Polytechnique et non à Centrale comme le souhaitait sa mère. Sorti dans le Génie Maritime, il rejoint très vite l'usine familiale et est nommé cogérant en 1907. Pendant la guerre de 1914, détaché comme pilote dans l'aviation naissante il est chef d'escadrille d'hydravions à Corfou (Grèce). Au cours d'essais, son appareil s'écrase dans la mer. Voici comment il décrit l'accident dans une lettre à son frère Jean :

« J'essayais un appareil avec deux mécanos, j'étais monté à 200, j'étais redescendu en ralentissant le moteur, tout allait bien, quand j'eus l'idée de vérifier l'équilibre longitudinal en

faisant une ligne droite au raz de l'eau. Je remis le moteur en plein et tout marchait à souhait quand, sans qu'il me soit possible de dire ce qui s'est passé, je me trouvais tout à coup dans la flotte ainsi que les deux mécanos et l'appareil sens dessus dessous après un capotage. Tout l'avant s'était détaché du reste qui semblait intact. Est-ce un remous, est-ce un mouvement involontaire qui m'a plaqué dans l'eau ? Mystère. Je ne pense pas incriminer l'état de la mer. Il faisait calme plat.

Un de mes mécanos n'a rien eu, l'autre a eu une légère coupure de la joue droite. Je m'en suis tiré avec trois balafres, deux dans la figure et une du cuir chevelu, et des contusions diverses qui m'ont légèrement abruti pendant trois jours. Je commence d'ailleurs à dire adieu aux courbatures et quand on m'enlèvera les agrafes des points de suture, je reviendrai en vitesse à Govino.

Pour la première fois qu'il m'arrive de casser du bois, c'est assez réussi. L'appareil est complètement fichu. Un torpilleur en voulant le ramener à Govino a achevé de le démolir ce qui l'a immergé par trente mètres de fond. On essaye avec une drague de reprendre le moteur. Moral, ne jamais faire de ligne droite au raz de l'eau avec son moteur en pleine marche. »

Comme son frère Jean il reste longtemps célibataire. A 36 ans il épouse Odette Boissier, d'une vieille famille protestante de Nîmes qui n'a pas encore 18 ans.



Mariage de Lucien II Corpet et d'Odette Boissier

Après avoir habité boulevard de la Bastille ils s'installent en 1935 sur le quai rive gauche au débouché du Pont Neuf et ont dix enfants. Il meurt le 23 novembre 1938 alors que ses jumeaux Noël et Béatrice n'ont pas deux ans. Je n'ai que peu de souvenirs précis de lui, sinon de son apparence physique que son fils Michel s'attachera sans peine à reproduire.

Ma tante Odette se retrouve donc veuve à 37 ans avec dix enfants, situation similaire à celle de Granny. En 1940 elle déménage dans l'immeuble voisin du nôtre rue d'Assas, puis en 1942 épouse en secondes noces Maxime Picharnaud, sous-préfet au Havre puis à Rouen où elle part habiter avec ses enfants. Les parts de l'usine lui assurent un revenu confortable vite raboté par l'inflation très élevée pendant la guerre. Elle écrit ainsi à papa fin 1942 :

« Je saisis cette occasion pour te demander si l'usine n'envisage pas de relever ma mensualité. Tout augmente dans des proportions considérables, vous le savez aussi bien que moi ; et les soucis que j'ai de boucler mon budget malgré l'appui que m'apporte mon mari sont considérables. Comme tous les industriels, je le suppose, vous avez dû bénéficier de révision de

marchés établis en fonction de la hausse toujours croissante de la vie, et je m'étonne de ne pas bénéficier moi-même des avantages que je vois accorder autour de moi, et qui pour les familles nombreuses sont encore plus élevés. »

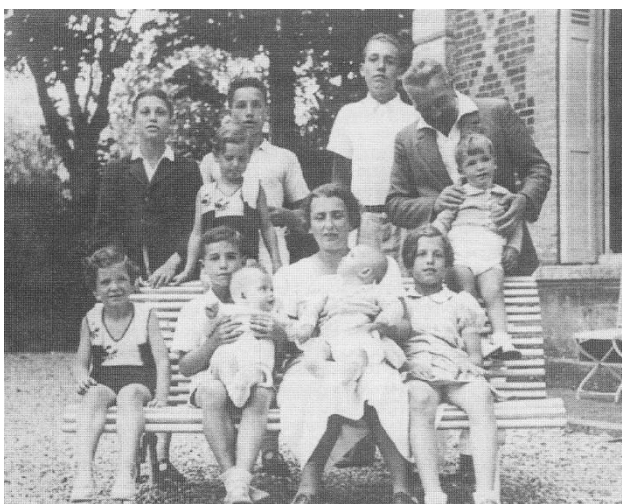
Cette lettre entraîne la réponse suivante de papa :

« Je ne suis pas surpris que tu aies actuellement de la difficulté à boucler ton budget car tu m'as souvent dit depuis des années que tu n'y avais jamais réussi. Malheureusement je crains fort que quelles que soient tes ressources, il n'en soit toujours ainsi, car tu as des goûts de dépenses qui sont toujours en avance sur tes moyens et il ne m'a jamais semblé, chaque fois que nous en avons parlé ensemble, que tu sois disposée à imaginer que tu puisses les réduire.

Contrairement à ce que tu sembles croire, il ne dépend pas de moi seul d'augmenter la part qui t'est versée chaque mois par l'usine pour les enfants mineurs. Cette part est en effet considérée officiellement comme faisant partie des bénéfices, et le montant des bénéfices répartis chaque année ne pouvant, par suite des dispositions légales actuelles, être augmenté pendant la durée de la guerre, on ne pourrait augmenter cette part qu'en diminuant d'autant les sommes versées aux autres associés ce qui ne me semble pas pouvoir être envisagé.

Telle est la situation, elle est très simple, et malheureusement ne te donnera pas satisfaction mais je n'y puis rien. Il faudra donc que tu t'arranges comme tout le monde, pour ne pas dépasser tes ressources actuelles, ce qui ne peut se réaliser que par des restrictions sur tout ce qui n'est pas rigoureusement indispensable. »

Ses fils aînés, Maurice, Michel et Yves ne semblent guère accepter le remariage de leur mère et le déménagement à Rouen. Aussi de 1942 à 1944 viennent-ils chez leur oncle Jean à Paris poursuivre leurs études. Je me rappelle la carte d'Europe couvrant tout un mur de leur grande chambre rue d'Assas et les petits drapeaux qui marquaient les mouvements du front pendant les campagnes de Russie et d'Afrique du Nord.



*La famille Lucien Corpet au complet à Blésimare en 1937
Assis : Geneviève, Jean, tante Odette, France, Noël et Béatrice sur les genoux
Debout : Yves, Michel tenant Catherine, Maurice, oncle Lucien tenant Christian*

En 1944 le reste de la famille subit les violents bombardements de Rouen et se replie au Vaudreuil, à une vingtaine de kilomètres. A la Libération, M. Picharnaud demande à papa son appui pour éviter l'épuration. Déchargé de ses fonctions, il s'installe avec sa femme et les plus

jeunes de mes cousins Corpet dans une belle villa au Vésinet. Alors qu'ils sont d'âges très voisins des nôtres nous n'avons jamais été aussi proches de nos cousins Lucien Corpet que nous l'étions des Puiseux. Après la mort d'oncle Lucien tante Odette ne fréquente plus Blésimare, donc pas de vacances communes comme à Frontenay, et après son remariage elle quitte Paris.

Maurice, l'aîné des enfants, se distingue à Sciences Po par son élégance un peu recherchée. Il s'affiche royaliste, admirateur du Comte de Paris, le descendant de Louis-Philippe héritier du trône de France, ce qui fait sourire tout le monde. Il est un peu jaloux de ses deux frères suivants, qui ont de meilleures situations. Travaillant dans l'immobilier, il gère pour le compte de toute la famille l'opération immobilière de l'avenue Philippe Auguste. Il a une fille unique. Michel, le second, qu'une pleurésie a empêché de faire des études supérieures entre chez Corpet Louvet et y montre rapidement ses capacités. Lorsque papa vieillissant n'a plus de rôle actif, il assure la direction effective de l'entreprise avec André Louvet. En 1962 le nouvel actionnaire qui rachète la société à la famille le maintient à la direction.

A la suite d'un second changement d'actionnaire vers 1970 il doit se reconvertir et part à Maubeuge diriger avec succès une aciérie à près de cinquante ans. Il a cinq garçons, son fils Vincent Corpet est un peintre contemporain connu. Le troisième enfant de Lucien II, Yves, entre à l'École Navale et reste une dizaine d'années dans la Marine Nationale avant de prendre un emploi civil au Patronat Français où il s'occupe de formation. Il a quatre enfants dont l'aîné, Olivier, crée un centre d'archives privées à Caen et occupe des fonctions à France Culture. Tous les trois, Maurice, Michel et Yves sont dans leur vieillesse gravement atteints de la maladie d'Alzheimer.

J'ai peu connu les deux suivants, France et Jean, contemporains de Philippe et Jean-Louis. France a, comme sa mère, un caractère affirmé. Des lettres conservées par papa apprennent qu'à vingt ans elle connaît des amours fortement désapprouvés par sa mère que papa appelle à plus de tolérance. Elle se marie à 27 ans avec Philippe Thierry et a trois enfants. Ses études terminées Jean part planter du riz en Guyane, territoire largement inexploré à l'époque. Revenu en France au bout d'une dizaine d'années il rentre dans la compagnie de navigation d'Orbigny dirigée par son beau-père où travaillera le père de mon gendre Loïc Leblanc. Il a cinq enfants.

Après le décès de son second mari, tante Odette part vivre dans sa propriété d'Aignerville près de Bayeux et ses cinq derniers enfants logent alors avenue Philippe Auguste. Geneviève se fait religieuse, puis retourne à la vie laïque comme auxiliaire de justice au tribunal pour enfants. En 1955 Béatrice, la plus jeune se marie avec Daniel Wybaux qui a sa propre entreprise et a cinq enfants, Catherine épouse deux ans plus tard Michel Rangheard. Elle s'installe à Angers où son mari dirige avec son père un négoce de matériaux de construction et a six enfants. Les deux garçons, Christian et Noël, semblent devoir rester vieux garçons, bichonnés par la fidèle Paulette Montigny au service de la famille Lucien Corpet depuis 1926. Mais comme leur père, ils se marient tard, à 35 et 34 ans, et auront deux et trois enfants. Ces mariages tardifs créent un grand décalage de génération : près de 60 ans séparent en effet la naissance de l'aîné des arrière-petits-enfants de mon grand-père Lucien I, Jacques Louvet fils de Marcel, de la plus jeune, Fanny II Corpet fille de Noël.

Venant après papa qui fait l'objet d'un autre chapitre, **Yvonne** (Jeanne Marguerite Y.) **Corpet** (1887-1968, 4/D) est le dernier enfant de Lucien I et de Fanny. Jeune elle fait du chant mais mal guidée se casse la voix ce qui s'entendra toute sa vie. Elle se marie, dix ans avant ses frères aînés, avec Pierre Lemaréchal (1875-1961). Celui-ci dirige avec son frère Albert une usine qui travaille le cuivre à Argenteuil. Granny ne lui donnera jamais de parts de Corpet Louvet, estimant sans doute que l'usine Lemaréchal Frères doit suffire à la faire vivre. Dès 1910 le ménage

s'installe pour toujours avenue Philippe Auguste où il occupe le premier étage. Dans mon souvenir Pierre Lemaréchal n'a pas la forte personnalité que sa femme a héritée de sa mère. Yvonne est en effet aussi active que peut l'être une femme mariée à cette époque. Elle consacre beaucoup de son énergie à la Mutualité Maternelle tant à Paris qu'à Blésimare et entoure sa mère et sa fille Christiane, veuve, qui habitent comme elle avenue Philippe Auguste.

Elle a cinq enfants. Son fils aîné, Lucien fait l'École Centrale de Paris et épouse en 1937 Marie-Noëlle Ponsar, ma cousine issue de germaine côté Bouvet que maman lui a fait rencontrer. Lucien meurt en 1942 alors que sa femme attend leur second fils. Christiane Lemaréchal, sa sœur cadette, a hérité la forte personnalité de sa mère et de sa grand-mère Corpet. Son mari Gérard Willot, médecin, fils d'une dame bienfaitrice de la Mutualité Maternelle, se tue dans un accident de voiture au bout de quatre ans de mariage alors qu'ils ont déjà trois enfants. Christiane s'installe à l'étage des chambres de service avenue Philippe Auguste et devient assistante sociale, puis surintendante d'usine chez Saint Gobain, ce qui n'est pas banal à cette époque pour une femme de la bourgeoisie. Nous avons souvent passé des vacances à Blésimare avec les trois enfants Willot un peu plus jeunes que Jeanne et moi.

Après Christiane vient un garçon, Claude, mort à trois ans, puis Françoise contemporaine de mon frère Vincent. Elle se marie à plus de trente ans, a une fille et divorce rapidement. Le dernier fils de tante Yvonne, Jean-Paul, contemporain de Jean-Louis, fait l'École Centrale puis épouse la petite fille du président de la République René Coty. Cela lui vaut d'être poursuivi pas les paparazzis pendant ses fiançailles, et, à nous, d'être invités à l'Élysée pour la réception de mariage. Jean-Paul a quatre enfants.

Tante Yvonne ne se laisse pas abattre par la mort de son mari en 1961, elle s'achète une voiture et recommence à conduire à 73 ans pour se rendre à Blésimare dont elle a hérité. Aux dires de ses petits enfants c'est un vrai danger public. Elle meurt en mai 1968.

ABLON et BLÉSIMARE

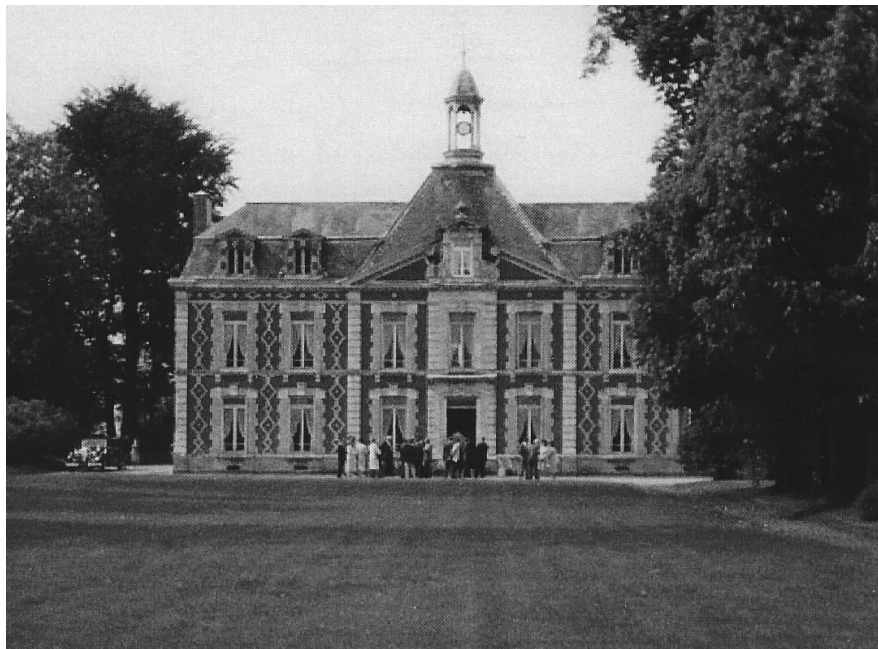
Je suis trop jeune pour avoir des souvenirs précis de la « Cour aux Lièvres » à Ablon, grande propriété mitoyenne de l'aéroport d'Orly. Jusqu'à la guerre, après un déjeuner avenue Philippe Auguste, Granny y emmène tous les jeudis, Jean-Louis, Jeanne et moi avec sans doute des cousins Corpet. Le menu de ce repas se répète de jeudi en jeudi : nouilles au jambon, rôti de bœuf, salade, fromage, dessert surprise, toujours le même, un « *Nègre en chemise* ».



Ablon

D'Ablon, je me rappelle les hangars à dirigeables du « *champ d'aviation* » d'Orly dans le lointain et les « *javelles* » après la moisson dans la plaine occupée aujourd'hui par les pistes d'envol. Pendant l'occupation, la propriété est réquisitionnée par l'armée allemande qui installe enfin l'électricité. Si près de Paris, on s'éclaire encore en 1939 avec des lampes à pétrole ! A la Libération maison et jardin sont dans un triste état et pratiquement abandonnés. Attribuée aux enfants de Lucien Corpet à la mort de Granny en 1950, ceux-ci réalisent une vaste opération immobilière, lotissant les dix hectares du parc.

Blésimare est par contre très présent dans mes souvenirs. Acheté par mon arrière-grand-père Doublet en 1878, c'est un château en pierre et brique du XIX^{ème} siècle en plein Pays de Caux, à 15 km du Havre. Quatre fermes d'une soixantaine d'hectares chacune y sont rattachées, une de chaque côté du château, deux à quelques centaines de mètres.



Blésimare

La maison est nettement plus confortable qu'à Frontenay car il y a le chauffage et l'eau courante, mais nous nous y amusons beaucoup moins. Papa qui y a passé toute sa jeunesse adore s'y rendre mais ne passe qu'en coup de vent, faute de vacances. Maman a sûrement du mal à vivre avec sa belle-mère, directive comme elle, aussi n'y faisons nous que des séjours d'une à deux semaines aux vacances de Pâques et au mois d'août. Il y a également beaucoup moins d'enfants. Tante Odette, veuve en 1938 de Lucien, frère aîné de papa, a encore plus de mal que maman à cohabiter avec sa belle-mère et n'y vient qu'exceptionnellement. Nous sommes le plus souvent avec nos cousins Françoise et Jean-Paul Lemaréchal et avec les enfants de leur sœur aînée Christiane Willot qui sont un peu plus jeunes que moi et dont la mère travaille.

Le rez-de-chaussée est occupé par les pièces communes, grand salon prenant la moitié de l'étage, salle à manger, cuisine et « salle de chasse » décorée de trophées. Avant la guerre de 1914 Jean et Lucien y dépouillent le gibier abattu. Le premier étage est occupé par les chambres des parents et une salle d'eau, le second par les chambres mansardées des enfants. Dans l'une d'elle située dans l'axe du bâtiment on entend battre le pendule de l'horloge qui domine le fronton et, à chaque heure, le mécanisme des sonneries. Ces bruits nous font un peu peur mais ne nous empêchent nullement de bien dormir. Devant le château s'étend une grande pelouse entourée d'une double rangée de hêtres. Derrière la maison un petit bâtiment abrite le mécanisme d'un puits de près de 100 mètres, profondeur nécessaire pour atteindre la nappe phréatique pratiquement au niveau de la mer. Son eau n'est pas considérée comme potable, pas plus que celle des citernes qui recueillent l'eau de pluie. Il faut ramener d'une source située à 5 ou 6 km des bonbonnes d'eau pour la boisson. Le potager et les communs sont derrière le puits.

Nous sommes souvent dans la ferme des Leprévost, à gauche de la maison, pour regarder tourner l'écrémeuse et baratter la crème additionnée de jus de carotte qui donne au beurre sa belle

couleur jaune. La ferme des Navarre qui ont des enfants de notre âge blonds comme de vrais normands est sur la droite. Tout ce monde parle avec un fort accent et dit un *kien*, une *vâke*, un *kvâl*, le son *che* leur étant inconnu. La ferme Basile reprise en 1956 par mon frère Jean-Louis est à 500 mètres à vol d'oiseau au-delà de celle des Navarre. Pendant la période de restriction qui dure jusqu'en 1947 nous allons après la moisson glaner dans les champs les épis tombés et après avoir séparé les grains de blé de la balle, échangeons notre récolte contre de la farine chez le boulanger du village.

Alors qu'à Frontenay, nous lisons les vieilles collections de Mon Journal et celles plus anciennes de La Semaine des Enfants, à Blésimare, on se régale des Saint Nicolas d'avant 1914. Il existe un tennis qui n'a jamais été utilisé le grillage du court étant trop près des lignes limitant la surface de jeu. Nous jouons beaucoup au ping-pong dont Jean-Paul Lemaréchal est le champion incontesté et allons dès qu'il fait beau à bicyclette. à la mer distante d'une quinzaine de kilomètres, à Étretat, Bruneval ou Saint Jouin. Après le bain dans une eau souvent très fraîche et un goûter sur les galets de grandes tartines beurrées, il faut reprendre les vélos et remonter la longue côte qui nous ramène sur le plateau du Pays de Caux. Comme à Frontenay nous vivons entre nous.

Presque tous les matins à Blésimare Granny abat d'un pas rapide les 1500 mètres qui nous séparent du village d'Angerville pour se rendre à la Mutualité Maternelle. A sa mort fin 1950 le château et les deux fermes attenantes sont attribués à sa fille Yvonne Lemaréchal, la seule qui y soit vraiment attachée. Papa reprend la ferme Basile où Jean-Louis s'installe après son mariage en 1956. Mes cousins Jean-Paul et Françoise Lemaréchal qui héritent la propriété de leur mère, décident dans les années 1980 de la vendre à cause de frais d'entretien très importants. C'est aujourd'hui un hôtel « le Château des Saveurs ». J'ai été un peu peiné qu'ils n'aient jamais prévenus leurs cousins de cette vente d'une maison de famille pour laisser une chance, bien faible il est vrai, de la voir rester dans le patrimoine familial.

L'ASCENDANCE MATERNELLE

A Frontenay on évoquait souvent nos ancêtres et notre cousinage franc-comtois. Les noms de leurs villes et villages d'origine, Arsures-Arsurette, Cerniébaud, Salins les Bains, Saint Laurent, venaient souvent dans la conversation. Entre les deux guerres mon oncle Victor Puiseux a fait des recherches généalogiques, retrouvé de vieilles correspondances et résumé le tout dans une brochure que j'ai largement reprise. J'ai également utilisé des notes de mes cousins François Petit et Colette Michelin et ai fait largement appel à mes souvenirs personnels.

L'origine de la famille est plus variée que du côté paternel : Franche-Comté bien sûr, mais aussi Argenteuil, Nord, Champagne, Lorraine. Cependant presque tous finissent tôt ou tard par arriver à Paris. La tradition des familles très nombreuses s'est maintenue jusqu'après la guerre de 1939, alors que la mortalité infantile disparaissait. Les liens familiaux toujours forts ont permis de tenir à jour la généalogie des descendants d'Henri Wallon et d'Alfred Bouvet jusque vers 2000. Elle est donc beaucoup plus complète et nombreuse que celle des descendants de mes ancêtres paternels.

LES VIGNERONS D'ARGENTEUIL

(texte de Victor II Puiseux revu)

Les archives d'état civil conservées à la mairie d'Argenteuil ne remontent pas au-delà de la fin du XVI^{ème} siècle (1598). Pour notre ascendance directe, le premier acte authentique trouvé est daté du 4 novembre 1624 : « *Le même jour furent fiancés et épousés Denis Puiseux, fils de Pierre et Christine David, fille de Michel* ». Le 15 novembre 1598 mention est faite du baptême d'un Léonard, fils de Pierre Puiseux et de Typhoène Loyault ; en 1599 celle du baptême de Pierre, fils de Pierre Puiseux et Denise Thibault. L'un de ces Pierre Puiseux est-il le même que le père de Denis, il est impossible de l'affirmer. Il semble en tout cas que **Denis I** (code 1536/10) soit né avant 1598 et on peut admettre que **Pierre I** (3072/11), son père, était né vers 1560. A partir de lui, nous suivons la lignée sans interruption.

Nous savons bien peu de choses sur les Puiseux d'Argenteuil. Les actes les qualifient tous de « *vignerons* ». L'un d'entre eux, **Denis II** (1658-125, 384/8) petit-fils de Denis I, habite rue de Carême Prenant qui existe encore près de la gare et de la sous-préfecture. C'est à peu près tout.

Au XVIII^{ème} siècle Argenteuil ne compte encore que 2 ou 3 000 habitants. C'est un gros bourg connu par l'abbaye qu'avait fondée Héloïse et par son vignoble « *moins recommandable par sa qualité que par l'abondance extraordinaire de ses produits* » dit Léon Puiseux (24/A). Presque toute la population vit de la culture de ces vignes. Sur les actes on ne voit guère que des vignerons, probablement fixés là depuis longtemps, puisque ce sont toujours les mêmes noms qui reviennent : les Potheron, les Collas, les Defresne, les Puiseux, les David, les Tartarin, les Dreux, les Coquelin, les Yon, les Michel... Ces vignerons s'allient entre eux et ne fréquentent guère le reste de la population, commerçants, carriers, soldats (il y avait au XVIII^{ème} siècle une compagnie de gardes suisses).

Chaque tribu est du reste fort nombreuse. Vers 1750 on compte quatre familles différentes de Denis Puiseux (le nom de Denis est particulièrement répandu, la paroisse étant placé sous le patronage de Saint Denis) sans compter des Étienne, Simon, Sébastien, et Louis Mathurin Puiseux.

C'est seulement avec **Jean-Louis Puiseux** (1755-1855, 48/5) arrière-petit-fils de Denis II, que nous commençons à avoir quelques détails. Vers l'âge de 25 ans il quitte Argenteuil et vient établir un commerce de vins à Paris, ou plutôt à Clichy, dans l'actuelle rue de Clichy entre la place de la Trinité et la place Clichy. Le fait-il parce qu'il est le cadet et que les vignes doivent être laissées à l'aîné Denis V Victor ? Est-ce au contraire pour écouler plus facilement les produits du domaine familial ? Est-ce simplement animé par l'esprit d'aventure et d'entreprise que nous retrouvons chez certains de ses descendants ? Nous ne le savons pas.

Son séjour à Paris ne rompt pas ses attaches avec son pays natal distant de quelques kilomètres. Il s'y marie avec **Marie** (Madeleine Joséphe M.) **Michel** (1750-1828, 49/5), fille d'un vigneron d'Argenteuil. Celle-ci lui donne trois fils Jean Baptiste (1782-1851), Louis Victor (1783-1851), notre ancêtre, et Jean Baptiste Victor (1785-1828). D'après Léon Puiseux, fils de Louis Victor, Jean-Louis paraît, « *avoir fait des affaires assez brillantes et était sur le chemin de la fortune, lorsqu'un accident terrible l'enleva prématurément. Il surveillait dans sa cave la descente d'une pièce de vin lorsque le câble lâcha ou se rompit. La tonne vint le frapper en pleine poitrine et l'écrasa* », c'était le 17 mars 1790, il avait 35 ans.

LES CHANGEMENTS D'ORIENTATION

(texte de Victor Puiseux revu)

Marie Michel reste veuve avec ses trois petits garçons. Plus rien ne la retenant à Paris elle retourne à Argenteuil où elle retrouve sans doute ses parents (ses beaux-parents Puiseux sont morts en 1783 et 1789), en tous cas ses beaux-frères et belles-sœurs. Elle s'établit rue du Port « *dans une de ses maisons qu'elle fit reconstruire* » Cette maison appartient aux Maingot, beaux-parents de sa fille Elisa, et est démolie en 1908 remplacée par un immeuble qui porte le n° 29.

Sur les premières années de cette nouvelle vie, Léon Puiseux (24/A) dit :

« *Que devinrent ma grand-mère et ses trois enfants pendant les événements de la Révolution ? Tout ce que je sais, c'est que la fortune de la famille qui était assez considérable fut très sensiblement amoindrie, à la suite de ventes de maisons plus ou moins librement consenties et qui furent remboursées en assignats à leur valeur nominale. Quelques jours après, ceux-ci n'étaient plus que des chiffons sans valeur, il y en avait pour 70 ou 80 000 francs.* »

C'est alors qu'un étranger intervient dans la famille et y exerce une influence décisive. Il vient de se fixer à Argenteuil et, dixit Léon Puiseux, est bientôt « *entouré de considération universelle. C'était un M. Laurent originaire de Bourgogne* » que son acte de mariage qualifie de professeur de mathématiques, fils de Jacques Laurent, sabotier mort à Pourain (Yonne). « *Bachelier, puis licencié ès lettres ... Il avait été professeur au collège Louis le Grand, puis précepteur des fils de M. de Verdun, secrétaire des commandements du comte d'Artois, futur Charles X, enfin gouverneur des enfants du duc de Choiseul Gonffier. C'est en cette qualité qu'il accompagne le duc dans son ambassade à Constantinople et séjourne plusieurs années en Turquie...* »

« *Je pense que ce sont les séjours qu'il fit au château de Colombes qui appartenait à la famille de Verdun qui lui inspirèrent l'idée de venir s'établir à Argenteuil. Là il connut ma grand-mère. Mes souvenirs ne me représentent celle-ci que de 1819 à 1824. Elle avait dû être fort belle, elle était d'une taille au dessus de la moyenne, avait un grand air de dignité qui n'excluait pas la bonté. Bien quelle ne manquât pas de luxe et d'élégance dans ses vêtements, elle a voulu conserver* »

jusqu'à ses derniers jours les coiffes de dentelle que portaient les riches vigneronnes d'Argenteuil ».

Le 19 prairial an II (7 juin 1794), à 50 ans, **Jacques Laurent** (49/5/X2) épouse Marie Michel. Dès lors, il devient « *un précepteur et un père* » pour les enfants qui lui témoigneront plus tard beaucoup de reconnaissance et d'affection. Par exemple : « *l'éducation que m'a donnée ce cher papa (le comble du bonheur serait de le serrer sur mon cœur) tant en instruction qu'en probité...* » (lettre de Jean Baptiste à Victor, 1818), ou bien « *rempli d'une tendre vénération pour notre mère et pour l'homme respectable qui guida notre jeunesse* » (de Jean Baptiste à sa belle-sœur, 1829). Jacques Laurent meurt en 1823 et institue sa femme légataire universelle. Celle-ci meurt à son tour le 23 août 1828. Une lettre de Jean Baptiste à sa belle sœur donne quelques détails peu explicites sur la succession, il ne semble pas qu'elle ait été considérable.

Que deviennent les trois fils ?

L'aîné **Jean Baptiste II** (1782-1855, 48/A) entre dans les contributions vers 1804 et épouse à la même époque Claire Bast. Ils n'ont qu'une fille Elisa. Toute sa carrière se déroule à Argenteuil où la perception est installée dans la maison de la rue du Port que lui laisse sa mère en mourant. Il meurt et est enterré en 1855 à Argenteuil. Les Maingot, descendants d'Elisa, possèdent un portrait de Jean Baptiste âgé d'une douzaine d'années. C'est sans doute un homme pondéré, sérieux, travailleur. Ses lettres sont écrites avec soin, avec dignité et même avec quelque emphase. Il dit par exemple à sa belle sœur : « *Nous sommes investi de fonctions publiques, environné de l'estime de nos supérieurs et de la considération que nous ont mérité vingt cinq ans de travail assidu* ».

Louis II Victor (1783-1851, 24/4) le second fils de Jean-Louis que ses proches appellent je ne sais pourquoi Alexandre est notre aïeul. Il se consacre, lui, aux contributions indirectes et est nommé receveur particulier en 1806. Ses fonctions lui imposent de nombreux déménagements. En 1810 il est à Rennes, en 1812 il est nommé à Thiaucourt (Meurthe), près de Pont à Mousson. C'est là qu'il fait connaissance avec les Neveux et que, le 12 mai 1813, il épouse Louise Neveux. Il est nommé presque aussitôt à Blankenheim (grand duché de Saxe Weimar) dans le « *pays conquis* » et y emmène sa femme. En 1814, au moment de l'avance des alliés qui luttent contre Napoléon, il obtempère à un ordre supérieur et se replie précipitamment, sans même avoir pu assurer le retour de sa jeune femme.

Il est alors nommé à Jumilhac le Grand (Dordogne) où naît son premier fils Léon. Vers le 6 janvier 1816 il est envoyé à Brantôme, en 1818 il est nommé receveur particulier sédentaire et vient exercer ses fonctions à Argenteuil. Il s'établit rue de Port, près de son frère, dans une maison située un peu plus bas et de l'autre côté de la rue où naît le 16 avril 1820 son second fils, notre ancêtre Victor Alexandre. Une plaque de marbre fixée sur la maison par la municipalité commémore cet événement. Déposée lors de la destruction de la maison, elle est conservée au musée d'Argenteuil.

En 1823, Louis Victor est déplacé à Longwy, puis en 1826 à Pont à Mousson. Il y restera 20 ans. Tous les ans, à l'époque des vendanges, il se rend avec sa femme et ses enfants dans sa propriété de Thiaucourt qu'il tient sans doute des Neveux. Ses enfants font leurs études au collège de Pont à Mousson. Nous les retrouverons plus tard. Sa femme lui donne en 1832 une petite fille qui meurt à un an en septembre 1833. Elle meurt dix huit mois plus tard à Pont à Mousson où elle est enterrée.

Peu de temps après, avant 1838, Louis-Victor épouse sa belle-sœur Élisabeth Neveux veuve et sans enfants. En 1846 il prend sa retraite après 40 ans, un mois et huit jours de service. Sa pension est fixée au maximum, soit 1 600 francs. Il s'installe alors avec sa femme à Besançon près de son fils Victor. Quand celui-ci est rappelé à Paris en 1849, il le suit et s'installe 51 rue Madame où il meurt le 23 décembre 1858. Tous deux sont enterrés au cimetière Montparnasse.

Louis Victor, comme son frère aîné Jean Baptiste, est sérieux et travailleur : l'assiduité de ses services, l'exemple et l'éducation qu'il a su donner à son fils le prouvent surabondamment. Mais il a quelque chose de plus primesautier que son frère. On trouve souvent des boutades dans ses lettres, son esprit est ouvert et il s'intéresse à mille choses. « *C'était un homme d'esprit. Il aimait le théâtre, jouait à l'occasion la tragédie et ses amis l'applaudissaient* » dit Joseph Bertrand. En un mot c'est, dans l'acception présente et ancienne du terme, un « honnête homme ».

Le troisième fils de Jean-Louis, **Jean Baptiste III Victor** (1785-1828, 48/C), habituellement appelé Victor, ne fait pas comme ses frères une carrière rangée de fonctionnaire, loin de là. Il semble qu'il ait donné dans son enfance plus de difficultés à ses parents que ses frères aînés. Il dit lui-même en parlant de son premier fils : « *il sera comme son père, bien turbulent. Il ne fera que rendre ce que j'ai fait souffrir à notre cher papa et à maman* ».

Nous ne savons au juste à quelle date, mais *dès son adolescence* dit son frère aîné, il délaisse Argenteuil que sa famille n'avait pas quitté depuis si longtemps. Tout jeune, sans expérience, probablement sans appui ni relation, il va chercher fortune sur des routes aventureuses. C'est probablement vers les Antilles qu'il se dirige au début. C'est là, en tout cas qu'on le retrouve plus tard. Mais laissons parler son père Jean Baptiste II : « *né avec un caractère ardent, il se livra au goût des voyages, il revint deux fois en France sans ressources, il avait perdu tout son patrimoine ... Je lui avançai une somme suffisante pour son troisième et dernier voyage...* ».

Dans ce dernier voyage qu'il entreprend vers 1814 il débarque à Santiago de Cuba et va s'établir à Monletano où il épouse un an plus tard une personne dont le nom n'a pas été retrouvé, qui lui donne quatre enfants. Il plante du coton, construit des sucreries. En 1818 il se voit marchant à pas de géant vers la fortune comme le montre sa lettre écrite de Cuba le 24 février 1818

Cher frère,

Dans un mois il y aura deux ans de date de votre dernière et je ne sais ce que vous êtes devenus. Cependant vous n'ignorez point que je suis fixé dans ce pays par une très bonne propriété que je crée et augmente rapidement... Je vous ai écrit que j'avais débarqué à Santiago avec 880 francs qui ont régulièrement pullulé depuis trois ans et demi. Dans le moment, je suis en récolte de 15 000 francs de coton, et dans un an j'en ferai une de 30 000 et dans deux de 60 000. Je viens il y a huit jours d'acheter pour 20 000 francs de nègre. L'année prochaine j'en achèterai pour 60 000 francs...

Embrasse de tout mon cœur, et de la part de ma douce moitié Claire, Elisa, Alexandre et sa femme, papa et maman. Quant au reste, comme je n'avais point d'amis parmi les étrangers, dis leur qu'ils étaient tous des sots quand ils me condamnaient et même avaient un mépris marqué pour moi. Je leur rends bien la pareille. Tous les hommes sont les mêmes partout ».

Toutes ces belles entreprises périliclitent et son frère parle *des désastres qu'il a subis* et qu'il a consignés dans sa lettre du 17 juin 1828. Il meurt à 43 ans en juillet 1828.

Passons à la génération suivante. Louis Victor, dit Alexandre, mon arrière-grand-père (*de Victor II Puiseux*), a deux fils Léon et Victor.

Léon I Puiseux (1815-1889, 24/A) naît le 8 avril 1815 à Jumilhac le Grand (Dordogne). Jusqu'en 1831 il reste avec ses parents et fait ses études au collège de Pont à Mousson. En 1831 à 16 ans, on l'envoie au collège de Metz puis l'année suivante à Paris. En 1834, il est reçu second à l'École Normale Supérieure (lettres) rue d'Ulm où la durée des études est de deux ans.

Le 13 octobre 1836 il est nommé professeur d'histoire au collège de Brive, le 14 octobre 1837 au collège de Poitiers, le 25 septembre 1838 au collège royal de Lyon, le 11 septembre 1840 au collège royal de Caen où il reste 29 ans. C'est là qu'il épouse le 12 août 1846 Francine Samson dont il a deux filles Charlotte (1851-1872, 24/AA) et Jeanne (1860-1877, 24/AB) qui n'auront pas d'enfants.

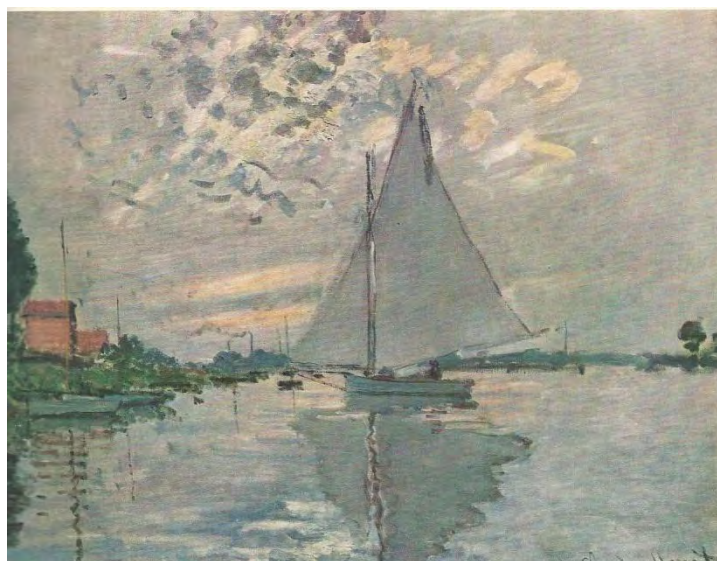
Le 24 septembre 1869, il est nommé inspecteur de l'académie de Poitiers, en résidence à Tours, le 12 avril 1872 inspecteur de l'académie de Paris en résidence à Versailles, le 16 avril 1875, délégué à l'inspection générale de l'instruction primaire, le 30 septembre 1875 directeur de l'école normale de la Seine, le 23 janvier 1877 inspecteur général de l'instruction publique, le 9 juin 1880 inspecteur général honoraire. Ayant perdu sa femme et ses deux filles, il prend sa retraite à Paris 70 rue Claude Bernard où il meurt le 23 mai 1889. Il est enterré à Lion sur Mer (Calvados) avec sa belle-famille.

Il était officier de l'instruction publique, chevalier de la légion d'honneur et membre de nombreuses sociétés savantes s'occupant d'études historiques. Il a écrit plusieurs ouvrages : « Sièges du château de Caen par Louis XIII », « Les docteurs normands au commencement du XV^{ème} siècle », « Sièges de Caen par les anglais en 1417 », « Robert l'Ermite », etc.

VICTOR I ALEXANDRE PUISEUX

(*texte de Victor II Puiseux revu*)

Victor I Alexandre Puiseux (1820-1883, 12/3), naît à Argenteuil le 16 avril 1820,.



Voilier à Argenteuil par Cl. Monet 1875

Il suit d'abord ses parents à Longwy puis à Pont à Mousson, et c'est dans le collège de cette ville qu'il fait ses études jusqu'à la rhétorique (*première*) inclusivement. C'est un élève brillant et précoce. A 14 ans il a terminé le premier cycle et ses parents l'envoient à Paris pour achever ses études. Il habite seul dans une petite chambre rue Saint Jacques et suit les cours du collège Rollin. A 16 ans, il passe avec succès le concours de l'École Normale Supérieure (sciences), mais n'ayant pas l'âge requis il ne peut être admis. Devant les brillants succès qu'il obtient au Concours Général des lycées, le ministre veut faire une exception en sa faveur mais Victor I Puiseux refuse de prendre une place qu'un autre candidat pense lui être acquise. Il est reçu l'année suivante.

En 1841 il est professeur au collège royal de Rennes. Passionné de botanique, il fait la connaissance d'Auguste Saint-Hilaire qui l'emmène en Norvège pendant les vacances de 1842. C'est la botanique qui l'entraîne aussi dans les Alpes. En 1845 il est nommé professeur à la faculté des sciences de Besançon où son père, retraité, vient le rejoindre l'année suivante. Victor reste fidèle au goût des voyages. Pendant les vacances universitaires il visite l'Italie, la Suisse, les Vosges, les Pyrénées, mais ce sont les Alpes qui l'attirent le plus. En 1847 il atteint presque le sommet du Mont Rose, alors inviolé, et en 1848 fait la première ascension du Pelvoux, dont le plus haut sommet s'appellera désormais la pointe Puiseux.

En 1849 il est maître de conférences à l'École Normale Supérieure à Paris. A son arrivée il épouse le 2 octobre 1849 **Laure Jannet**, (1830-1858, 13/3) fille du proviseur du collège royal de Versailles. Ils habitent 62, puis 64 rue de l'Ouest, c'est-à-dire 88 et 90 rue d'Assas à l'emplacement de l'actuelle faculté de droit, enfin 81 boulevard St Michel. Ils ont six enfants mais Laure meurt le 2 décembre 1858 des suites de ses dernières couches. Sa mère Sophie, née Wallon, vient habiter en 1861 chez son gendre après la mort de son propre mari et c'est elle qui tient lieu de mère à ses petits enfants. Sophie meurt à son domicile le 1^{er} janvier 1892. J'avais quatre ans à cette époque (*c'est Victor II Puiseux qui raconte*) et me souviens des choux à la crème qu'elle nous donnait.

La famille de Victor I est décimée par la maladie. L'aîné, **Paul Puiseux** (1851-1866, 12/A) qui fait de brillantes études au lycée Napoléon, aujourd'hui Henri IV, est emporté par une fièvre typhoïde le 6 janvier 1866. En 1872 sa seconde fille, **Marie** (1853-1872, 12/B) tombe malade (*de la tuberculose ?*). Il l'emmène à Menton où elle meurt le 31 mars 1872. Deux ans après, son autre fille, **Louise** (1852-1874, 12/C), qui a sans doute contracté la maladie de sa sœur en la soignant, meurt à Paris le 11 mai 1874. Son cinquième enfant, André Victor né en 1857 meurt en bas âge. Seuls survivent Pierre, mon père (*de Victor II*), et André son sixième et dernier enfant.

Victor I Alexandre poursuit sa carrière. De 1855 à 1859 il est astronome à l'observatoire de Paris où il dirige le Bureau des Calculs (*faits à la main avec des tables de logarithmes en l'absence d'ordinateurs*). En 1857 il est nommé professeur titulaire de Mécanique Céleste à la faculté des sciences, succédant au grand mathématicien Cauchy. Il montre comment on peut rendre compte des plus importantes perturbations du mouvement de la lune autour de la terre, sans entreprendre les calculs compliqués qu'exigerait une théorie complète. *Les formules simples et élégantes laissent le lecteur émerveillé de comprendre à si peu de frais un sujet classé jusqu'alors parmi les plus difficiles*. Il découvrira les *séries de Puiseux* et démontrera le *théorème de Puiseux*. Sa notoriété grandit (Tisserand).

En 1870 devant l'invasion prussienne il envoie ses enfants et leur mère à Guéthary (Pyrénées Atlantiques) puis à Lectoure (Gers) et revient s'enfermer à Paris pour le siège. En 1871 il est nommé à l'unanimité membre de l'Institut, fait probablement unique. « *L'élection était due à ses mérites, l'unanimité à son caractère* » (Joseph Bertrand).

Pendant toute cette période Victor Puiseux passe l'été à la montagne avec ses enfants. La liste de ses principales courses est conservée : de 1866 à 1870 Sentis, Tiflis, Breithorn en Suisse, la brèche de Roland dans les Pyrénées, après la guerre de 1870 les Grandes Rousses, l'Alphübel, le Weisshorn, le Laginhorn, la Tête Blanche, les cols de la Temple et de la Pilatte, la Grande Sassièrre, le col du Géant (*sans le téléphérique de l'aiguille du Midi !*), le Grand Paradis, l'aiguille de Pécelet, la Grande Motte. A soixante ans, fatigué, il renonce aux grandes courses et meurt le 9 septembre 1883 à Frontenay dans la famille de sa belle-fille Béatrice, épouse de Pierre.

Dans son éloge à l'Académie des Sciences F. Tisserand rappelle : « *Savant de premier ordre, professeur incomparable, M. Puiseux était une des gloires de l'École Normale et de l'Université... Sa bonté et sa bienveillance étaient connues de tous, sa loyauté universellement appréciée. Il apportait dans l'accomplissement de ses devoirs professionnels une conscience poussée jusqu'aux dernières limites. Sa charité était inépuisable... M. Puiseux recouvrait tous ces talents, toutes ces qualités, toutes ces vertus d'une modestie admirable... Les goûts littéraires de M. Puiseux étaient très développés. Il avait une vive passion pour les chefs d'œuvres classiques.* »

Le dernier fils de Victor I, **André Paul Puiseux** (1858-1931, 12/F) naît le 22 octobre 1858 à Paris. Il fait ses études au lycée Saint Louis et entre à Polytechnique en 1879. Il en sort officier d'artillerie mais, peu fait pour la discipline militaire, démissionne et s'essaye comme astronome à Nice. Il épouse à Lyon une veuve, Mme Crochet mais n'aura pas d'enfants.

Poète à ses heures, fidèle alpiniste, il conduit de nombreuses caravanes de jeunes en montagne ou les réunit dans sa propriété de Chatillon de Michaille à une centaine de km de Frontenay. Après divers métiers, il finit sa carrière ingénieur à la société du Gaz à Lyon où il meurt le 24 juin 1931. On l'a dit joueur et il aurait eu une mauvaise influence sur son neveu Olivier

PIERRE V PUISEUX (*texte de Victor II Puiseux revu*)

Pierre V Henri Puiseux (1855-1928, 6/2) quatrième enfant de Victor I, et aîné des survivants naît à Paris, 88 rue d'Assas, le 20 juillet 1855. Il fait de brillantes études au lycée Napoléon (Henri IV) puis au lycée Saint Louis. Pendant l'hiver 1870-71 qu'il passe à Lectoure il supplée son professeur de mathématiques qui reconnaît que son élève en sait plus que lui.

En 1875 il est reçu à l'École Normale Supérieure (sciences) et à l'École Polytechnique et opte pour la première. Agrégé de mathématiques en 1878, docteur ès sciences en 1879 il est nommé la même année astronome à l'observatoire de Paris et maître de conférences à la faculté des sciences.

En 1882 il prend part à l'expédition scientifique envoyée à la Martinique pour le passage de Vénus sur le soleil, ce qui permet de calculer les distances astronomiques dans le système solaire.



Béatrice Bouvet



Pierre Puiseux

Le 21 juin 1883 il épouse Béatrice Bouvet à Saint Anatoile de Salins (Jura), où sera baptisée sa fille Madeleine. Le mariage est arrangé par Elisabeth Alpy, grande tante de Béatrice. Le couple s'installe à Paris, 6 rue Herschell puis de 1888 à 1895 15 rue Soufflot, enfin dans une maison qu'il achète 2 rue Le Verrier. Entre 1884 et 1899 ils ont huit enfants, dont deux meurent en bas âge.



La lune 14 février 1902

A la fin du siècle Pierre V réalise avec M. Loewy un atlas photographique de la lune qui selon la légende familiale sera utilisé par la NASA pour préparer les vols Apollo. Des reproductions des photos spectaculaires de cet atlas décorent toujours les demeures de nombre de ses petits enfants. Il publie en 1903 une théorie sur l'origine des cratères de la lune : *Les cirques ne sont pas pour nous des cratères de volcans, mais des régions volcaniques soulevées, puis affaissées. Si l'on se place à ce point de vue, on sera dispensé, pour expliquer les formations lunaires, d'imaginer des bolides gigantesques, de faire construire des montagnes par des bulles de gaz, des cyclones et des marées. Et cette hypothèse n'est pas inventée pour le besoin de la cause, elle est suggérée par les données les plus certaines de la Mécanique Céleste et de la Physique.* Cette théorie est aujourd'hui totalement abandonnée après la découverte révélée par les satellites artificiels de très nombreux cratères analogues sur Vénus et Mercure. Ces cratères sont attribués aujourd'hui à un bombardement il y a quelques milliards d'années par les corps célestes errants, hypothèse dont Pierre Puiseux *se dispensait*

.En 1905 il dirige une expédition astronomique à Cistierna (Espagne) afin d'observer une éclipse totale de soleil, puis en 1910 prend part à un congrès astronomique à Los Angeles. Il met quatre semaines pour s'y rendre avec des arrêts à New-York, Montréal, Banff dans les Rocheuses canadiennes, et San Francisco. Sur le chemin du retour il visite le Grand Canyon du Colorado et Chicago. Voici quelques extraits de son journal de voyage :

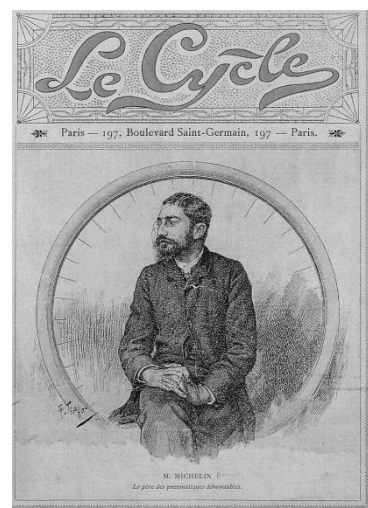
(A New-York) *Nous déjeunons dans un restaurant assez curieux et fréquenté. Vous recevez un plateau, et des couverts. Vous enfiler un long couloir le long d'un buffet où sont disposés des mets froids, tous bien présentés et appétissants. Vous mettez sur le plateau ce qui vous convient : à la sortie une personne de service vous remet une carte pointée indiquant la valeur totale de ce que vous avez pris...* (Dans le train entre Montréal et Vancouver) *Tout vous est servi en Amérique par grosses tranches : après deux jours de bois et de lacs, j'ai eu le 14 août une journée entière de plaines parfaitement uniformes sans arbres, jadis prairies ou savanes, aujourd'hui terres à blé ou terrains d'élevage...* (A Los Angeles) *C'est une ville très active, centre d'une énorme production de fruits. Toute la contrée est transformée en vergers au pied des montagnes. Plus près de la mer ce sont des landes où pâturent bœufs et chevaux. De tous côtés on voit se construire des bicoques : Los Angeles a la prétention de devenir une des grosses cités du monde. On voit des écriteaux « En 1910, 350 000 habitants, en 1920 un million » (et 18,5 millions en 2010 !) conclusion : Dépêchez vous d'acheter des terrains.*

Il est élu à l'Académie des Sciences en 1912 et nommé officier de la légion d'honneur en 1923. On peut encore aujourd'hui (2012) voir ses carnets d'observation à l'Observatoire. Il laisse de nombreux ouvrages sur la mécanique céleste, la cinématique, l'astronomie physique alors à ses débuts et l'histoire de l'astronomie.

Doué pour les exercices physiques il pratique l'escrime, l'équitation, la natation et joue au tennis avec ses enfants jusqu'à un âge assez avancé et bien sûr marche sur les traces de son père dans les Alpes. Il rédige de nombreux articles sur l'alpinisme dans divers périodiques et publie un livre de souvenirs « Où le père a passé, passera le fils » sous titré « Au berceau de l'alpinisme sans guide ». Le 17 juin 1887 il écrit à son frère André :

Je puis t'annoncer que j'ai trouvé un compagnon. Il se nomme Michelin, il est artiste, élève de Bouguereau quoique licencié en droit. Il m'a paru fort aimable, robuste, plein d'entrain et surtout affligé d'une véritable passion pour les Alpes. Ce n'est pas un novice, puisqu'il a déjà fait les ascensions de la Jungfrau et du Vélán.

Cet aimable compagnon est Édouard Michelin (1859-1940) qui va renoncer à ses pinceaux pour relever une petite usine de caoutchouc, affaire de famille fort mal en point. Il la redresse avec son frère aîné André (1853-1931), ingénieur de l'Ecole Centrale. Ils mettent au point les pneus démontables qui se substituent rapidement aux bandages pleins qui équipent les premières autos. A la fin du XX^{ème} siècle Michelin sera la plus grosse entreprise mondiale de pneumatiques contrôlée par leurs descendants jusqu'à aujourd'hui.



Edouard Michelin, le père du pneu démontable

Curieusement le peintre est l'industriel, toute sa vie il sera « le patron ». L'ingénieur, lui, est génial pour promouvoir la marque : participation aux premières courses automobiles sur route, création de Bibendum, des bornes routières, édition de cartes et du célèbre guide rouge. Les deux frères épousent deux sœurs Wolff et ont de nombreux enfants. Jean, fils d'André épouse

Marguerite-Marie Puiseux en 1913, Anne, fille d'Edouard, se marie avec Robert Puiseux en 1921. Ils se sont bien sur connus dans les Alpes. Les deux familles restent très liées jusqu'à ma génération, et nous considérons beaucoup des petits-enfants d'Edouard et André comme nos cousins germains.

Revenons à Pierre Puiseux. Son instruction générale très étendue et une heureuse mémoire lui donnent des réponses solides à toutes les questions. Pour ses enfants, il sait tout. Sa bonne humeur inaltérable, sa manière si gaie de raconter des histoires enchantent ses petits-enfants. Sa petite fille Colette Michelin (6/EC) a fait de mémoire un recueil de ces contes. Celui de Jean des Pois Verts est le plus célèbre.

Il ne délaisse pas pour autant les œuvres caritatives : membre assidu de la conférence de Saint Vincent de Paul et longtemps président du patronage Sainte Mélanie, rue Tournefort où ses descendants, en particulier Charles Chapellier, mari de Béatrice Michelin, lui succèdent. Peu mondain, il se sent surtout à l'aise dans la nature. Des promenades dans les bois des environs de Paris, surtout les randonnées dans les Alpes, lui permettent d'initier à la marche ses enfants et de nombreux cousins, neveux et amis.



Pierre Puiseux vers 1922

La fin de sa vie est marquée par des crises de rhumatismes qui l'obligent à abandonner les marches en montagne dès 1913. Il meurt à Frontenay en 1928 à 73 ans. Les éloges suivants ont été prononcés lors de sa disparition :

« À l'École Normale, il nous eut bien vite tous conquis par l'aménité de son caractère, l'agrément de sa conversation, sa bonne humeur inaltérable et sa modestie que rendait plus sensible encore le prestige du nom de son père. ... Une éducation soignée lui avait donné, en dehors de mathématiques, des clartés de tout et la variété de ses aptitudes nous émerveillait ».

« Esprit élevé, d'une bienveillance qui n'a pas d'autre limite que la stricte justice, d'un commerce charmant, M. Puiseux en quittant l'Observatoire a emporté l'estime et l'amitié de tous ... Je dois insister encore sur la conscience absolue que mettait Pierre Puiseux, à l'exemple de son père, dans tout ce dont il était chargé, en particulier dans son service à l'Observatoire où il était présent à toutes les soirées. Son œuvre sur la lune est vraiment unique par son étendue et son originalité. »

« D'une bonté et d'un affabilité inaltérable à l'égard de tous ceux qui l'entouraient, notre confrère n'a connu que des amis pleins d'admiration pour l'élévation de son caractère. Le culte désintéressé de la science, la passion de la montagne, les joies de la famille étaient dominés chez lui par la préoccupation incessante de se rapprocher de la perfection morale. Aussi la dignité de son existence a-t-elle été incomparable. »

LES RACINES LORRAINES : LES HUSSON ET LES NEVEUX

(texte de Victor II Puiseux revu)

A partir de la Révolution les Puiseux cessent d'être sédentaires à Argenteuil et d'y prendre femme, ils vont se marier désormais dans toutes les provinces de France. La série commence en Lorraine le 12 mai 1813 avec le mariage de mes arrière-grands-parents (*de Victor II*) Louis Victor Puiseux et de Louise Neveux.

On sait peu de choses sur le père de Louise, **Jean Nicolas Neveux** (vers 1758-1794, 50/5), docteur médecin à Thiaucourt (Meurthe) qui meurt le 9 floréal an II. Sa mère Thérèse était la fille aînée de **Sébastien Alexis Husson** (vers 1740-après 1830), 102/6) propriétaire à Thiaucourt. Maire de Pont à Mousson et conseiller général de la Meurthe, il semble qu'il soit mort après 1830 laissant trois enfants. Le second enfant de Sébastien, **Georges Husson** (vers 1769- ???, 102/B) fournisseur des armées (*napoléoniennes ?*) et banquier à Pont à Mousson épouse Thérèse Bachot et a une nombreuse descendance. Le troisième, **Élisabeth Husson** (1771 ?- ??, 102/C), épouse un monsieur Gasson, juge de paix à Thiaucourt, ancien maire, dont elle a une fille unique.

Notre aïeule, **Thérèse Husson** (vers 1767- ???, 51/5) a trois filles de son mariage avec Jean Nicolas Neveux. L'aînée Thérèse épouse un M. Esclin, entrepreneur de bâtiment à Thiaucourt et nous savons qu'elle a des enfants. La seconde **Barbe Élisabeth Neveux** (1790- ???, 50/B et 24/XP2) naît en 1790 et épouse Claude Barthélemy capitaine d'état-major, né à Toul en 1785 et tué à Longwy le 15 août 1815 (*après Waterloo ? douteux*). Cette même année 1815 ils ont un enfant François qui ne vit que quelques mois. Veuve elle se remarie vers 1837 avec son beau-frère Louis Victor Puiseux.

Louise Neveux (1792-1835, 25/4), notre ancêtre, est la troisième fille de Jean Nicolas Neveux et de Thérèse Husson et naît le 6 février 1792. Elle épouse Louis Victor Puiseux dont elle a deux fils Léon et Victor I Alexandre, puis, à 40 ans, une fille qui meurt à un an. Elle décède peu après le 15 février 1835. La comtesse Drobrojerska en parle comme « *d'une femme d'un grand cœur et d'un noble caractère. S'il nous était permis de nous étendre à ce sujet, nous la montrerions accompagnant au début d'une mission heureuse son mari dans ce qu'on appelait alors les pays conquis et s'y trouvant bientôt seule au milieu de l'effarement de cette retraite précipitée des fonctionnaires français qui devait précéder de si près l'invasion de notre territoire par les troupes alliées (allusion aux dernières campagnes de Napoléon en 1814). L'énergie, le sang-froid de la jeune femme furent admirables. Elle parvint à regagner Metz avant que l'ennemi lui en eut complètement fermé la route. Sa tendresse, sa sollicitude pour son mari et ses enfants ne se démentirent jamais.* »

LES RACINES CHAMPENOISES : LES JANNET

(texte de Victor II Puiseux revu)

Le deuxième mariage contracté hors d'Argenteuil dans la lignée des Puiseux a lieu le 2 octobre 1849 à Versailles entre Victor I Puiseux et Laure Jannet, fille unique de François II Jannet et de Sophie Wallon.

On sait peu de choses sur l'arrière-grand-père de Laure, **Jean Louis Jannet** (vers 1723- ???, 104/6), sinon que le 29 juillet 1794 date du mariage de son fils François I il est huissier public et demeure à Cuis (Marne), village à une dizaine de km au sud d'Épernay.

François I (Jean-Louis F.) **Jannet** (1753-1838, 52/5) naît le 28 décembre 1753 à Condé sur Marne, entre Épernay et Chalons sur Marne et meurt à Autruy sur Juine (Loiret) près de Boissy la Rivière le 19 février 1838.

Sur son acte de mariage il est qualifié de propriétaire, membre du conseil général et officier de la commune de Cuis. Il possède des biens immeubles et a d'autre part un loyer d'habitation de 50 livres. Il apporte à sa femme 200 livres et lui donne en outre 1000 livres « *pour et au lieu de bagues et bijoux* ». Par la suite, il se sépare d'elle. En juillet 1830 son fils écrit qu'il habite Paris, est ancien marchand de bois et a 76 ans. Il ne parle d'ailleurs jamais de son père qu'à mots couverts, disant par exemple : « *mon père pourrait peut-être obtenir sa retraite et revenir à elles* (sa mère et sa tante Charlotte) ». Il combine des rendez vous d'apparence clandestine entre son père et sa mère. A la mort de son père, il déclare à ses chefs qu'il ne peut aller à Reims pour raison de famille, mais il ne se décide pas à avouer son secret. Enfin, dans son acte de décès, Jean Louis François I est qualifié « *desservant de la commune d'Autruy* ».

Il semble qu'on puisse résoudre ces énigmes en supposant que François I était prêtre. Il aurait quitté la soutane à la Révolution, se serait marié. L'ordre rétabli et pris de remords, il se serait séparé de sa femme et de son fils, pour revenir dans les ordres et terminer sa vie comme curé d'Autruy.

La femme de François I, **Hunégonde Faciot** (1764-1833, 53/5) est la dernière fille d'un maître boulanger de Reims **Jean Denis Faciot** (vers 1722-???, 106/6). Celui-ci, marié à **Nicole de Sautré** (vers 1727-???, 107/6), a laissé sept enfants, quatre garçons maîtres boulangers, apprêteur, et marchand à Reims, un dont on ne sait rien, et deux filles. Marie Jeanne Charlotte reste célibataire. En 1826 elle fait son testament à Douai et institue légataire universel son neveu François II Jannet. Devenue aveugle en 1830, elle vient habiter chez sa sœur Hunégonde à Paris et y meurt du choléra vers 1832.

Toute la famille semble bien établie à Reims. Le père a un cousin germain Jean Nicolas Autel, marchand de Reims. La mère a des cousins germains, Nicolas Leclerc Bara et Etienne Leclerc Boisseau également marchands. Au moment du partage en 1785, les biens laissés par les parents sont estimés à 19 584 livres et comprennent notamment une maison rue du Gard attribuée à Nicolas et neuf pièces de vignes aux terrains des Grands Thierry et du Merly.

Hunégonde Faciot née à Reims le 31 juillet 1764, épouse à trente ans François I Jannet. A quelle date se sépare-t-elle de lui ? A quel moment vient-elle habiter avec son fils ? Nous n'en savons rien. En tout cas dès 1826 elle est chez lui, à Douai, avec sa sœur Charlotte. En 1831, après le mariage de son fils, ne pouvant s'entendre avec sa belle-fille, elle vient s'installer à Paris 13 rue des Blancs Manteaux avec Charlotte et y meurt d'une pleurésie un an après elle en 1833.

Son fils unique **François II** (Jean Louis F.) **Jannet** (1795-1861, 52/A et 26/4) né à Cuis le 3 juin 1795 est externe à l'institution Saint Denis à Reims de 1805 à 1810. On le retrouve ensuite à Paris au lycée Henri IV, suivant en même temps des cours d'anatomie au Val de Grâce. Il est reçu à l'École Normale Supérieure (lettres) en 1814.

En 1815 il sert comme caporal à la première compagnie du premier bataillon de volontaires royaux. A sa sortie de l'École Normale en 1817, licencié ès lettres, il est nommé régent de seconde au collège communal de Lille. En 1821 il est muté au collège royal de Douai, professeur de seconde puis de rhétorique (1^{ère}) à partir de 1829. A 34 ans il se marie alors avec **Sophie Fébronie Josèphe Wallon** (1811-1892, 54/A et 27/4) née à Valenciennes en 1811 donc de seize ans sa

cadette. Passionnée de musique elle a un caractère primesautier alors que François II est un homme grave qui la traite comme un enfant et la regarde avec philosophie jouer encore à la poupée et sauter à la corde. Ils ont en 1830 une fille unique Laure.

En 1840 François II est proviseur au collège royal de Limoges, à Metz en 1844 puis à Versailles en 1845. Il vient alors habiter Paris 31, rue de Vaugirard, près de sa fille Laure et de son gendre Victor I Puiseux. Il meurt le 29 octobre 1861. Comme on l'a vu sa veuve, Sophie, née Wallon, s'installe alors chez son gendre qui a perdu sa femme deux ans plus tôt.

« *C'était, j'en puis juger par ses lettres..., un homme de mérite, d'esprit judicieux et fier* » (notice sur Henri Wallon de Georges Perrot). Il eut certainement une grande influence sur la formation de son jeune beau-frère Henri Wallon.

LES RACINES VALENCIENNOISES : LES WALLON HENRI I WALLON

(texte de Victor II Puiseux revu et complété)

Tournons nous maintenant vers la belle-famille de François II Jannet, les Wallon, originaires de Valenciennes, l'Athènes du Nord. Un tableau généalogique présenté en 2012 à la mairie de Valenciennes à l'occasion du deux centième anniversaire de la mort d'Henri Wallon, frère de Sophie, permet de remonter sa lignée de façon presque exhaustive jusqu'à la neuvième génération au milieu du XVII^{ème} siècle. Tous ses ancêtres qui sont aussi les nôtres sont originaires du Nord ou d'Hensies juste de l'autre côté de la frontière belge sur la route de Mons.

Alexandre (Martin A. Joseph) **Wallon** (1783-1848, 54/5) naît le 5 décembre 1783. En 1808, il est secrétaire de M. de Barneville, commissaire de guerre à Mayenne. En 1809 il se marie à Valenciennes et a deux enfants : Sophie en 1811, Henri en 1812. En 1815 il est à Guise (Aisne) toujours comme adjoint au commissaire de guerre. C'est sans doute peu de temps après, la paix revenue qu'il se fixe définitivement à Valenciennes où il est directeur des messageries Laffitte et Caillard jusqu'à ce que le chemin de fer vienne remplacer les diligences. Il meurt le 14 janvier 1848 à Versailles où il est enterré.

« *Par ses fonctions mêmes, Alexandre était en rapport avec tout le petit peuple de la cité. Il s'intéressait à ses affaires, à ses aspirations confuses. C'était ce qu'on appelait un homme d'opinions avancées, sous la monarchie de Juillet il passait pour républicain. Tout en le sachant le meilleur et le plus honnête homme du monde, c'était un rouge, disait-on de lui non sans un secret effroi...* » (Georges Perrot, cf supra).

Fébronie Caffiaux (1781-1874, 55/5) surnommée Féfé est la femme d'Alexandre, née également à Valenciennes le 25 novembre 1781. C'était une femme de grand sens et d'esprit ouvert. Elle a le goût des arts et surtout celui de la musique. Elle fréquente le théâtre quand on y donne quelque opéra en vogue; mais sa piété est profonde. Le contraste est très marqué entre les habitudes d'esprit, entre les tendances des deux époux. Le ménage n'en est pas moins uni et heureux, malgré le chagrin qu'éprouve souvent Mme Wallon et les bras qu'elle lève au ciel lorsque, devant elle, son mari, dans son langage imagé, jure contre ses postillons ou tonne contre les curés.



Alexandre Wallon



Fébronie Caffiaux, dite Féfé

Veuve en 1848 elle vient habiter Paris chez sa fille Sophie. Elle meurt le 21 avril 1874 et est enterrée au cimetière Montparnasse. Nous avons d'elle une abondante correspondance avec sa fille (*où est-elle aujourd'hui ?*). Elle s'y montre pleine de charme, de spontanéité, de vivacité, si vivante qu'on croirait l'entendre. Il faut les entendre discuter de l'élevage et de l'éducation de Laure, cet amour d'enfant.

Etienne Joseph Caffiaux (1744-1811, 110/6), père de Féfé, a une sœur Marie Marguerite née le 21 décembre 1743 et un frère Antonin Joseph né le 14 septembre 1745, tous à Avesnes (Nord). En 1789 il est coiffeur de l'aristocratie et du clergé à Valenciennes. Les événements de la fin du siècle, la ruine du clergé et l'émigration de la noblesse lui causent un grave préjudice. Il meurt en 1811. Il a 12 enfants de son mariage avec **Jeanne Joseph Cheval** (1761-1830, 111/6), dont 8 filles, une morte en bas âge et une autre restée célibataire. Notre aïeule Fébronie est son troisième enfant.



Henri Wallon 1812-1904

Frère cadet de Sophie, **Henri Wallon** (1812-1904, 54/B) a eu un parcours brillant tant dans le domaine de l'histoire et des lettres qu'en politique. Né à Valenciennes le 23 décembre 1812 il y fait d'excellentes études, Quand il termine ses études secondaires Henri Wallon songe un moment à entrer au séminaire; mais sa mère, malgré la chaleur de sa foi, est la première à l'en détourner. Son beau-frère Jannet, notre ancêtre, le décide à se tourner vers l'École Normale Supérieure (lettres) où il est reçu en 1831 sans avoir jamais quitté sa province. Il en sort agrégé d'histoire.

En 1834 il est nommé professeur au collège Louis le Grand. En 1837, il passe sa licence en droit et est reçu docteur ès lettres avec une thèse sur le Droit d'Asile et une autre en latin « *Qualis fuerit apud veteres ante Christi de animae immortalitate doctrina* » (*la doctrine de l'immortalité de l'âme chez les Anciens avant le Christ*). Jules Michelet recommande alors de le remplacer à son poste de professeur à l'École Normale : *La santé de M. Duruy l'oblige à renoncer à l'École. Aucun des anciens élèves n'est plus capable de faire le cours d'histoire que M. Wallon, professeur au collège Louis-le-Grand. Il a été reçu le premier à l'agrégation. Il est docteur ès lettres et licencié en droit. Sa thèse sur les asiles est certainement une des plus remarquables qui aient paru depuis longtemps. Son caractère m'inspire beaucoup de confiance. C'est un jeune homme religieux et grave. C'est vraiment le venerandus puer de Virgile.*

En 1841 il est professeur au collège Rollin, en 1849 professeur titulaire d'histoire moderne à la faculté des lettres de Paris. Il rédige une *Histoire de l'Esclavage dans l'Antiquité* remarquée par Victor Schoelcher qui fera voter par la Deuxième République, l'abolition de l'esclavage aux Antilles. Cette même année, il est envoyé à l'Assemblée Nationale comme député du Nord mais démissionne au bout de quelques mois, désapprouvant la loi qui allait restreindre le suffrage universel. Il est élu en 1850 membre de l'Institut et reprend son poste à l'Université.

En 1870 il accourt à Paris pour subir le siège et écrit à son fils Paul :

On ne t'a pas trompé ! Je suis canonnier ; mais rassure-toi ; mon service n'est pas très rude. Je désirais prendre ma petite part, comme les autres, à la défense de Paris et il me semblait que dans l'artillerie il y a de la place pour tout le monde. Qui n'a pas la force de charger peut apporter la charge. Qui n'est pas assez fort pour porter la charge peut tirer le cordon, c'est-à-dire mettre le feu. Un de mes collègues, Martha, était, depuis le commencement du siège, dans l'artillerie. Il m'offrit de me présenter à sa batterie et il se trouve que c'est la batterie de l'École polytechnique. Je m'y trouve donc en très belle compagnie...

Seulement, le tour de garde revient assez souvent. J'en étais dimanche soir et mardi matin. Je vais reprendre samedi soir. Je verrai, sabre au poing, devant la poudrière, luire ce jour de l'an où il m'était si doux de vous voir accourir tous autour de moi m'apporter vos souhaits. Puisses-tu, au moins, venir, comme tu l'espères, ce jour-là, à Paris ! Notre garde est de neuf heures à neuf heures. Ainsi, avant dix heures, je serai à la maison. Notre bastion est le bastion 86, près de la grande route de Fontainebleau (quartier de la Maison-Blanche), et la pièce de notre escouade est un obusier de 15, qui balaie l'entrée de la Bièvre, une rivière qui a bien besoin d'être balayée. Nous sommes juste derrière le fort de Bicêtre. Si les Prussiens venaient de ce côté, ils trouveraient tout d'abord à qui parler...

A nouveau élu député du Nord en 1871 il intervient dans l'élaboration de la constitution de la III^{ème} république. Il propose et fait adopter par 353 voix contre 352 l'amendement Wallon : « *Le président de la République est élu à la pluralité des suffrages, par le Sénat et la Chambre des députés, réunis en Assemblée nationale. Il est élu pour sept ans. Il est rééligible.* » Le mot « République » est ainsi inscrit dans la constitution. La route est barrée aux royalistes qui veulent rétablir sur le trône le comte de Chambord, petit-fils du roi Charles X. D'où le nom de « père de la Constitution » qui est parfois donné à Henri Wallon. Ministre de l'Instruction Publique dans le premier gouvernement Mac Mahon, il est nommé en 1875 sénateur inamovible. Il meurt à Paris dans la nuit du 12 au 13 novembre 1904.

Il a écrit de nombreux ouvrages d'histoire, notamment sur Saint Louis, la Terreur, Richard II d'Angleterre, l'Histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris. Malgré l'anticléricalisme alors

dominant, son livre sur Jeanne d'Arc participe au renouveau de la gloire de la Pucelle et, peut-être, à sa canonisation ultérieure.

Marié deux fois, il a dix enfants, 58 petits-enfants et 150 arrière-petits-enfants. Les liens restent étroits avec la famille Puiseux qui n'a pas d'autres cousins connus, côté Puiseux. Trois de ses descendants épousent des Puiseux (Joseph Petit et Marie-Louise Puiseux) ou des Bouvet (Jacques Rabut et Marie-Thérèse Bouvet, Robert Rabut et Jeanne Chantre). Son petit-fils Henri Wallon, député communiste après la Libération, est à l'origine de la réforme de l'enseignement « Langevin Wallon ».

Tous les ans jusqu'à aujourd'hui (2012) les descendants d'Henri Wallon se retrouvent avec ceux de Victor I Puiseux à l'occasion de la nouvelle année. Une grande réunion familiale a été organisée en 2004 aux Petites Dalles près de Fécamp où il passait ses vacances et qui sont toujours colonisées par ses descendants, pour l'inauguration d'un quai Henri Wallon par les autorités locales. Plus de 150 cousins étaient présents L'Institut de France a également organisé à cette occasion des cérémonies commémoratives. Pour le deux centième anniversaire de sa naissance à l'automne 2012 de nouvelles manifestations ont lieu à Valenciennes. Y était exposé un arbre généalogique de ses ancêtres qui a permis de compléter la généalogie familiale.

LES RACINES FRANC COMTOISES : LES BOUVET

(texte de Victor II Puiseux revu)

Dans la lignée des Puiseux le troisième mariage contracté hors d'Argenteuil est célébré le 21 juin 1883 à Salins les Bains (Jura) entre Pierre Puiseux et Béatrice Bouvet, fille d'Alfred Bouvet et d'Esther Billet.

Voici ce que nous savons des ascendants d'Alfred Bouvet dont la famille est originaire de Saint Laurent du Jura. Le nom de Bouvet est très répandu dans le Grand Vaux, région de Saint Laurent, et nous allons le rencontrer plus d'une fois. Le premier des Bouvet connu est un **Pierre Bouvet** (vers 1645- ???, 448/8^{ème} génération), dont le fils **Jean-François** (vers 1670- ???, 224/7) épouse en 1699 Claude Antoinette Burlet. Jean-François a quatre enfants entre 1701 et 1710.

Son troisième enfant, **Pierre Piroulet Bouvet des Bouvets** (1706-1789, 112/6) est le premier sur lequel nous ayons quelques détails. Piroulet est probablement un surnom, les Bouvets, son hameau natal. Il est négociant à Saint Laurent et a trois sœurs, dont deux sont mariées. Il se marie lui-même deux fois. On va voir plus loin avec quelle opiniâtreté les Bouvet se remarient, et heureusement, car c'est régulièrement du dernier mariage que nous sommes issus. De ces deux mariages avec Marie-Angélique Baud-Bouvet (1706-1742, 112/X1) puis avec **Marie-Agnès Fèvre-Meunier** (vers 1711-1772, 113/6) il a 8 enfants, deux morts à quelques jours, cinq garçons, dont un prêtre, curé de Morez, et trois filles

Notre aïeul, **François Xavier Bouvet** (1747-1794, 56/5), le septième, naît le 22 juin 1747 et meurt le 17 septembre 1794. Appelé le Chevalier Bouvet, probablement parce qu'il est de l'ordre de Saint Louis, il est maire de Saint Laurent. Il se marie trois fois et nous sommes issus de son troisième mariage. Sa troisième épouse, notre aïeule **Marie Josèphe Gros** (vers 1759- après 1800, 57/5), est la fille d'un notaire Augustin Gros et la petite-fille d'une **Claude-Marie Bouvet** (1704- ???, 231/7), sans lien de parenté connu avec son mari. En 1813, lors d'un passage à Saint Laurent le futur pape Pie IX, alors abbé Mastai Ferrari, loge *chez la veuve du Chevalier Bouvet*, probablement Marie Gros, dans le « château » qu'il a construit de 1805 à 1810.

De ces trois mariages François Xavier Bouvet a quinze enfants, deux de sa première femme Marie-Thérèse Pierrotet (56/5/X1), sept de la seconde Marie-Thérèse Blondeau (56/5/X2), six de Marie Joséphe Gros, dont notre aïeul Sulpice Sévère. Trois des enfants meurent en bas âge. On raconte que lors de l'invasion des alliés en 1815 le Chevalier Bouvet, probablement Pierre Célestin (1769-1816, 56/A) son fils aîné, maire de Saint Laurent de 1803 à 1808 qui conserve sans doute comme surnom le titre de son père, va à cheval avec les notables de la commune au devant du prince de Schwartzberg, général autrichien. Il le rencontre au col de la Savine, à mi-chemin de Morez, obtient de lui que Saint Laurent et le canton ne soient pas frappés d'indemnités de guerre et le ramène au « château ». Le même cortège reconduit le prince chez les moines de Baulieu.

Sulpice Sévère Bouvet (1786-1825, 28/4) est le dixième enfant de François Xavier et le second de Marie-Josèphe Gros. Il naît le 14 juin 1786 à Saint Laurent et se marie deux fois, nous sommes issus de son second mariage.

Il épouse en premières noces en août 1812 une veuve Bolard qui décède en 1813. Elle lui apporte le fond de commerce d'une entreprise de roulage/auberge que son premier mari avait pris à bail 29 rue Culture Sainte Catherine pour 2 400 F/an. C'est ainsi que Sulpice Sévère devient commissionnaire de roulage. En 1828 après sa mort, le fond de roulage est vendu par adjudication à Philibert et Pernond pour 40 000 F/an et le fond d'auberge à sa veuve pour 16 260 F.

Sulpice Sévère se remarie en 1817 avec **Julie Chanez** (1797-1844, 29/4) née à Salave le 18 mai 1797 d'**Alexandre Chanez** (1749-1819, 58/5) et de **Marie Joséphe Alpy** (1754-1798, 59/5) sa seconde femme. On trouvera quelques détails sur les Alpy dans l'ascendance d'Esther Billet la belle-fille de Sulpice Sévère, notre aïeule.

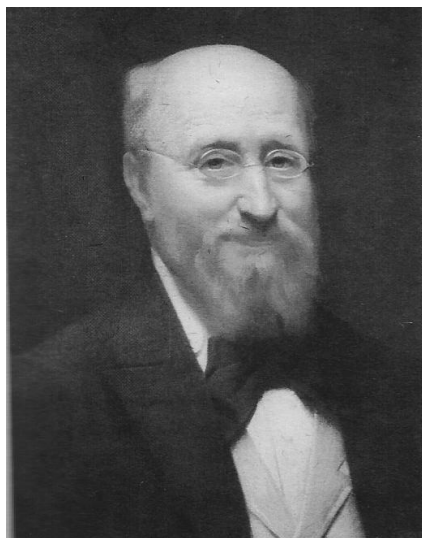
Les Chanez sont une vieille famille de Saint Laurent. Pour la reconstruction de l'église en 1767 ils fournissent gratuitement deux hommes et deux chevaux. **Alexandre Chanez** (vers 1749-1819, 58/5) est le fils de Jean-Pierre Chanez et de Thérèse Billet, tous deux de Salave, celle-ci sans lien de parenté connu avec Esther Billet, mon arrière-grand-mère belle-fille de Sulpice. Il meurt en 1819. Un Chanez de Saint Laurent est nommé gouverneur de Malte par Napoléon I^{er}. C'est en sa mémoire que Napoléon III donne son nom à une rue de Paris proche de la porte d'Auteuil. On ignore son lien de parenté avec notre aïeule. Le père d'Edouard Bouvet (???) disait qu'Alexandre Chanez était le plus intelligent des Grands Vaux et que son petit-fils Alfred Bouvet tenait de lui.

Entre 1813 et 1823 Sulpice Sévère et Julie Chanez ont cinq enfants, trois garçons et deux filles. Les trois aînés meurent en 1820 et 1846. Les deux derniers, Alfred mon grand-père maternel (*de Victor II*) et Victorine vivent jusqu'au début du XX^{ème} siècle

Alfred Bouvet (1820-1900, 28/D et 14/3) naît le 25 décembre 1820 à Paris où son père gère ses affaires de roulage. Après des études au lycée Charlemagne et un stage dans une banque genevoise, il débute dans la capitale comme commissionnaire et y reste pendant une dizaine d'années. Grâce à des chevaux fournis par les maîtres de poste il organise des services rapides qui assurent un roulement continu de Paris jusqu'en Franche-Comté. Quand les chemins de fer se construisent, il recule successivement sur Tonnerre, Dijon, Dôle, Salins.

Devançant la disparition de son métier, il se lance dans le commerce des bois. Au lieu de redescendre à vide du Haut Jura, les chariots amènent grumes et planches à Salins où il fonde son premier établissement commercial. Par la suite, il établit des succursales à Champagnole, Villers sous Chalamont, Pontarlier, Morteau etc. et crée des usines dans la région : sucrerie à Aiserey (Côte d'Or), salines à Poligny, scieries à Salins, cimenterie à Champagnole. La société rebaptisée

Bouvet-Ponsar reste dans la famille jusque vers 1990, gérée par son fils Maurice (1855-1935, 14/B), qui développe parallèlement le négoce de matériaux, puis par son petit-fils Michel (1894-1969, 14/BG), enfin par son arrière-petit-fils Maurice II (1926-1989, 14/BG C).



Alfred Bouvet 1820-1900

Alfred Bouvet est une notabilité du Jura. Président du tribunal de commerce de Salins, maire de Salins, conseiller général du Jura, fondateur du syndicat agricole de Poligny et créateur du crédit mutuel, première association française de mutualité agricole dont est issu le Crédit Agricole actuel. La société Nationale d'Agriculture lui décerne sa médaille d'or.

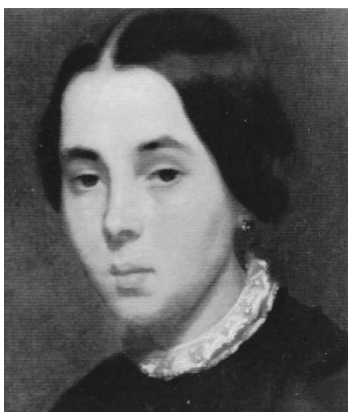
Avec sa femme et sa belle-sœur Angéline qui vit avec eux, il fait tous les ans un séjour à Paris chez son gendre Pierre V Puiseux. Chaque été il reçoit ses enfants et petits-enfants dans la propriété de Frontenay qu'il a rachetée à son beau-père Laurent Billet. A mesure que sa famille s'accroît, il l'agrandit, d'abord de la maison qui sera habitée par les Chantre, puis des Glycines, de la Muria et des vignes. Je (*Victor II*) me souviens surtout de son éternel cigare et de son affectueuse bonhomie. Il finit sa vie à Salins où il habite 47 rue d'Orgemont.

« Animé de convictions sincères, bon et affable, conciliant et serviable avec chacun, Alfred Bouvet avait une nature droite et loyale, incapable de se prêter au moindre compromis. Habile dans la conduite de ses affaires, ainsi que dans le choix et la direction des hommes, il apportait dans la conduite des intérêts publics qui lui furent confiés cette expérience consommée, cette persévérance obstinée qui assurèrent le succès de ses entreprises privées. »

LA DESCENDANCE D'ALFRED BOUVET

(texte de François Corpet)

Alfred Bouvet régularise sa situation et se marie en 1855 avec Zoé Dumont (archives de Paris, reconstituées après leur incendie pendant la Commune). Ils ont en effet une fille Andrée née en 1851, quatre ans plus tôt et qui mourra à 15 ans (1851-1866, 14/A), et leur fils Maurice naîtra quatre mois plus tard. L'abbé Maillot-Guy qui a dressé un arbre généalogique de la famille a camouflé ce fait en datant le mariage de 1850 ! Zoé meurt en 1857 et Alfred se remarie le 3 mars 1859 avec Esther Billet, dont il a trois filles, Suzanne morte en bas âge en 1860, Béatrice et



Zoé Dumont



Esther Billet

Marguerite qui héritent de Frontenay. Pendant l'hiver 1870-71, les armées prussiennes, s'approchent de Salins, aussi fait-il évacuer en traîneau sa famille pour la mettre à l'abri en Suisse.

Sa descendance est très prolifique : avec les pièces rapportées elle compte 29 petits enfants (la génération de maman) et 150 arrière-petits-enfants (ma génération). Tous se connaissent grâce à Frontenay qui reste pour toute la famille un port d'attache.



Les enfants d'Alfred Bouvet vers 1884

*Assis : Esther Billet, Marguerite Bouvet tenant Andrée Bouvet, Alfred Bouvet
Debout : Pierre et Béatrice Puisseux, Blanche et Maurice Bouvet*

Maurice Bouvet (1855-1935, 14/B) reprend les affaires de son père qu'il gère de Salins dès sa sortie de l'Ecole Forestière de Nancy. Il est comme lui conseiller général du Jura, et sera plus tard député. Il se marie en 1882 avec Blanche Burin du Buisson (1856-1932, 14/B/X), la marraine de maman. Ils ont sept enfants, cinq filles et deux garçons, dont un meurt à 16 ans.



Maurice Bouvet



Blanche Burin du Buisson

La famille passe ses vacances à Frontenay avec les Puiseux et les Chantre ce qui les rend très proches. Son fils Michel reste à Salins diriger l'entreprise familiale et a sept enfants. Deux de ses filles épousent deux frères Ponsar et s'achètent une propriété de campagne à Cramans près de la saline d'Arc et Senans d'où elles rendent facilement visite à leurs cousins à Frontenay. Sa petite-fille, Marie-Noëlle Ponsar épouse en 1939 Lucien Lemaréchal, mon cousin du côté Corpet.

Laurence Elisa Marie **Béatrice Bouvet** (1861-1963, 7/2), ma grand-mère appelée bonne-maman, naît le 30 décembre 1861 à Salins. Son père fait connaissance d'un jeune peintre jurassien, Gustave Courbet, encore inconnu, et lui commande le portrait de sa fille de trois ans.



Grandeur nature, elle est assise dans un fauteuil crapaud de velours rouge et tient dans ses bras son jouet préféré, un mouton, dont le ruban rose descend jusqu'à terre. Sa robe en soie bleue très pâle, un peu décolletée sur les épaules avec deux volants sur chaque bras laisse voir un jupon de dentelle extrêmement fine, ses bottines sont en agneau blanc boutonnées sur le côté.

Vendu lors de la succession il est aujourd'hui au musée de Cardiff. D'après Colette Michelin, la décision a été prise par crainte que les personnes un peu désargentées de la famille, sans doute les filles d'Olivier, se sentent lésées si le portrait était attribué à l'un ou l'autre. Je suis pour ma part persuadé que toute notre génération le regrette profondément et préférerait le savoir chez un cousin plutôt qu'en Angleterre.

Après son mariage avec Pierre Puiseux le 21 juin 1883 Béatrice s'installe avec son mari à Paris où elle habite toujours à peu de distance de l'observatoire, rue Soufflot où naît maman puis rue Le Verrier à partir de 1895. Ses enfants sont tout près. Marie-Louise vient habiter avec elle en 1944 après la mort de son mari, Victor est 102 rue d'Assas depuis 1934, Madeleine s'installe au 82, Robert qui réside à Clermont Ferrand a un pied à terre au 112, et Marguerite-Marie partage son temps entre le 86 et sa propriété de Bonneval.

Bonne-maman maintient rue Le Verrier un centre très vivant, lieu de réunions régulières pour les siens, lieu aussi de contact pour d'importantes œuvres sociales qu'elle soutient. C'est une femme énergique qui mène son monde. Ses belles-filles ont quelques réticences à séjourner longtemps à Frontenay où règne le matriarcat. En 1944, elle y accueille seule à 82 ans passés les quatre derniers enfants de Victor et ceux de Madeleine qui ont tous entre 12 et 18 ans. Très handicapée à partir de 85 ans par une arthrose qui la cloue dans son fauteuil, elle garde jusqu'à la fin toute sa tête et reste attentive à l'actualité et à chacun. Son centenaire en 1961 a rassemblé presque toute sa très nombreuse descendance. Nous apprendrons après sa disparition à 101 ans le 4 juin 1963 qu'elle était tertiaire de Saint François.

Elle passe tous ses étés à Frontenay qu'elle possède en indivision avec sa sœur Marguerite. Son demi-frère Michel n'est pas loin à Salins, et ses nièces Ponsar ont leur propriété à Cramans, dans le nord du département. Les relations familiales restent étroites. Les « deux bonnes-mamans » accueillent à Frontenay leur nombreuse descendance, neuf enfants (6 + 3), 54 petits-enfants (42 + 12) sans compter les conjoints et plus tard les arrière-petits-enfants ainsi que les cuisinières, femmes de chambre, et autres bonnes d'enfants.



Les deux bonnes-mamans sur la terrasse de Frontenay

Une place spéciale revient à Léon, son valet de chambre engagé à la fin de la guerre de 1914-1918. Il se présente « je m'appelle François », et s'entend répondre « je suis désolée, l'aîné de mes petits-enfants s'appelle François, vous vous appellerez Léon si vous le voulez bien. » Orphelin originaire du Limousin, traumatisé par la guerre et seul au monde il trouve chez bonne-maman une mère et une grand-mère et reste à son service jusqu'à sa mort.

Silencieux et réservé, il fait son travail d'une humeur toujours égale. Toute la famille l'aime et le respecte même si nous, les enfants, lui faisons quelquefois des farces. Il porte le plus souvent sa tenue de valet de chambre, pantalon noir, chemise blanche et gilet rayé jaune et noir, un tablier blanc pour servir à table, un bleu pour faire les carreaux ou frotter les couteaux à lame en acier oxydable qui rouillent facilement. L'été il emporte à Frontenay sa caisse à outil bien lourde, ce qui lui pose des problèmes en 1944 lors des transbordements dus aux bombardements des voies ferrées.

La plus jeune fille d'Alfred Bouvet, **Marguerite** (1863-1943, 14/E) se marie en 1886 avec Paul Chantre (1856-1926), polytechnicien, officier puis industriel à Lyon. Il perd une grande partie de sa fortune en souscrivant aux emprunts russes qui n'ont plus aucune valeur après la prise de pouvoir des Soviétiques en 1917.



Marguerite Bouvet 1863-1943



Paul Chantre 1856-1926

Ils ont trois filles qui se marient assez jeunes. Leurs enfants, mes cousins issus de germain sont donc beaucoup plus âgés que mes frères et sœurs. L'aînée, Anne-Marie, épouse Louis Arène, qui avant la guerre de 1914 fait partie du groupe Pératé où il rencontre Jean Corpet. Ce n'est pourtant pas par son intermédiaire que papa et maman se connaissent. Méridional il hérite d'une magnifique propriété à Hyères les Palmes dans le Var. Il enchante les plus jeunes car c'est la seule grande personne qui ose dire le mot de Cambronne à Frontenay. Les Arène ont quatre enfants dont Madeleine, surnommée tante Lonlon très expansive qui a un faible pour moi, filleul de sa mère.

Vient ensuite Madeleine, surnommée Pucette, pour ne pas la confondre avec maman d'un an son aînée. Petite, très vive elle fait rire ou grincer des dents avec ses commentaires drôles mais souvent acerbes sur les uns et les autres. Mariée au général Ract-Madoux, elle passe pratiquement toutes ses vacances à Frontenay partageant avec bonne-maman le rôle de chef de maison après la mort de sa mère en 1942. Ses trois fils, surtout le dernier Claude, nous fascinent par leurs qualités sportives et leurs exploits comme dérober la clé de la cave pour aller boire du vin en cachette. Sa fille, Françoise Marchal, fait de longs séjours à Frontenay avec une tribu qui s'agrandit rapidement jusqu'à compter dix filles et un seul garçon.

La troisième fille de Marguerite, Jeanne, épouse Robert Rabut, dermatologue, lointain cousin des Puiseux (branche Wallon) et a deux enfants. Elle se noie en 1925, son canoë ayant chaviré dans les remous d'un barrage sur la Marne. Son fils aîné Noël fait de la résistance et, déporté, meurt en Allemagne dans un camp de concentration trois semaines avant la fin de la guerre. Sa fille Aline se marie avec Bernard Favre. Elle meurt à la naissance de son cinquième enfant en 1950. Bernard se remariera en 1953 avec la sœur d'une camarade de Jeanne au Cours Maupré.

LES RACINES FRANC COMTOISES LES BILLET ET LES ALPY

(texte de Victor II Puiseux revu et complété)

Les Billet sont une famille de cultivateurs d'Arsures-Arsurette (Jura) village à près de 1000 m d'altitude près de Mouthe. Le plus ancien Billet connu est **Claude Billet** (vers 1633-1686, 960/9^{ème} génération). Suivent nos ancêtres successifs **Antoine** (480/8), **Alexis** (240/7), **Augustin** (vers 1723-1794, 120/6) et **Joseph Billet** (vers 1753-1817, 60/5). La famille est, paraît-il, très pieuse et on raconte que Joseph Billet a sauvé des prêtres pendant la Révolution. Il avait du reste un frère prêtre, Louis, et aussi plusieurs sœurs.

A la génération suivante, **Laurent Billet** (1783-1879, 30/4), né en 1783 a deux frères morts en bas âge et quatre sœurs. Le seul fils marié de Laurent, Victor, meurt sans enfants, aussi le nom de Billet est-il éteint, à moins qu'il n'existe des descendants des frères d'Augustin ou de générations antérieures. Laurent a sans doute reçu une éducation assez complète dans un séminaire. Comment est-il devenu soldat au lieu d'entrer dans les ordres ? Je ne sais. Toujours est-il qu'il fait la guerre sous le premier Empire et est blessé sous l'œil gauche, probablement en 1815. Il épouse vers 1821 **Julie Alpy** (1797-1884, 31/4).



Julie Alpy 1797-1884



Laurent Billet 1783-1879

La famille Alpy est originaire de Cerniébaud à quelques kilomètres d'Arsures-Arsurettes où ils sont *laboureurs*. Le plus ancien ancêtre connu est Pierre Alpy (1628-1708, 472/8) né vers la fin du XVII^{ème} siècle. Sa petite-fille Marie Joséphe Alpy-Chanez (59/5) est la grand-mère maternelle d'Alfred Bouvet, son arrière-petite fille Julie, femme de Laurent Billet, est la mère d'Esther seconde femme d'Alfred Bouvet. Celle-ci est donc la cousine issue de germaine de son mari. Nous sommes restés jusqu'à ma génération en relation avec nos lointains cousins Alpy, en particulier avec Henriette Hudault (62/FA C), veuve de guerre de l'âge de maman (*c'est François qui parle*), petite bonne femme très lancée dans les bonnes œuvres comme sa fille Marie-Edith de Pontevès. Elle passait des vacances d'été avec sa tribu au bord du lac de Malbuisson, non loin de Cerniébaud

et avec maman (*toujours François*) nous sommes plusieurs fois allés la voir à vélo depuis Frontenay.

Revenons à Laurent Billet qui se fixe en 1824 à Frontenay et y ouvre un pensionnat où on enseigne le latin. J'ai (*Victor II*) encore vu un livre de lectures enfantines qu'il a composé. Il se lie avec un M. Prost, oratorien, qui lui lègue tous ses biens, y compris une belle maison. Cette propriété sera agrandie et mise en valeur par son gendre Alfred Bouvet



Les maisons de Frontenay avant les aménagements d'Alfred Bouvet

Vers 1830, Laurent Billet abandonne son pensionnat et s'installe à Salins où il achète l'imprimerie Victor Considérant, place des Cygnes. Il se fixe là définitivement comme imprimeur, devient président du tribunal de commerce de Salins et meurt le 5 février 1879 suivi par sa femme le 17 juillet 1884.

Laurent et Julie ont six enfants nés entre 1820 et 1833, deux garçons dont l'un meurt en bas âge, et quatre filles. **Hortense** (1820-1909, 30/A) et **Lucine Billet** (1825-1917, 30/C) épousent deux frères, Prosper et Joseph Cantenot, qui exploitent à Poligny un commerce d'épicerie. Ils meurent longtemps avant leurs femmes, Prosper, sans enfants, Joseph en ayant six. Deux des filles de Joseph, Marthe et Gabrielle, *les tantes Cantenot*, célibataires vivront très âgées à Poligny où nous (*François*) allions les voir chaque été depuis Frontenay.

Esther Billet (1827-1912, 30/D et 15/3), ma grand-mère (*de Victor*) naît en janvier 1827. Mariée à 32 ans avec Alfred Bouvet, elle vit âgée comme ses sœurs. Elle a un grand sens du devoir et de l'organisation, et l'horreur du gaspillage ; la direction de Frontenay pendant les vacances est une grosse affaire. Elle a pour les siens la plus tendre affection tempérée par le sentiment de son autorité. Elle adore les cartes et tout enfant (*toujours Victor II*), nous lui faisons sa partie qu'elle nous laisse gagner pour avoir un prétexte à nous donner quelques sous. Un tableau d'elle est exposé dans le billard à Frontenay.

Victor (1830-1895, 30/E) vient ensuite. Marié sans enfants il reprend l'imprimerie de son père, puis la vend à un M. Bouvier et achète des propriétés à Passenans, village voisin de Frontenay. **Angéline Billet** (1833-1921, 30/F), la dernière, née à Salins ne se marie pas et vit avec sa sœur Esther. Une vieille fille bien amusante ! Dévote au dernier degré, aimable, gaie, spirituelle, tout le monde l'aime. Maniaque de la médecine avec une santé de fer, elle suit tous les ans un régime extravagant et complètement différent des précédents. Adepte du docteur Kneip, inventeur du malt du même nom succédané du café, elle se promène à Frontenay pieds nus le soir dans l'herbe mouillée par le «serin».

FRONTENAY

(texte de François Corpet)

Nous connaissons maintenant l'origine de ce haut lieu de notre famille légué à Laurent Billet, racheté, agrandi et embelli par Alfred Bouvet.

Frontenay est un village noyé dans la verdure, accroché aux pentes couvertes de vignoble du premier plateau du Jura. Les deux maisons principales sont dans un clos entouré d'un mur de pierre couvrant un peu plus d'un hectare : *le château Puiseux*, construit comme une maison de maître du XIX^{ème} siècle, et *la baraque Chantre* très vaste maison de village. Toutes les pièces communes sont dans le *château* : de plain pied une très vaste cuisine avec une grande cuisinière en tôle chauffée au bois, un office où le personnel de service fort nombreux prend ses repas, la grande et la petite salle à manger, au premier étage, le salon d'apparat, la bibliothèque, le billard, transformé vers 1939 en salon, et la chambre de bonne-maman Puiseux, à l'étage supérieur des chambres habituellement occupées par la famille Petit.

La baraque Chantre (nos parents nous interdisaient ce nom) abrite sur deux étages de nombreuses chambres destinées bien sûr aux descendants de Paul Chantre et de tante Marguerite, mais également aux Victor et aux Robert Puiseux. Une salle de jeux, plus tard transformée en billard, donne à l'arrière sur la *cour des enfants*. Les combles sont occupés par une grande pièce où les sèchent les draps. Nous bravons l'interdiction d'aller dans le vaste grenier à cause du danger d'incendie mais en cachette sautons dans le foin stocké pour les vaches. Le rez-de-chaussée comprend le logement de Marie Broye, veuve de l'ancien régisseur, et d'Henri, son fils aîné célibataire, un garage débarras, une menuiserie, un fruitier, une étable pour une de nos trois vaches et un poulailler. Le pressoir et les fûts de vin de la propriété sont conservés dans la grande cave. Henri Broye, de retour de captivité y passe de longues heures à picoler, mes grands cousins font des descentes plus brèves mais non moins arrosées.



Sur la grande terrasse devant le *château* la vue s'étend sur les dernières rides du Jura. On dresse là par beau temps deux ou trois tables pour le déjeuner des adolescents. Le parc a été aménagé du temps d'Alfred Bouvet par un architecte paysagiste qui crée une pièce d'eau pour le décor. Baptisée *mer intérieure*, elle sert de baignade dès la jeunesse de maman.

La mer intérieure vers 1910

Au fond à droite, le château Puiseux, à gauche la baraque Chantre

La *mare aux crocodiles* cachée par une charmille tire son nom d'un madrier qui émerge des lentilles d'eau. Les grands cousins nous terrorisent avec Croquemitaine qui a sa maison dans la chaufferie de la vaste orangerie située dans un coin du parc. Cela ne nous empêche pas d'aller au *Clair de Lune* tout proche voir le coucher de soleil et observer le ciel étoilé en automne. Dans le haut du clos un vaste potager produit légumes et fleurs pour les besoins de la maison. Sur le tennis, les visiteurs sont surpris par les rebonds inattendus sur les pierres qui dépassent ici et là mais les habitués savent les viser pour déconcerter l'adversaire.

Deux autres maisons sont séparées du clos par un chemin vicinal. Les Glycines sont généralement occupées par les familles Michelin ou Corpet. La famille du régisseur René Broye habite la Muria, qui abrite également une cave pour le vin, un grenier pour le foin et l'étable où sont nos deux autres vaches. La propriété comporte également trois vignes la Muria, la Portette en dessous du clos, et à quelques distances la Grepille, ainsi que trois prés, le Cormier, le Champ des Vaches et Sous les Champs où j'aime conduire les vaches matin et après-midi.

Etant donné la taille des neuf familles descendant des deux bonnes-mamans toutes ne peuvent être accueillies simultanément. Nous nous sommes retrouvés en été 72 personnes dont 11 personnes de service.

De 1890 jusqu'en 1950 la journée se déroule au même rythme. La cloche du petit déjeuner sonne à huit heures et demie. Les plus petits sont déjà levés, lavés et habillés, mais les adolescents attendent la cloche pour sortir du lit. Il n'est pas question de prendre le petit déjeuner autrement que tous ensemble dans une bonne odeur de pain grillé. Les adultes y lisent à haute voix les lettres que vient d'apporter le facteur. Les jeunes filles et les jeunes femmes refont ensuite les nombreux bouquets des chambres et salons avec les glaïeuls, dahlias, iris, zinnias et autres fleurs du potager pendant que les enfants font leurs devoirs de vacances. Quand oncle Jean Michelin est là il rassemble les jeunes sur le *plateau* vers 10h30 pour une séance de gymnastique sous sa direction.

C'est ensuite l'heure de la baignade pour petits et grands dans la *mer intérieure*. La cloche du déjeuner sonne à 12h15 (allez vous laver les mains) et 12h30 (venez déjeuner). Léon, fidèle valet de chambre de bonne-maman, préside à la présentation des plats qui arrivent de la cuisine par un passe-plat. Chaque table a ses bouteilles de vin, blanc à midi et rouge le soir. Les grands ont une fâcheuse tendance à faire une *razzia* sur les bouteilles des tables des petits après leur avoir laissé remplir un verre chacun.

Suivant le temps les adultes prennent le café sur la terrasse, aux *grandes feuilles* plus ombragées ou au salon. C'est le moment où tante Pucette (Madeleine Chantre) fait rire tout le monde avec les piques acerbes qu'elle lance sur les absents. Les enfants, petits et grands, se regroupent par âge pour jouer au tennis, faire du vélo dans le clos, discuter, rebâtir le monde, manger en cachette poires et prunes dans le verger ou grappiller dans les vignes, préparer des pièces de théâtre et leurs déguisements. Tous participent de temps en temps à un jeu de barres sur la terrasse ou vont faire une partie de thèque dans le Champ des Vaches.

Cela dure jusqu'au goûter qu'annonce la cloche à 16h30. Le dîner est servi à 19h30 après quoi tous se retrouvent dans les salons pour jouer aux cartes : bridge, canasta, bézigue, écarté, pharaon, rami etc. Un « falot » rassemble souvent un nombre indéterminé de petits et grands. A 10h du soir chacun se retire dans sa chambre.

Quand j'ai connu Frontenay, entre 1935 et 1955, les hommes n'ont que pas ou peu de vacances. Ce sont les femmes qui dirigent tout, bonne-maman, maman, tante Guite Michelin, tante

Pucette Ract-Madoux sont plus que directives. On ne s'étonne pas que gendres et brus aient du mal à supporter cette situation et limitent leurs séjours.

Le confort est spartiate. Il n'y a aucun chauffage en dehors de la cheminée du salon qui est allumée lorsque les soirées d'automne sont trop fraîches. Aucune salle de bains non plus. Il existe dans chaque maison un point d'eau et un cumulus pour l'eau chaude, dans chaque chambre un meuble de toilette en bois avec cuvette et broc en faïence et en dessous, un seau pour l'eau sale qu'il faut aller vider dans les W.C. Les grandes toilettes se font dans des tubs en fer étamé, bien lourds à vider. Les bains quotidiens dans la mer intérieure assurent malgré tout une bonne hygiène.

Avant la guerre de 1914, l'éclairage est assuré par des lampes Pigeon et des lampes à pétrole. La maison reste longtemps le seul abonné au téléphone de la commune et a donc *le 1 tout seul à Frontenay* comme numéro d'appel. Pour obtenir une communication il faut appeler une opératrice en tournant une magnéto, attendre qu'elle réponde et vous donne le temps d'attente, parfois une heure ou plus, avant de voir établie la liaison.



Vers 1935, tous à bicyclette

Les bicyclettes sont déjà à l'honneur du temps de nos oncles et tantes comme l'écrit à 20 ans Marie-Louise Puisseux dans son journal de septembre 1904 :

« Quand vous serez démoralisés, faites une bonne promenade à bicyclette qui vous retapera le système nerveux. Ce matin, nous nous étions donné rendez-vous à l'église avec nos machines. Nous partons à huit heures. Il ne fait ni soleil ni vent, c'est tout plaisir, nous roulons délicieusement, on se sent des ailes ; nous gagnons Plasne par la voie romaine puis Champvaux, et enfin la route nationale au-dessus de Poligny. Cinq kilomètres de descente dans ce fond ravissant, une route délicieuse, on oublie tout pour se griser de vitesse, de grand air, et puis, je ne sais comment appeler la joie large qu'on éprouve à regarder un beau paysage, cela a-t-il un nom ? Nous nous retrouvons en bas, tous dans une joie délirante, et rentrons tranquillement par Saint Lothain. On peine un peu aux montées, mais ça va tout de même... »

Pendant la guerre de 1939 et jusque vers 1950, faute d'essence pour les voitures, nous utilisons nos vélos, pour faire les courses d'alimentation au village voisin de Passenans à 1,5 km, à Voiteur à 5 km pour trouver le pharmacien ou le réparateur de vélos, voire à Lons le Saunier à 16 km pour nous faire couper les cheveux. Les restrictions compliquent sérieusement l'approvisionnement, même si nous disposons des produits de la propriété, lait, légumes verts et vin. Pour éviter que les adolescents ne dévorent la ration de toute la maisonnée, le général Ract-Madoux, époux de Madeleine Chantre, pèse soigneusement les rations de pain et les met dans des porte-serviettes brodés au nom de chacun.

Nous allons fréquemment à Blandans voir nos cousines Olivier Puiseux qui y vivent toute l'année, au château voisin de la Sauge jouer avec les enfants Jäger réfugiés pendant la guerre chez leur grand-mère vieille dame d'origine croate au fort accent slave qui nous parle de *la sainte RRRussie*. Nous allons aussi à cinq, dix, ou plus, pique-niquer à Baume les Messieurs ou au lac de Chalain à 30 km. Il faut grimper de fortes côtes à l'aller comme au retour. Les plus grands partent pour plusieurs jours dans le Haut Jura et jusqu'en Suisse, couchant dans des granges. Mais au retour il leur faut être à l'heure et prendre des risques en dévalant à pleine allure les derniers kilomètres en forte pente lorsqu'ils entendent sonner la cloche du dîner.

Les crevaisons et les chutes sont fréquentes mais ne font peur à personne. Chacun respecte les traditions : arrêt pour admirer la vue de la *reculée* des Granges de Baume, pour chercher à apercevoir le Mont Blanc distant de 100 km au croisement de la Voie Romaine, tentative pour battre le record de vitesse de Vincent Corpet dans la longue descente aux nombreux virages des Rousses sur Morez : 8km en 9 minutes !

Nous sommes si nombreux que personne n'éprouve le besoin de chercher de nouvelles relations et les visiteurs d'un jour sont souvent considérés comme des raseurs ; nous faisons sentir à leurs enfants qu'ils ne sont pas les bienvenus dans nos bandes. Nos tantes, elles, maintiennent des relations nées quand elles étaient jeunes avec les propriétaires des environs, les Monnier, Chamberet, Le Gorrec, et bien sûr leurs cousines Suzanne et Yvonne Ponsar qui étaient leurs compagnes de jeu avant la guerre de 1914 et qui passent l'été à Cramans, près de Salins.

Le dimanche est une journée à part. Les plus courageux montent recevoir la communion avant le petit déjeuner, jeune eucharistique oblige. A 11 heures moins le quart, la cloche de l'église sonne. Tout le monde s'ébranle pour y monter par un chemin rocailleux où nous rencontrons le village. A l'église chacun a sa place attitrée, les femmes dans la nef, les jeunes filles regroupées dans un chœur qui alterne avec les chantres en vis-à-vis, tous accompagnés par l'harmonium tenu par monsieur le maire. Les habitants du château sont dans la chapelle latérale qui leur est réservée, les hommes sur des bancs dans le fond de l'église ou dans une chapelle d'où ils ne voient rien.

Le curé, habillé en semaine d'un vieil uniforme de chasseur alpin, célèbre à grande allure la messe chantée en grégorien. Pour libérer au plus tôt ses ouailles en période de vendanges il établit un record de 28 minutes. Le sermon est lu à toute vitesse dans un recueil et se termine par la mémoire des défunts de la commune, dont « l'académicien Pierre Puiseux » notre grand-père. Lorsque nos tantes critiquent sa rapidité il répond « la messe est une action ! ». Après la messe il est bien vu de se rendre au cimetière sur les tombes de la famille mais nous préférons nous échapper et redescendre en courant à la maison nous baigner avant le déjeuner.

Balivage et vendanges sont de grands moments. A l'automne nous partons avec notre oncle Pierre Ponsar, ingénieur des Eaux et Forêts, dans les bois de la famille au dessus du château pour marquer les arbres à abattre dans la coupe de l'année. Pied à coulisse en main, un des grands

annonce *baliveau chêne, hêtre moyen, ou orme ancien* indications soigneusement notées avec le diamètre de l'arbre. Si oncle Pierre décide « à abattre », l'arbre est marqué d'une croix avec une gouge, s'il dit « à conserver » on marque un, deux ou trois traits verticaux suivant l'âge annoncé pour éviter de le compter deux fois.

Les vendanges sont moins mystérieuses et plus festives. Il faut que l'été ait été beau pour que le raisin soit mûr avant la rentrée des classes, alors le 1^{er} octobre. Sous la direction du régisseur René Broye, enfants et parents armés d'un sécateur ou d'une serpette coupent le raisin et vident leur *seillot* plein dans la *bouille*, grande hotte en bois portée par un grand, qui déverse le contenu sur un crible où un autre grand l'égrappe.



Les vendanges, à gauche Pierre Puiseux et Vincent Corpet

Le raisin égrappé est chargé dans une tonne sur une charrette que nous poussons tous ensemble à la main jusqu'à la cave, sauf quand M. Jobez, le fermier voisin, nous prête son cheval pour la tirer. Bien sûr nous nous gorgeons de raisin, et avons de fameuses coliques. Le soir à la cave nous nous régalons du vin doux qui coule du pressoir avant sa mise en fût, et cela n'arrange pas nos intestins !

L'été 1944 est un été exceptionnel. Après un voyage de trois jours, en train, à pied et en vélo, vu la désorganisation totale des transports, huit cousins Corpet et Victor Puiseux de 12 à 18 ans se retrouvent à Frontenay sous la garde de la seule bonne-maman. Elle maintient la discipline : sieste obligatoire après le déjeuner et chapelet recommandé après le goûter. Les balades à bicyclette sont limitées par la crainte de les voir réquisitionnées par les allemands ou par la résistance. Nous gardons des souvenirs impérissables : l'occupation du château du village par le maquis acceptée par le curé à condition que tous aillent à la messe du dimanche, la crainte des représailles des allemands après le sabotage du tunnel ferroviaire voisin, l'arrivée des troupes américaines en septembre 1944 à qui nous donnons des tomates et recevons en échange chewing-gum, bonbons, chocolat et cigarettes, choses inconnues ou oubliées depuis 1940. Après trois mois et demi épiques, nous rejoignons Paris le 15 octobre, le voyage de retour n'a duré que 24 heures

C'est à Frontenay que nous avons bien connu nos cousins germains et issus de germain du côté Puiseux/Bouvet. L'automne nous est dévolu et nous retrouvons les Victor Puiseux, en particulier les plus jeunes dont les âges correspondent exactement à ceux des derniers Corpet, et les enfants Ract-Madoux, Ceux-ci sont quatre garçons turbulents et une fille nés entre 1916 et 1921 donc nettement plus âgés que nous. Ils nous paraissent capables de toutes les prouesses et de toutes les bêtises possibles. Les filles de tante Marie-Louise Petit réputées pour leur excellent coup de raquette remportent les tournois de tennis familiaux. Nous voyons moins les enfants de Robert

Puiseux et de Marguerite-Marie Michelin qui viennent plutôt au mois d'août mais chez qui nous allons souvent passer des petites vacances à Clermont-Ferrand.

Quelques années avant la mort de bonne-maman, il est mis fin à l'indivision qui existait entre elle et sa sœur Marguerite depuis la mort d'Alfred Bouvet en 1900. Comme prévu depuis longtemps le clos et les deux grandes maisons sont attribués aux Ract-Madoux, les Glycines, la Muria et les vignes à bonne-maman. En 1964 à la mort de celle-ci, sa part revient à sa fille aînée Marie-Louise qui lègue les Glycines à son fils aîné François et la Muria à sa fille Rose-Anne, la cour restant commune.

A la grande surprise de toute la famille, tante Pucette Ract-Madoux lègue sa part, non à sa fille Françoise Marchal, qui passe toutes ses vacances à Frontenay avec sa nombreuse tribu, mais à son fils aîné Xavier qui n'a que deux garçons. C'est avec tristesse que passant vers 2007 à Frontenay, j'ai constaté que la propriété n'était plus aussi bien entretenue que dans mon souvenir sans doute faute de moyens de l'actuel propriétaire, un des deux fils de Xavier.

LES ONCLES ET TANTES PUISEUX

(texte de Victor II Puiseux revu et complété par François Corpet)

Entre 1884 et 1899 Pierre Puiseux et Béatrice Bouvet ont six enfants plus deux morts en bas âge, dont on ne connaît même pas les prénoms.



Au petit Luxembourg en 1919

*Pierre Puiseux et Béatrice Bouvet entouré de leurs enfants (sauf Victor)
Joseph Petit, Olivier, Marguerite-M, Robert, maman, papa tenant M. Anne, M. Louise
Marc, Béatrice et Daniel Michelin, Catherine, Rose-Anne et François Petit
Colette Michelin dans les bras de bonne-maman*

Marie-Louise (Julie Sophie M.L.) **Puiseux** (1884-1970, 6/A) née le 28 juin 1884, arrête ses études au brevet comme ses deux sœurs. Elle fait de la peinture et a un réel talent pour la diction. Il existe un tableau d'elle, accroché autrefois dans le salon rue le Verrier, qui la montre en ravissante jeune fille. Elle n'a pas le caractère très directif de ses deux sœurs, c'est la douceur même, n'élevant jamais la voix. Elle épouse le 4 janvier 1906 un cousin issu de germain de son père, Joseph Petit, garde général des Eaux et Forêts à Epinal, fils du général Petit, gouverneur du génie de la place de Paris et de Jeanne Wallon, petite-fille d'Henri Wallon. Ils ont six enfants dont une fille qui meurt en bas âge.



Marie-Louise Puiseux vers 1902

Joseph Petit quitte l'administration et part deux ans avec sa famille à Santiago du Chili, dans une entreprise d'import-export puis revient s'installer à Paris. Après la guerre de 1914-18, son commerce est fort éprouvé par les convulsions politiques du Chili et il doit retourner de longues années à Santiago loin des siens. Il est mobilisé en 1939, sa femme se réfugie à Bonneval chez sa sœur Marguerite-Marie qui accueille également Madeleine Corpet avec ses sept enfants. Pendant l'hiver 1940-41 Joseph est maître d'œuvre de Compagnons de France pour la Franche-Comté puis retrouve un poste dans les Eaux et Forêts à Annecy où il meurt en mai 1944 des suites d'une opération.

Marie-Louise s'installe alors rue le Verrier et prend soin de sa mère octogénaire de plus en plus handicapée par l'arthrose. Elle déploie en même temps une grande activité comme chef de la section d'entraide de la Ligue Féminine d'Action Catholique. Après la mort de bonne-maman en 1963 et la vente de la rue Le Verrier, elle part habiter Bd Montparnasse. Elle meurt à Frontenay le 10 août 1970.

Victor II (Marie Léon V.) **Puiseux** (1887-1978, 6/B), né le 15 avril 1887 rue Soufflot, fait ses études aux lycées Henri IV et Saint Louis. Polytechnicien, il sort dans l'artillerie qu'il abandonne pour suivre les cours de l'École de Mines de Paris. Il entre au service des Etudes Financières du Crédit Lyonnais où il fait toute sa carrière. Mobilisé le 2 août 1914 il reste au front pendant toute la guerre comme lieutenant puis capitaine d'artillerie.



Victor Puiseux vers 1930

Il épouse le 3 juillet 1920 Germaine Tavernier fille d'un inspecteur général des Ponts et Chaussées. Celui-ci a construit la route de la corniche des Maures et acheté à cette occasion plusieurs hectares de maquis au cap des Sardineaux qui ferme à l'est la baie de St Tropez. Il en fait une magnifique propriété qui domine la mer loin du bruit de la route. Elle est aujourd'hui partagée entre les enfants de Victor et leurs cousins côté maternel.

Comme son frère Robert, son patriotisme a grandi dans les années d'avant 1914. Le désir de récupérer l'Alsace-Lorraine conduit les deux frères à adhérer à l'Action Française fondée par Charles Maurras et condamnée dans les années 1930 par le pape Pie XI. Au désespoir de leur mère et de leurs sœurs, ils abandonnent alors toute pratique religieuse et se disent athées. En 1939,

toujours patriote, Victor s'engage malgré ses 52 ans et ses sept enfants. Il échappe à l'encerclement de Dunkerque, est fait prisonnier à Angoulême mais s'évade aussitôt. Sa famille, provisoirement réfugiée chez son frère Robert à Clermont-Ferrand rentre à l'automne 1940 dans Paris occupé. Après la guerre, il est nommé administrateur de Citroën.

Victor a sept enfants tous très voisins d'âge des enfants de sa sœur Madeleine. Les cousins habitent à deux cent mètres les uns des autres, rue d'Assas et se voient beaucoup, surtout les plus jeunes. Réfractaire à la musique, doué d'une excellente vue mais daltonien, il est plutôt orienté vers le côté intellectuel des choses. Grand lecteur il sait par cœur d'innombrables vers. Sur les traces de son père il s'intéresse aux nouvelles découvertes de l'astronomie comme les quasars, objets alors mystérieux, ni étoiles ni galaxies. Bon joueur de tennis, meilleur joueur de billard, sur le tard il prend goût à la chasse. Il court toutes les Alpes avec son frère Robert et forme ses enfants à la montagne.

Il perd sa femme Germaine en août 1954, prend sa retraite du Crédit Lyonnais et est nommé par son frère Robert administrateur de Citroën contrôlée par Michelin. Un an plus tard il épouse en secondes noces Suzanne Baillet. Dur d'oreille, il meurt le 5 août 1978, sa seconde femme l'année suivante.

Après Madeleine que nous verrons plus loin, **Robert (André Jean Joseph R.) Puiseux** (1892-1991, 6/D) naît le 1^{er} mars 1892 rue Soufflot. Il fait ses études secondaires au lycée Henri IV et rejoint le lycée Saint Louis en mathématiques spéciales. La guerre de 1914 le trouve alors qu'il fait son service militaire dans l'artillerie à Chartres. Il gagne ses galons d'officier sur le front. Envoyé à Salonique en 1916, il revient finir la guerre en France comme observateur dans l'aviation. Démobilisé seulement en octobre 1919 il entre chez Michelin à Paris d'où il est envoyé à l'usine de Clermont Ferrand.

Il épouse le 5 février 1921 à Saint François de Sales à Paris Anne Michelin, fille d'Edouard Michelin, compagnon d'alpinisme de son père. Directeur du dépôt de Paris en 1922, il s'installe 103 Bd Pereire puis retourne à Clermont en 1926 s'occuper de fabrication. La famille habite à partir d'octobre 1928 une maison construite pour elle cité Chabrol dans le jardin des frères Michelin du cours Sablon. Il y reste jusqu'à sa mort, excepté une courte période où elle est réquisitionnée par la Milice pronazie.

Etienne fils aîné et successeur désigné d'Edouard Michelin meurt dans un accident d'avion près de Clermont en 1932, Pierre son autre fils en 1937. Robert Puiseux est choisi comme cogérant de Michelin en 1938 lorsqu'Édouard, « *le patron* », se retire des affaires à 79 ans. Marcel Michelin, fils d'André, meurt en déportation en 1945, son autre fils Jean ne s'intéresse qu'à la musique, et François, fils d'Etienne né en 1924 est encore bien jeune. En 1950 Robert reste seul gérant de Michelin jusqu'à sa démission en septembre 1959. A la Libération, il ouvre les usines au général de Gaulle en visite à Clermont, fait exceptionnel dans une société jalouse de ses secrets de fabrication. En 1947 il a avec sa femme et son fils Xavier un grave accident d'auto à Montargis sur la route de Clermont.

Robert a le regard pétillant et beaucoup de succès auprès de ses neveux : conteur d'histoires comme son père, joueur de tennis, organisateur de balades à Frontenay. Il a adopté tous les dogmes de la *maison* Michelin. Il est un peu ironique avec son beau-frère Jean Corpet qui croit au chemin de fer et aux locomotives, alors que Michelin ne croit qu'à l'automobile. Il en possède plusieurs, ce qui est rarissime à l'époque, dont une décapotable Voisin qui fait notre admiration, une inévitable 15 CV Citroën et sans doute d'autres encore.

Il meurt à la veille de ses 99 ans le 23 février 1991, sa femme Anne le suit six mois plus tard. Leur fin de vie m'a paru triste, tous les deux seuls complètement sourds dans la grande maison de la Cité Chabrol.



*Jean Michelin et Robert Puiseux accueillent
Marguerite-Marie Puiseux Michelin à son retour de déportation en 1945*

Marguerite-Marie Paule Adèle **Puiseux** (1894-1984, 6/E), communément appelée **Guite** naît le 17 octobre 1894 rue Soufflot. Très jolie comme sa sœur aînée Marie-Louise, elle épouse à 19 ans le 3 décembre 1913 Jean Michelin, fils d'André et de Sophie Wolff. Entre 1914 et 1932 ils ont neuf enfants, d'âges proches des enfants Corpet comme les enfants de Victor. La famille habite d'abord à Clermont dans les immeubles de famille du cours Sablon, puis vient s'établir à Paris, 86 rue d'Assas dans un grand appartement qui plonge sur le jardin de sa sœur Madeleine.

En 1929, tout en conservant son appartement parisien, la famille s'établit à Bonneval à 8 km au sud de Clermont au pied du plateau de Gergovie. C'est une magnifique propriété entourée de vignes, dotée d'un parc avec piscine et tennis. Tante Guite y accueille pendant l'hiver 1939-40 sa sœur Marie-Louise avec sa fille Catherine et sa sœur Madeleine avec six enfants, toutes deux éloignées de Paris où sont restés leurs maris. Avec les neuf enfants Michelin cela fait une belle maisonnée !

Comme sa mère et sa sœur Madeleine, Marguerite-Marie est une femme active qui ne peut mener la vie conventionnelle des bourgeoises de son époque. Elle prend des responsabilités dans le guidisme et devient commissaire nationale. Son mari Jean a un caractère bien différent, il est renfermé et pessimiste. Il commence une carrière de clarinettiste, puis s'occupe des œuvres sociales de Michelin, cités, écoles, colonies de vacances. Il n'aura jamais de responsabilité opérationnelle dans la firme. Adeptes de la culture physique et de la gymnastique naturelle d'Hébert il la pratique tous les matins sur le *plateau* qu'il a fait réaliser à Bonneval et répliquer à Frontenay où il décerne à ses neveux des brevets de *benjamins débrouillés*. Son pessimisme, allié à un sens certain de l'humour, transparaît dans la remarque célèbre qu'il fait après s'être regardé dans un miroir « ce que je suis moche ! ».

En 1935 le ménage connaît une crise, connue par les lettres que Marguerite-Marie adresse à son beau-frère Jean Corpet pour lui demander conseil et soutien.

« Ce qui m'a rendue si amère un soir de cet été à Frontenay, c'était de me sentir si nettement couler et de ne trouver personne à qui m'agripper. Après, j'ai bien aimé penser que cette soirée qui avait été si horrible d'angoisse à la Bosse, je l'avais passée à pleurer près de toi au lieu de faire un bridge quelconque. Mais je n'ai pleuré que sur moi, et c'est cela dont je ne me dépêtré pas maintenant. C'est affreux d'avoir à aller jusqu'au fond de soi-même et à voir vraiment combien l'on est lâche, peu aimant et incapable d'une vraie acceptation.

Je t'assure que je me rappellerai de mon séjour à Lausanne (avec son mari) comme d'une exploration douloureuse entre toutes et pas du tout comme une reprise de calme et de paix, du moins pas encore maintenant. Je crois que le séjour de Jean ne s'est pas trop mal passé et qu'après m'en être beaucoup crispée à l'avance, j'ai réussi à être assez simple pour lui montrer que je souffrais et assez maîtresse de moi pour ne risquer aucune grande explication. La lettre de Madeleine m'a bien aidée pour cela, dis-le lui.

Que tu parles, toi, avec Jean (Michelin), bien sûr ce serait souhaitable, mais ne compte pas sur moi pour te donner la moindre indication sur la manière de procéder. Tous mes rapports de conversation avec Jean peuvent se résumer en un mur contre lequel je me suis cognée la tête, que je l'aborde avec douceur ou avec violence, avec émotion ou avec adresse, je n'ai jamais obtenu que du silence et de la force d'inertie ; alors, à force de me taper la tête, j'ai fini par la casser. »

En juillet 1944, Marguerite-Marie est arrêtée à Bonneval par la Gestapo allemande pour avoir hébergé un prêtre résistant. Elle est déportée à Ravensbrück dans un des derniers convois quittant Paris avant la Libération et rapidement transférée dans un *kommando* à Holleinschen en Tchéquie. Elle en revient considérablement amaigrie en mai 1945. Elle raconte ses épreuves dans un livre destiné à ses seuls enfants, mettant l'accent sur la bêtise des SS qu'il fallait savoir exploiter pour échapper à leur brutalité. Ayant toujours vécu, sinon dans le luxe, du moins dans un très grand confort, elle découvre et apprécie en déportation les femmes des classes populaires, les qualités des communistes et même des putains. Après la guerre elle continue à voir ses compagnes de malheur et participe activement à la création d'une association d'aide aux prostituées.

Elle forme avec sa sœur Madeleine dont elle reste proche jusqu'à la fin un couple étonnant car elles sont aussi directives l'une que l'autre. Elles partagent les mêmes valeurs fondamentales, mais ont bien du mal à ne pas chercher à se dominer l'une l'autre.

Veuve en 1963, elle abandonne Bonneval et vient définitivement habiter à Paris 82, rue d'Asses dans l'immeuble construit en 1968 à la place de la maison occupée pendant plus de 30 ans par sa sœur Madeleine. Elle meurt à Paris le 1^{er} mai 1984 très handicapée par de l'arthrose qu'aggravait le poids pris à son retour de déportation.

Olivier (Henri Frédéric Marie O.) Puiseux (1899-1947, 6/F), dernier enfant de Pierre Puiseux, naît le 7 juillet 1899 rue Le Verrier. Il fait ses études aux lycées Henri IV et Louis-le-Grand, en étant externe à Bossuet. Beaucoup plus jeune que ses frères mais tout aussi patriote, il s'engage dans l'artillerie le 22 octobre 1917 et part au front en octobre 1918, un mois avant l'armistice du 11 novembre. Il gardera toute sa vie un complexe de ne pas avoir vraiment fait la guerre. Il entre au cabinet de Clemenceau, puis de Millerand. En 1923 il passe sa licence en droit et entre à la Banque Nationale de Crédit.



Olivier Puiseux

Il épouse en avril 1925 Simone de Froissart Brossia, fille d'un colonel et d'une fille d'ambassadeur. Ils ont trois filles entre 1926 et 1932. Sa carrière professionnelle est hachée, conséquence de son dilettantisme et de son comportement peu scrupuleux. En 1934 il se sépare de sa femme qui va vivre avec sa mère, sa sœur, toutes deux veuves, et ses trois filles dans le château de Blandans à quelques kilomètres de Frontenay. Il entre en 1935 aux Ets Lemoine à Paris, par protection car son C.V. est loin d'être attirant et son caractère ne le porte pas à l'effort. La famille ne le voit guère.

Mobilisé et affecté spécial chez Lemoine en 1939, il part en Angleterre lors de l'offensive allemande, et de là à Sorel au Canada où il passe la guerre. Il rentre en France en août 1945 mais sa santé est très ébranlée. Le temps a fait son œuvre, il est accueilli à Frontenay où il charme ses neveux avec des jeux d'esprit, sa compétence au bridge, ses histoires, mais il reste à distance de sa femme. Ses filles, et tout spécialement l'aînée Paule âgée de 18 ans, lui vouent un véritable culte. Après un séjour dans un sanatorium près de Paris, il prend pension dans un hôtel boulevard Raspail et meurt le 26 janvier 1947. Sa vie est restée pour moi un mystère jusqu'à ce que maman me révèle des années après sa disparition certains détails peu glorieux sur son frère qui avait conduit la famille à le tenir à distance.

LE COUSINAGE PUISEUX

(Texte de François Corpet)

Les **Petit**, enfants de la sœur aînée de maman Marie-Louise, sont beaucoup plus âgés que nous. L'aîné, François, né en 1906 est surnommé *l'empereur des minets* car il est aussi l'aîné des petits-enfants. Ingénieur de l'École Centrale, il a sept enfants dont les plus grands n'ont que quelques années de moins que moi.

Après une fille Georgette morte à un mois, la troisième Solange épouse à 38 ans William Humbert ingénieur agronome, veuf qui a déjà trois enfants. Ils en ont ensemble trois de plus. Suit Rose-Anne qui perd son mari Jean Aussedat, médecin, dans un accident d'auto en 1942 alors qu'elle attend son quatrième enfant. Elle reste longtemps en Savoie où sa belle-famille a ses attaches puis revient à Paris rue Leverrier où habitent sa mère et sa grand-mère ; sa petite fille Isabelle Proust fait ses études secondaires avec ma fille Damienne et hérite de la Muria à Frontenay. La quatrième fille Petit, Catherine, réfugiée en 1940 à Bonneval avec sa mère, surveille les devoirs des plus jeunes Michelin et Corpet. Nous la supportons mal et la surnommons, je ne sais pourquoi, *la Grecque*. Elle épouse Jean Reichardt, officier de carrière et a six enfants.

Bertrand, sixième et dernier de la famille naît en 1919, la même année que mon frère Pierre. A 20 ans il est mobilisé et fait prisonnier lors de l'offensive allemande de mai 1940. Il est libéré dès 1944 à la suite d'un échange avec des travailleurs requis par les allemands pour le STO. Quatre ans après mon frère Jacques il entre à la Pierre qui Vire. Bientôt il ne participe plus à la vie quotidienne du monastère et vit en ermite à quelques centaines de mètres dans une petite maison où on le retrouve mort un beau matin.

Les sept enfants de **Victor Puisseux** habitent 102 rue d'Assas à 200 mètres de la maison. Chaque Corpet ayant un cousin de son âge, les liens entre les deux familles sont étroits. Les trois aînés, Suzanne, Denis et Jean, sont contemporains de Jacques et Vincent. Suzanne, médecin mariée à un confrère, Jean Bertrand, s'établit à Tours et a trois enfants. Denis fait une carrière commerciale, à Saïgon jusqu'à la défaite de Dien Bien Phu, puis en France. Il n'a qu'une fille unique. Jean est doué mais cossard. A l'École Centrale, il relâche ses efforts dès que sa moyenne est suffisante pour lui assurer le diplôme de sortie. Grand alpiniste comme ses père et grand-père,

il fait des courses très difficiles jusque dans l'Himalaya mais doit les interrompre à cause d'une polyarthrite rhumatoïde. Il a cinq enfants.

Je me rappelle mieux les quatre derniers avec qui nous passons le mémorable été 1944 à Frontenay. André est le contemporain de Philippe et a comme lui suivi les cours de Sciences Po. Une grande partie de sa carrière professionnelle se déroule chez Bull, grand fabricant d'ordinateurs français dépassé par la concurrence américaine dans les années 1980. Son fils Arnaud, troisième de ses cinq enfants est le camarade de mon fils Grégoire pendant ses études primaires et secondaires.

Louis, cinquième enfant de Victor, a l'âge de Jean-Louis et contracte la tuberculose quand il est étudiant. Il rencontre sa femme au sanatorium, mais ils n'ont pas d'enfants. D'un caractère passionné, s'intéressant à tout, adolescent il songe entrer au séminaire, étudiant il s'inscrit au parti communiste. Entré chez EDF c'est un ardent partisan de l'énergie nucléaire, dont il devient plus tard l'adversaire tout aussi convaincu. Un dimanche ma tante Guite Michelin, me rencontre rue d'Assas et m'interpelle : « As-tu vu les horreurs que Louis a écrit sur sa mère ? ». Je m'informe et découvre *L'Éblouissement*, écrit autobiographique dont les clés sont faciles à déchiffrer. Il parle en effet de sa mère comme d'une idiote comparée à son père qu'il admire énormément. Il décrit aussi ses émois amoureux avec ses camarades de Bossuet puis avec ses cousines pendant l'été 1944 à Frontenay.

Jeanne et moi jouons pendant la guerre avec les deux derniers enfants de Victor, Marguerite et Geneviève qui ont notre âge et habitent tout près. Nous aimons aller chez elles écouter la radio et lire Zig et Puce et autres bandes dessinées prohibées à la maison. Marguerite, suractive, épouse à 20 ans son cousin germain Noël Michelin, fils de tante Guite quelque peu neurasthénique comme son père. Ils partent exploiter une plantation de café au Cameroun, et lors de l'indépendance des colonies reviennent en France produire du vin biologique près d'Aix en Provence. Ils auront six enfants. Atteinte de la maladie d'Alzheimer Marguerite a une triste fin de vie, et meurt peu de temps après son mari. La dernière fille de Victor, Geneviève, reste célibataire. Elle est expert-comptable. Passionnée, mais plus raisonnable que son frère Louis, elle flirte avec l'intégrisme dans le sillage de Marcel Clément et chante dans une chorale animée par un répétiteur de l'Opéra. Elle reste avec André et Louis la seule survivante de la tribu Victor Puiseux. Comme son frère Jean elle est très handicapée par une polyarthrite rhumatoïde.

Mes neuf cousins **Robert Puiseux** habitent Clermont et viennent à Frontenay en août alors que nous y sommes traditionnellement en septembre. Je les fréquente donc peu, en dehors de petites vacances chez eux. Ils sont pourtant du même âge que mes frères et sœurs. L'aîné Pierre, comme son père, aime bien les plus jeunes et nous apprend à réparer nos vélos. Ingénieur dans la métallurgie, il a neuf enfants. Les deux filles suivantes Monique et Juliette se marient à des clermontois Michel Durin et Paul Bérard et fondent des familles nombreuses, respectivement six et neuf enfants. Juliette, André Puiseux, mon frère Philippe et Paule Puiseux forment à Frontenay une bande d'adolescents du même âge qui terrorise facilement les plus petits avec leurs histoires de croquemitaine.

Comme leurs grands-pères André et Edouard Michelin mariés à deux sœurs Wolff, Martine et Grégoire, les numéros 4 et 6, se marient avec un frère et une sœur Daubrée, leurs cousins côté Michelin, Xavier et Henri (n° 5 et 7) avec deux sœurs Nebout. De mauvaises langues insinuent que cela évite la dispersion de l'héritage. Ils ont respectivement sept, quatre, six et cinq enfants. Alors que ses deux frères comme son beau-frère Daubrée travaillent chez Michelin, Grégoire part défricher quelques centaines d'hectares en Champagne Pouilleuse et s'établit comme agriculteur. La suivante, Isabelle, épouse Michel de Peyrelongue, gentleman-farmer périgourdin et a six

enfants. La dernière. Jacqueline, se marie avec Philippe Rongier, divorce et se remarie avec Salvatore Gallo. Elle a deux enfants du premier mariage dont l'une fera de la sculpture avec Stéphanie et une fille du second.

Les neuf enfants **Jean Michelin** sont presque aussi prolifiques. L'aînée, Béatrice, mariée à Charles Chapellier, ingénieur de l'Ecole Centrale suit l'exemple de sa mère et a huit enfants. Le décalage de génération s'accroît avec le mariage de sa fille Véronique à 21 ans. On aimait citer à Frontenay madame de Sévigné. Comme elle, bonne-maman pouvait dire : « *Ma fille (Guite) allez dire à votre fille (Béatrice), que la fille de sa fille (Véronique) crie* ». Cette arrière arrière-petite fille, Cécile de Grancey s'est ainsi retrouvée aux Jeannettes avec ma fille aînée Stéphanie qui appartient à la génération précédente.

Daniel, le second, architecte, violoncelliste et aquarelliste amateur, reprend la maison de sa grand-mère Michelin, rue Ampère à Paris où se réunissent toujours les Puiseux et les descendants d'Henri Wallon pour la nouvelle année. Comme son père, il a un talent de musicien. Mécène à ses heures, il héberge rue Ampère de jeunes élèves du Conservatoire qui donnent des concerts de musique de chambre dans le grand salon. Il acquiert une vaste propriété en forêt de Fontainebleau, les Grandes Vallées, où nous allons en vélo de Boissy avec les enfants. C'est là que papa a l'attaque qui l'emporte à Pâques 1970. Marc, qui suit Daniel, entre au séminaire d'Issy au début de la guerre et est nommé vicaire à Suresnes. Très engagé, il ne supporte pas la condamnation des prêtres ouvriers par Rome. Il est un des premiers de notre époque à quitter le sacerdoce, se marie et part habiter Grenoble. Je l'ai revu sans du tout le reconnaître au jubilé monastique de mon frère Jacques à la Pierre qui Vire en 1992.

Colette Michelin naît la même année 1918 que ma sœur Marie-Anne morte à cinq ans. A Bonneval, pendant l'hiver 1939/40, en compagnie de sa cousine préférée, Madeleine Arène, elle joue à la petite maman avec sa plus jeune sœur, Anne-Marie et avec moi. Je me rappelle comme elles me tiraient les cheveux en essayant de me mettre des bigoudis pour me faire des boucles ! Elle épouse Albert de Sainte Marie et a cinq enfants. Elle habite à Sceaux une grande maison entourée d'un parc construite par Victor Baltard, l'architecte des pavillons des anciennes halles de Paris, arrière-grand-père de son mari. Elle a couché sur le papier les histoires que racontait notre grand-père Pierre Puiseux et qui ont fait la joie de sa génération. En bonne forme physique et mentale, à 95 ans, elle écrit son histoire pour ses enfants. Je lui ai emprunté la description du portrait de bonne-maman par Courbet.

Jean-Luc vient après elle et a une vie tragique. Parti en Allemagne avec le STO en 1942, il fait du sabotage et de la résistance. Arrêté par la Gestapo il est déporté au camp de Dora où sont fabriquées les fusées V2 qui bombarderont Londres en 1944. Sa mère également déportée est non loin en Tchèque. A son retour en France il se marie, a deux petites filles et se tue avec elles sur la route de Clermont au carrefour des Brizards près de Montargis. Un petit monument rappelle l'accident.

Trois garçons suivent, Guy, Noël et André. Guy, adolescent, est un passionné de vélo. Le sien a un nombre de vitesses impressionnant pour l'époque (huit ? dix ?). A Frontenay il passe des matinées à le bichonner, apprenant au passage aux plus jeunes à soigner le leur. Sportif il a un accident de trapèze volant dont il garde encore la trace. Sa femme a tout juste dix-huit ans quand il l'épouse. Il s'établit arboriculteur sur la propriété de son beau-père à une vingtaine de km au sud de Clermont, plante des pommiers et y reste toute sa vie. Il accueille vers 1946 mon frère Jean-Louis qui cherche à s'orienter après son échec au baccalauréat et découvre là sa vocation

d'agriculteur. Noël comme on l'a déjà vu épouse sa cousine germaine Marguerite Puiseux, fille de Victor.

A Bonneval, pendant l'hiver 1939/40 André Michelin, 12 ans, est le chef d'une petite bande comprenant Jean-Louis son contemporain, Jeanne, sa sœur Anne-Marie et moi. Nous faisons mille bêtises, la plus grosse étant de mettre le feu aux herbes sèches d'une colline, feu qu'on a eu bien du mal à arrêter. André a fait divers métiers dont celui de producteur du film « Hitler, connais pas ». Il a une maison dans les hauteurs de St Laurent du Var où nous avons fait plusieurs séjours avec les enfants dans les années 70. Anne-Marie, ma contemporaine, a une fin d'adolescence triste, seule à Bonneval entre son père qui ne respire pas la gaieté et sa mère revenue de déportation. J'ai fait dans les années 80 des randonnées en Auvergne avec son mari Michel Dechambre et sa seconde fille.

La série de mes cousins germains Puiseux se termine avec les trois filles d'**Olivier** qui, après la séparation de leurs parents, habitent toute l'année à Blandans à quelques kilomètres de Frontenay. Là encore mes meilleurs souvenirs d'elles remontent à l'été 1944. Bonne-maman qui nous a sous sa garde voit avec quelque appréhension Paule, à l'époque appelée Paulette, venir trop souvent passer la journée, voire sortir le soir, avec André et Louis Puiseux et mon frère Philippe. Elle se marie avec Jean Ragot, un de ses lointains cousins agriculteur, et passe toute son existence dans la ferme du Fioget au bord d'un joli petit lac du haut Jura où elle élève ses cinq enfants tout en étant infirmière dans le voisinage.

Claudine la seconde reste célibataire. Elle travaille longtemps à Paris chez un concessionnaire automobile puis se retire dans le midi. Hélène, ma contemporaine, hérite des enthousiasmes de sa mère. Etudiante en lettres à Dijon, elle a un fils sans être mariée ce qui à l'époque n'est guère courant, puis elle débute à l'Alliance Française à Mexico. Elle reste dans l'enseignement et termine sa carrière comme professeur de cinéma à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes.

Les descendants d'Alfred Bouvet vers 1930 à Frontenay autour du buste de Pierre Puiseux



*Sur la gauche les Bouvet, au centre les Chantre, sur la droite les Puiseux
Assis au centre, Blanche et Maurice Bouvet, Marguerite Chantre, Béatrice Puiseux
Leurs enfants sont assis de part et d'autre, leurs beaux-enfants debout derrière par ordre d'âge depuis
le centre, les enfants et beaux-enfants Chantre sont debout au milieu
Leurs petits-enfants sont en colonne derrière leurs parents, les plus vieux en haut, les plus jeunes en bas*

Adultes assis de gauche à droite, les petits-enfants d'Alfred Bouvet :

Michel B., M.-Thérèse B., Yvonne B. Marcelle B., Suzanne B. Andrée B.(enfants de Maurice Bouvet)
les grands-parents

Marie-Louise P., Victor P., Madeleine P.(maman), Robert P., Guite P., Olivier P. (enfants de Béatrice)

Debouts derrière les précédents de gauche à droite leurs conjoints et les Chantre :

M.-Thérèse Maitre, Jacques Rabut, Pierre Ponsar, Octave Burin des Rozières, Jean Ponsar (moustache),
Louis Arène et Anne-Marie Chantre, Robert Rabut, Madeleine (Pucette) Chantre, René Ract-Madoux,
Joseph Petit (grand, moustache), Germaine Tavernier, Jean Corpet (papa), Anne Michelin, Jean Michelin,
Simone de Broissia.

Cousins Puiseux sur la droite dans la colonne de leurs parents, de haut en bas et de gauche à droite :

Petit : François (le plus grand), à sa droite Rose-Anne et Solange, devant elles Catherine et Bertrand

Victor Puiseux : Suzanne, Denis (retourné), Jean, Louis (sur les genoux de Victor, André (assis)

Corpet : Pierre (un peu caché), Jacques, Vincent, Jean-Louis (sur les genoux), Philippe (col marin)

Robert Puiseux : Pierre (debout entre papa et tante Anne), Martine (sur les genoux de Robert entre lui et
maman), Juliette et Monique (assises)

Michelin : Béatrice (la grande fille) Colette, Marc et Daniel (dernier rang à droite), Jean-Luc et Guy (derrière
leur père), André (sur les genoux de Guite), Noël (assis col marin)

Olivier Puiseux : Claudine (dans les bras de sa mère la plus à droite), Paulette ((assise devant son père)

LA FAMILLE JEAN CORPET

MES PARENTS

(Texte de François Corpet)

Jeunesse de papa

Jean (Gustave Léon J.) **Corpet** (1884-1970, 4/C et 2/1), troisième enfant de Lucien I Corpet et deuxième de Fanny Doublet, naît le 18 mai 1884 à Paris 117 avenue Philippe Auguste. Avec son frère Lucien II, de deux ans son aîné, ils forment un duo qui partagent les mêmes intérêts et les mêmes goûts. Leur père meurt quand ils ont cinq et sept ans et leur mère les élève seule avec beaucoup d'intelligence. Ils sont externes au collège Massillon et suivent les cours du lycée Charlemagne. Le trajet est long pour revenir avenue Philippe Auguste à travers un quartier fréquenté par les Ninis peau d'chien de la Bastille et le milieu interlope de la rue de Lappe. Pour éviter les mauvaises rencontres sans froisser l'amour-propre des deux garçons, leur mère envoie à la sortie du collège son valet de chambre avec leurs deux chiens. Ils rentrent tous les soirs chez eux sans s'apercevoir du subterfuge.

Les bulletins scolaires de papa sont lassant à force d'y lire « excellent élève » depuis les classes primaires jusqu'au baccalauréat qu'il obtient en 1901. Les seules remarques négatives concernent sa jeunesse d'esprit et son étourderie. En classes préparatoires, on note *en bonne voie, mais a encore besoin de faire des efforts, ... un peu trop lent, ... bon élève mais qui pourrait être excellent*. Une année il prend tous ses cours écrits serrés de sa belle écriture appliquée sur un grand registre, l'an suivant, sur de petits carnets noirs qui ont été conservés.

Admissible au concours de Polytechnique en 1903 Jean est reçu dix-neuvième l'année suivante deux ans après son frère Lucien II. Son ardeur au travail diminue, il est 32^{ème} à la fin de la première année et sort 62^{ème} en 1906. Sous-lieutenant d'artillerie pendant son service militaire, il suit quelques cours en auditeur libre à l'Ecole des Mines. En juin 1908 il part faire un voyage de plus de six mois en Extrême-Orient avec deux camarades de son frère Lucien qui ont obtenu une bourse. Comme il doit entrer à l'usine à son retour sa mère sait qu'il *n'aura plus jamais de vacances* et lui finance son voyage. Les lettres bihebdomadaires qu'il adresse à Paris ont été publiées il y a quelques années avec les reproductions de quelques-unes des plus de 1000 photos qu'il en a rapportées.

Deux ans après son frère il est nommé en 1909 cogérant de Corpet Louvet et C^{ie}. Il le reste pendant 61 ans jusqu'à sa mort en 1970. Dès cette époque il se retrouve avec de jeunes ingénieurs de la bourgeoisie parisienne autour de l'abbé Marcel Pératé. Celui-ci, formé dans l'esprit du Sillon de Marc Sangnier, communique à ces jeunes hommes l'envie de mettre en commun une bonne partie de leur temps libre et de leur argent. Leurs descendants feront perdurer ce groupe dans le même esprit jusqu'à aujourd'hui. Mes parents y trouvent des amis fidèles, Louis Arène qui épousera Anne-Marie Chantre cousine germaine de maman, les frères Louis, Pierre et Michel Froissart, les frères Charles et Maurice Nicolas, Pierre Ollivier, Léon Daum, Bertrand de Chérissey, Antoine Bruder, mon parrain Henri de Paillerets, Jean Bellanger et bien d'autres.

Presque tous habitent près du Luxembourg. Pour se donner des moyens d'action le groupe fonde la « Caisse des Gosses » qui finance les études de jeunes de classe populaire. Rebaptisée PMI en 1922, c'est un holding qui détient d'importantes participations dans la Banque Mobilière Privée, Lioré-Ollivier (aviation), Welcome-Moro (laines), Floquet (alésage), la Précision

Mécanique. Leurs dirigeants sont jusque dans les années 1950 des membres du groupe. Les bénéficiaires distribués sont en quasi-totalité consacrés au financement d'actions sociales : patronages, associations d'aides aux démunis, achat de logements, sans compter les mouvements catholiques et certains ordres monastiques.

Mobilisé en août 1914, Jean Corpet est officier d'ordonnance du général Lanrezac. Son ami Léon Daum le convainc de le rejoindre au service de repérage de l'artillerie où il est muté en décembre 1915. Presque toujours dans les états-majors, il ne connaîtra jamais directement la vie des poilus dans les tranchées, mais il reste en relations épistolaires avec ses amis du groupe Pératé. Les lettres qu'il en a reçues ont été publiées et montrent l'état d'esprit de ces jeunes officiers qui ne rêvent que de fuir l'arrière :

Enfin, hier était le jour J. De bon matin, j'étais dans mon vieux moulin détruit essayant de régler un peu les tirs et de rendre compte à mon chef de l'avance de l'infanterie. Hélas une brume épaisse a persisté une grande partie de la matinée rendant l'observation bien difficile. Nous avons tout de même avancé, fait des prisonniers, malgré les barrages violents et meurtriers des batteries ennemies et nos contre-attaques non moins violentes et meurtrières.

Hier après-midi, ayant mission de savoir exactement où étaient nos troupes, j'ai pensé que le meilleur moyen de se renseigner était d'aller voir sur place. Après une promenade interminable dans les boyaux, puis les anciennes tranchées de première ligne, j'ai gagné les parallèles de départ puis une amorce de boyau conduisant aux nouvelles positions. Là les émotions ont commencé ; obligé d'avancer à quatre pattes sous un violent tir de barrage, je me suis rendu compte de ce qu'était le travail du fantassin. Je lui ai rendu hommage, concluant qu'il n'y a qu'une arme, l'infanterie, et que les autres sont faites pour la servir. Après avoir parcouru un circuit compliqué je me suis enfin retrouvé dans nos anciennes lignes bien profondes et confortables.

C'était bien la guerre hier, avec toutes ses horreurs. Nous autres, artilleurs, nous sommes des embusqués. Jamais je ne l'ai vu aussi nettement, d'autant plus que la brume ayant empêché la plus grande partie du temps le repérage des batteries, les deux artilleries ont surtout concentré leurs feux sur les tranchées. » (lettre de juillet 1916 de Maurice Deverin, tué par un obus le 27 avril 1917)

Je viens de faire une belle campagne. En huit jours, après avoir culbuté le Boche, nous avons fait une avance de 40 kilomètres, fait 1950 prisonniers et capturé 23 canons dont une batterie attelée ; puis nos braves chasseurs après avoir parcouru 35 kilomètres ont encore trouvé l'énergie de franchir la Lys de vive force sur les talons du Boche.

J'ai revécu la guerre de 1914 : plus d'autos à cause des routes défoncées, le cheval ; PC de la division dans une mesure à un coin de route ; changement de PC tous les jours, parfois deux fois par jour. Plus de papiers, rien que de l'action. Et puis partout un accueil enthousiaste des populations libérées. Cette période paye des quatre années de stagnation. Nous sommes à l'heure actuelle à quelques kilomètres de Gand, attendant un nouvel assaut qui sera une nouvelle victoire.

Vous n'imaginez pas ce qu'ont été nos braves troupiers au cours de ces dernières batailles qui ont été très dures. Ils ont été admirables ! Jamais encore je ne les avais aimés autant, et j'ai pour eux maintenant que je les ai vus à l'œuvre et de très près, un profond respect. Ce que ces gens ont dépensé d'énergie, de froid courage au cours de cette période où ils marchaient dans

l'eau, dans la boue, sous la pluie, sans pouvoir être suivis par leurs convois, ne peut être décrit. Ma division a trouvé devant elle treize régiments boches que nous avons identifiés successivement.

Maintenant, je crois que nous touchons à la fin : il ne reste que le coup de grâce à porter au Boche qui se sent définitivement perdu mais qui n'ose pas encore l'avouer. J'espère que nous aurons la paix que nous souhaitons, car nous pouvons l'imposer. Le moral de nos troupes demeure splendide, et si le désir de paix est profond, il n'a pas encore étouffé le désir de vengeance. Tous voudraient entrer en Allemagne et faire payer aux Boches toutes leurs infamies.» (lettre de Monnier du 28 octobre 1918, quelques jours avant l'armistice)

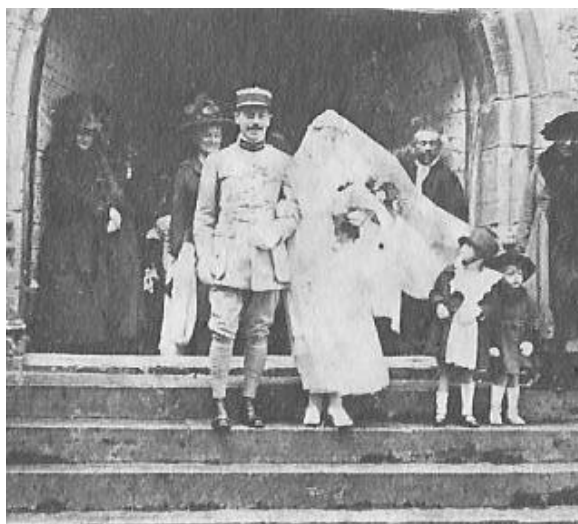
Le 17 mai 1917 Jean est mis en disponibilité sans solde pour reprendre la direction de Corpet Louvet et C^{ie} que Lucien Louvet, fatigué et malade, ne peut plus assurer..

Entre les deux guerres 1917-1936

Papa fait connaissance de Madeleine Puisieux par l'intermédiaire de Mme Lesne, tante éloignée de Madeleine qui possède une propriété à Bruneval à proximité de Blésimare. **Madeleine** (Jeanne Blanche Marie M.) **Puisieux** (1888-1983, 6/C et 3/1) est le troisième enfant de Pierre Puisieux et de Béatrice Bouvet. Elle n'est pas aussi jolie que ses sœurs. Sur les photos d'époque elle a le visage étroit et des dents mal plantées. A près de 29 ans, elle a largement coiffé Sainte Catherine le jour de son mariage. Bien que fille et petite-fille d'universitaire, elle a comme ses sœurs arrêté ses études au brevet et n'a jamais passé son baccalauréat. Elle n'en est pas moins très cultivée, fait du dessin, du piano et suit les cours de géologie de Pierre Termier à l'Ecole des Mines. Pendant la guerre de 1914 elle est infirmière et soigne les blessés.



A Frontenay la veille du mariage



Sortie de l'église de Frontenay

Le mariage est béni par l'abbé Pératé à Frontenay le 17 octobre 1917 en pleine guerre. Papa est encore en uniforme de capitaine d'artillerie. Il va bientôt être affecté spécial pour diriger l'usine.

La famille Corpet est enracinée dans le XI^{ème}, la famille Puiseux dans le VI^{ème}, où se loger ? Va pour l'île de la Cité, au 6 de la rue Chanoinesse avec vue ensoleillée sur le chevet de Notre-Dame. Le 3 avril 1918 vers 9 heures du matin, Madeleine enceinte de son premier enfant sort de sa salle de bains au moment où tombe dessus un obus de la *grosse Bertha*, canon allemand à longue portée qui tire sur Paris pour saper le moral des habitants. Les dégâts matériels sont importants, mais elle n'a aucune égratignure.

Marie-Anne naît le 3 septembre 1918 pendant la dernière offensive allemande deux mois avant la fin de la guerre. Elle meurt à 5 ans le 12 janvier 1924 d'une méchante grippe. A l'époque les antibiotiques qui l'auraient tiré d'affaire n'existent pas. Maman en reste inconsolable toute sa vie et sans doute est-ce la cause des dépressions qui l'ont affectée dans ses vieux jours. Un portrait dont Jeanne a hérité, peint par Bernard Wolff beau-frère d'Edouard et d'André Michelin, montre en buste une jolie petite fille aux cheveux blonds frisés, habillée d'une simple robe blanche. Enfants nous la prenions facilement pour un ange.

Pierre naît en 1919, puis à deux ans d'intervalle chaque fois, Jacques, Vincent et Philippe. L'appartement est trop petit et en 1927 la famille déménage 79 rue Notre-Dame des Champs dans le fief de la famille Puiseux à proximité immédiate des amis du groupe Pératé. Naissent alors Jean-Louis, Jeanne et moi.

A la naissance de Jean-Louis, maman embauche une *bonne d'enfants*. Née en Alsace allemande, Joséphine Anderhuber que nous appelons Dine veut perfectionner son français. Elle va laisser un beau souvenir dans la famille. Prise par ses activités extérieures, maman laisse *les trois petits* sous sa garde la plus grande partie du temps. Tous les après-midi Dine les emmène au Luxembourg où elle retrouve sa sœur Hélène, au service des Chérisey, et « Da » au service des Paillerets pour garder *leurs* enfants. Nous nous adorons réciproquement. Elle nous quittera en 1938 pour tenir à Mulhouse le ménage de son frère qui vient de perdre sa femme alors qu'ils ont trois jeunes enfants. C'est pour nous un déchirement.

Papa consacre tout son temps à l'usine qu'il gère avec son frère Lucien. Ils occupent ensemble une grande pièce où leurs bureaux sont en vis-à-vis et s'entendent parfaitement. André, fils de Lucien Louvet, entre à l'usine en 1920 à 22 ans et comme ses oncles Lucien II et Jean y fait toute sa carrière. Les 25% du capital détenus par sa mère Marguerite seront à sa mort (1926) répartis à raison de 10% à André et 15% à ses quatre frères et sœurs. Fanny reste jusqu'à sa mort

en 1950 cogérante en titre de la société avec ses deux fils auxquels elle laisse la complète responsabilité de la gestion.

Délibérément les deux gérants ne développent pas l'entreprise pour lui garder une taille humaine. Quand ils arrivent le matin avant 8 heures, ils se changent et mettent un bleu de travail pour être comme leurs ouvriers qu'ils connaissent tous individuellement. Le fidèle Radix, chauffeur de l'usine, les conduit dans la grosse Panhard décapotable de papa, ils rentrent déjeuner chez eux à midi et demi et reviennent pour le dîner après avoir déposé Radix à la gare Saint-Michel d'où il rentre chez lui à Villeneuve-le-Roi.

Les locomotives sont toujours la principale activité de l'usine, mais des activités annexes se développent en particulier la fabrication sous licence danoise de moteurs diesel pour autorails. Il faut acheter en Suisse des *machines de pointage* de précision et les installer dans un atelier climatisé, chose inconnue à l'époque. Papa nous emmène parfois à l'usine. Nous sommes impressionnés par les locomotives en cours de construction et les courroies et poulies accrochées au plafond qui entraînent les machines-outils.

Maman, quant à elle, ne conçoit pas de s'occuper exclusivement de sa maison. Avant son mariage, elle est déjà engagée dans le mouvement des patronages qui accueillent les enfants des milieux populaires le jeudi et le dimanche pour les éduquer et les christianiser. Le groupe Pératé a pris en charge la paroisse Saint Hippolyte dans le quartier déshérité de la porte de Choisy. Maman y consacre le temps que lui laisse sa nombreuse domesticité : cuisinière, femme de chambre, bonne d'enfants. Elle suit des jeunes filles de milieu modeste dont certaines lui vouent un véritable culte. Dans le même temps elle prend des responsabilités importantes dans les associations nationales, secrétaire générale de l'archiconfrérie de patronages féminins de France, présidente de la Fédération Nationale d'Education Physique Féminine, devenue la FGSPF. Je n'ai pas souvenir que nous ayons jamais pâti de son absence.

En 1936 les enfants ont grandi et il faut de nouveau déménager. Après avoir pensé aller rue Campagne Première puis rue de Fleurus la famille s'installe pour 30 ans rue d'Assas de l'autre côté du même pâté de maison. C'est un vaste hôtel particulier en bien triste état, près de 700 m² de plancher sur quatre niveaux, entre le Luxembourg et un petit jardin agrémenté d'un bassin. Malgré sa situation exceptionnelle, il est inoccupé depuis plusieurs années. En ce temps de crise économique, personne ne veut entreprendre les travaux considérables nécessaires pour le rendre décent.

Entrons par la grande porte cochère derrière laquelle papa gare son auto quand le stationnement devient difficile dans Paris. A gauche la loge du concierge où M. et Mme Dandine logent jusque vers 1950 avec leur fille qui a l'âge de Jeanne. A droite, un large escalier de cinq marches conduit à une vaste entrée (30 m² ?) carrelée de mosaïque et décorée d'une grande photo de la lune, aujourd'hui chez Mathieu. Dans l'entrée à gauche l'office et la cuisine où règne le personnel de service. Par deux portes à double battant on pénètre dans la salle à manger (50 m² ?) qui occupe toute l'épaisseur de la maison et donne d'un côté sur le Luxembourg, de l'autre sur notre petit jardin dont elle est séparée par une véranda. Pendant la guerre c'est la seule pièce chauffée de la maison. Un petit poêle à bois chauffe mal un tel espace. En hiver la température habituelle dépasse rarement 12° et il fait chaud quand le thermomètre monte à 14° !

Deux escaliers partent de l'entrée. Les pièces de réception se trouvent au premier étage, salon (40 m² ?), bureau de papa avec une bow-window dans l'axe de la rue Auguste Comte (20 m² ?) et « grand atelier » (60 m²) qui ne sert guère que pour de grandes réceptions ou des ventes de charité.

Au même étage existe également le *petit appartement* isolé du palier par une porte. Il comprend deux grandes chambres de 25 m², salle de bains, cabinet de toilette, et couloir. Avant la guerre Jeanne et moi y logeons dans la chambre sur jardin, Philippe et Jean-Louis dans la chambre sur rue.

Au second se trouvent quatre grandes chambres, une salle de bain et un cabinet de toilette. De la terrasse située au dessus du bureau de papa on peut passer sur le toit de la maison voisine, c'est un terrain de jeu apprécié. Après avoir été le domaine de papa et maman et des trois grands Pierre, Jacques, et Vincent, tout l'étage est laissé après la guerre à des ménages amis. Le troisième étage est mansardé et abrite cinq très petites pièces. Avant la guerre, la nombreuse domesticité y loge, un couple cuisinière-valet de chambre, la bonne à tout faire et Dine. Deux pièces sont aussi laissées à la disposition d'un ménage ami des parents qui habite Tours. Entre 1945 et 1952 Philippe, Jean-Louis et moi y avons chacun notre chambre voisinant avec la cuisinière et la bonne à tout faire. Après son mariage, Philippe l'occupe pendant près de 15 ans dans des conditions de confort bien médiocres.

La famille reste rue d'Assas jusqu'en 1967 pour un prix dérisoire du fait du blocage des loyers. Les sœurs de Notre-Dame de Sion, propriétaires, font alors raser la maison et construire à sa place un immeuble de luxe dont les prix, dépassent de plus de moitié les prix de l'époque. Cela dissuade les parents de s'y reloger.

Jusqu'à la guerre, les *grands* vont au lycée Montaigne, sous nos fenêtres, ou à Louis-le Grand de l'autre côté du Luxembourg. Les *petits*, Jean-Louis, Jeanne et moi avons une institutrice, Yvonne Dartigue recrutée à Saint Hippolyte, qui nous fait la classe à la maison tous les matins. Maman considère qu'il vaut bien mieux passer l'après-midi au Luxembourg sous la garde de Dine plutôt que d'être enfermés dans une salle de classe. Le dimanche, après la messe matinale des catéchismes dans les cryptes de Saint Sulpice, nous allons souvent nous balader dans les environs de Paris avec papa dans sa Panhard décapotable. A notre retour nous retrouvons maman qui rentre de Saint Hippolyte.

Vers 1937 Papa entre dans le mouvement scout comme chef du groupe de Saint Sulpice. Le dimanche il est souvent en uniforme, culotte courte, foulard et chapeau scout. Il a 53 ans et peu de respect humain dans ce quartier bourgeois où les messieurs vont cravatés. Tout le quartier connaît le *chef Corpet*. Le mardi, les parents s'habillent pour aller dîner chez Granny, et nous leur demandons si « les grands ont le droit des claques » ! L'été se passe à Ablon, Blésimare et surtout Frontenay sans papa, car il n'a pas de vacances ... En 1936 le gouvernement de Front Populaire institue les congés payés. Papa peut enfin quitter l'usine qui ferme quinze jours. Nous irons avec lui à Huez dans les Alpes retrouver nos cousins Puiseux ou à Saint Agrève en Ardèche où nous sommes le jour de la déclaration de guerre en septembre 1939.

La guerre 1939-1945

La déclaration de guerre bouleverse la vie familiale. Maman et les enfants, à l'exception de Pierre qui soigne sa pleurésie à Villars de Lans, quittent Paris et sont accueillis à Bonneval chez tante Guite Michelin. Papa reste seul pour assurer la marche de l'usine. A Bonneval les *grands* vont à bicyclette au lycée à Clermont, les *petits* restent à la maison. Ils suivent comme à Paris les cours d'une institutrice avec André et Anne-Marie Michelin. En mai 1940 lors de la débâcle de l'armée française, nous voyons arriver nos cousins Victor Puiseux. A la Courneuve, papa reçoit l'ordre d'envoyer les meilleures machines outils au Creusot avec le personnel afin de poursuivre l'effort de guerre. Mais tout va si vite que le Creusot doit aussi se replier. Papa poursuit sa route

avec le personnel jusqu'à Rochepaule en Ardèche. Après l'armistice tous reviennent rapidement à Paris. Les machines sont restées sur les wagons à l'usine, il n'y a plus qu'à les remettre en place.

A l'automne 1940 la famille retourne à Paris pour ne plus le quitter. Dans le quartier, l'armée allemande occupe le Sénat et le lycée Montaigne. C'est le temps des restrictions et des pénuries. Faut d'essence et de pneus la Panhard est sur cales à l'usine. Papa fait les trajets à bicyclette, revenant toujours déjeuner à la maison malgré la distance et le froid de l'hiver. Maman fait la queue au marché pour approvisionner la maison, elle a une carte de priorité qui lui permet de raccourcir l'attente et l'œil plus vif que notre vieille cuisinière pour trouver les occasions de varier l'ordinaire. Pierre, qui a eu une pleurésie en 1938 n'a pas été mobilisé et échappe au STO (service du travail obligatoire, institué par les allemands qui manquent de main d'œuvre pour leur industrie de guerre) de même que Jacques et Vincent qui entrés, l'un à la Pierre qui Vire en 1941, l'autre au séminaire en 1943 en sont dispensés. Rue d'Assas toute la famille, augmentée en 1943 de nos cousins Maurice, Michel et Yves Corpet, se tient en hiver dans la seule pièce chauffée de la maison.



*Les sept enfants en 1941, avant l'entrée de Jacques à la Perre qui Vire
François, Jeanne, Jean-Louis, Philippe, Vincent, Jacques, Pierre*

J'ignore comment l'usine poursuit son activité. Il est probable qu'en dehors de quelques commandes civiles de la SNCF, elle fait de la sous-traitance pour des entreprises qui travaillent avec les allemands. La seule chose que je sache est que papa n'a pas eu d'ennui à la Libération. Vers 1940 il est nommé administrateur de la Sté Brouhot qui dépend de la PMI et exploite à Vierzon une usine fabricant du matériel agricole. Il s'y rend toutes les semaines et nous rapporte du ravitaillement de la campagne environnante. Au printemps, ce sont plusieurs centaines d'œufs que nous mettons dans un bain de salicylate de soude pour les conserver jusqu'à l'hiver, le reste de l'année des légumes, de petits fromages de Valençay, de temps en temps un morceau de cochon. Il a parfois des difficultés en arrivant à la gare d'Austerlitz où la police arrête les trafiquants du marché noir.

Maman est toujours active dans les patronages et à Saint Hippolyte. De ce fait elle est connue de l'administration et nommée au conseil municipal de Neuilly sans comprendre pourquoi. Elle y consacre du temps en prenant garde de ne pas collaborer de près ou de loin avec l'administration allemande. Elle dispose ainsi de cartes d'entrée pour les courses de Longchamp et d'Auteuil où elle nous emmène en de rares occasions. Elle ne veut surtout pas les donner à des cousins plus âgés pour leur éviter de prendre goût aux paris hippiques.

Mes parents et mes frères aînés n'ont jamais participé de près ou de loin à la résistance contre l'occupant. Comme l'ensemble des français en zone occupée, ils ne sont pas pétainistes, et encore moins collaborateurs. Tous leurs amis n'ont pas eu cette sagesse et l'un d'eux Jean Bichelonne est ministre à Vichy, Vincent voit un ami scout de Saint Sulpice s'engager dans la LVF (Légion des Volontaires Français) et combattre en Russie aux côtés de la Wehrmacht.

A la Libération de Paris, mes parents se trouvent seuls à Paris où ils ont la vie difficile. Faute de gaz ils brûlent du papier journal sur des réchauds de fortune pour faire la cuisine. Comme en 1918, la maison reçoit un obus. Cette fois-ci il est tiré par un char américain qui vise des guérites en béton installées devant le lycée Montaigne occupé par l'armée allemande. Comme en 1918 il y a plus de peur que de mal.

L'après-guerre

La famille fond rapidement. Fin 1946 il ne reste plus que Philippe, Jeanne et moi. Pierre s'est marié en octobre, Jacques et Vincent sont l'un à la Pierre qui Vire, l'autre au séminaire, Jean-Louis est pensionnaire à Maslacq dans le Béarn et nos trois cousins Corpet ont pris leur autonomie. La maison est trop grande. La crise du logement sévit et mes parents hébergent au second étage les cinq enfants de Michel Froissart, du groupe Pératé, qui sont orphelins de mère et de père depuis peu. Leur succède le ménage de Chauvigny avec deux bébés jumeaux dont le père est vite emporté par la tuberculose.

En 1953 Philippe et Laurence s'installent au troisième, en 1960 Jeanne et Jean-Claude au second libéré par les Chauvigny, je prends leur place en 1962 à mon retour d'Amérique quand Jean-Claude est nommé à l'Université de Lyon.



*Les sept enfants en 1948
(cf. aussi couverture)*

Papa prépare la future équipe dirigeante de l'usine où il fait entrer Pierre, puis son neveu Michel Corpet, enfin Gérard fils d'André Louvet. Ils représentent les trois branches de la famille. Mais le temps des locomotives à vapeur est terminé. La 232 U1, prototype qui va assurer le trajet Paris-Lille à 125 km/h de moyenne est la dernière sortie des ateliers en 1951.



La 232 U.I au musée des chemins de fer à Mulhouse

Dès 1945 il faut envisager une reconversion. Pour la première fois de sa vie papa prend l'avion et se rend aux Etats-Unis près de Chicago où il négocie une licence avec le géant du matériel de travaux publics Caterpillar. Le matériel doit être rigoureusement conforme à ce qui se fait en Amérique, qualité de l'acier, contrôle des fabrications. L'usine passe avec succès les tests et les fabrications de bulldozers et de scrapers démarrent. Elles constituent rapidement l'essentiel de la production. Contrairement à la SNCF les clients ne paient pas au fur et à mesure de la production. Il faut emprunter aux banques pour financer les en-cours ce qui est une nouveauté pour Corpet Louvet.

En juin 1954, la veille du jour où Pierre et Michel Corpet doivent être nommés gérants, Pierre se tue en voiture en revenant de la Pierre qui Vire et Michel est nommé seul. Progressivement la direction effective de l'usine passe entre ses mains. André Louvet prend sa retraite à 65 ans en 1963, papa continue à se rendre à l'usine jusqu'à la veille de sa mort à 86 ans mais n'a plus de rôle actif. Il se tient au courant en ouvrant le courrier et lit son journal. En 1962 les gérants informent les associés que toutes les disponibilités doivent être consacrées aux investissements et que la distribution de dividendes va être suspendue. L'assemblée demande à la gérance de vendre la société. Babcock qui exploite une usine beaucoup plus importante à La Courneuve et dont papa est administrateur rachète toutes les parts sauf celles de Michel Corpet. Le nouvel actionnaire fait confiance à la gérance familiale qui reste en place.

Au début des années 1970 Babcock envisage de participer au programme nucléaire français, et dans cette perspective transforme les ateliers mais le gouvernement donne un monopole de fait au groupe Schneider/Creusot Loire qui deviendra Areva. C'est le commencement de la fin. Michel Corpet seul gérant après la mort de papa démissionne. Le nouveau gérant garde Gérard Louvet comme secrétaire général, mais la société n'a plus qu'un rôle commercial et de service après-vente. En 1980 elle est vendue à Frankel. Gérard Louvet ne s'entend pas avec les nouveaux actionnaires et prend sa retraite en 1985 à 60 ans.

Revenons à mes parents. En 1967 la famille quitte la rue d'Assas avec une forte indemnité d'éviction qui permet à Papa d'aider Philippe et moi à acheter chacun un appartement dans le quartier. Après un achat malheureux rue de l'Arbalète, papa se décide pour la rue de la Glacière où il passe avec maman les trois dernières années de sa vie. Comme rue d'Assas il a un parc sous ses fenêtres, le jardin des sœurs Augustines de la rue de la Santé.



Papa et maman en 1965

Bien que sa vie soit ralentie, il continue à aller tous les jours à l'usine et l'été emmène maman faire de petits voyages en auto. Il a une attaque (AVC) lors du week-end de Pâques qu'il passe avec les Tournand aux Grandes Vallées, propriété de Daniel Michelin en forêt de Fontainebleau. Il meurt trois jours plus tard le 1^{er} avril 1970.



Rue de la Glacière 1980

*Laurence, Philippe, Jeanne, J-Louis, Monique
Maman
Vincent, Jacques, François, Véronique*

Maman lui survit 13 ans, mais ses prédispositions à la dépression se confirment. Elle est en vérité atteinte de troubles bipolaires alternant des phases de profonde dépression avec des phases de grande excitation encore plus pénibles pour son entourage. Elle s'étonne que ses belles-filles parisiennes, Laurence et Véronique, ne viennent la voir qu'une fois ou deux par semaine et que ses fils, Philippe et moi, lui rendions encore moins souvent visite alors qu'elle-même passait tous les jours chez bonne-maman. Elle a heureusement à son service Simone Faure, une ancienne du patronage de Saint Hippolyte qui la vénère et en prend soin. Son état de santé nous oblige à la mettre pour de courtes périodes dans des maisons de santé, Jeanne la prend de longues semaines chez elle à Clermont, elle passe une semaine ou deux l'été avec Véronique à Boissy.

Nous prenons finalement la décision de la placer dans une maison de retraite lorsque Simone Faure prend elle-même sa retraite. Dans un sursaut de volonté après quelques semaines à Longpont sur Orge où nous lui avons trouvé une place, elle prend les choses en main. Elle argue de sa qualité

de mère de deux prêtres, passe devant la file d'attente des candidats et entre dans la maison des sœurs augustines dont elle voyait le parc de ses fenêtres rue de la Glacière. Elle marche encore un peu mais n'a plus aucune envie de vivre. Elle s'éteint dans son sommeil le 17 août 1983, six mois jour pour jour après la mort de Véronique.

J'ai eu longtemps une vue biaisée du couple de mes parents. Je pensais que, papa étant complètement absorbé par l'usine, et maman aussi directive que sa mère et sa sœur Marguerite-Marie, elle menait le ménage et la vie familiale. Quelle n'a pas été ma surprise de découvrir dans les lettres qu'elle adressait à papa pendant les vacances, qu'elle dépendait fortement de lui et cherchait dans sa personne un solide appui.

MES FRÈRES ET SŒURS

(texte de François Corpet)

Je n'ai bien sûr aucun souvenir de Marie-Anne (1918-1923), morte neuf ans avant ma naissance, mais elle restait très présente, en particulier dans la prière du soir dite en commun. Sur les photos c'est une petite fille souriante à l'air malin. Bernard Wolff oncle de Jean Michelin a fait son portrait que conserve Sylvie Tournand. A la maison on parlait d'elle comme d'une petite sainte montée directement au ciel. C'était une certitude.



Pour moi l'aîné de la famille est évidemment **Pierre** (P. Marie Léon Yves Corpet, 1919-1954) que nous appelions d'ailleurs *l'ancêtre*. Brillant élève de Maths Sup il doit abandonner ses études en 1938 car il a une pleurésie. Il part deux ans pour se soigner à Villars de Lans, puis revient à la maison en 1940 et entre à Sciences Po. Soucieux de la formation de ses jeunes frères il exerce un contrôle sur nos lectures et nous interdit les bandes dessinées que nous lisons en cachette chez nos cousins Victor Puiseux. Papa l'embauche à l'usine à sa sortie de Sciences Po en même temps que son cousin Michel Corpet pour assurer la succession. Il s'y occupe de questions commerciales et les clients témoigneront après son décès de la qualité de ses contacts.

Il épouse en novembre 1946 Chantal Salin, sœur d'une camarade de classe de Jeanne. Sa mère, veuve, est toujours en grand deuil et ne respire pas la joie de vivre. Chantal a un tempérament artistique mais est fragile et quelque peu dépressive ce qui inquiète maman déjà peu sûre de l'équilibre psychologique de Pierre. La crise du logement oblige le jeune ménage à habiter quelque temps rue de Lille dans une grande chambre prêtée par des amis du groupe Pérate. Ils peuvent ensuite reprendre un appartement de famille, d'abord à Versailles, bien loin de La Courneuve, puis place du Théâtre Français. Ils n'ont pas d'enfants.



Mariage de Pierre, au fond Jeanne

Le 30 juin 1954 ils reviennent en auto de la Pierre qui Vire. Sur la RN 6 un camion ne respecte pas un stop, c'est l'accident, Pierre meurt quelques heures plus tard à l'hôpital de Sens, Chantal en réchappe avec quelques cicatrices mais sa santé est gravement ébranlée. Elle se laisse dépérir allant de maison de santé en maison de santé. Elle meurt le 24 novembre 1961.

Jacques (J. Marie Lucien Germain) naît le 3 avril 1921 rue Chanoinesse. Blond comme les blés dans sa jeunesse, c'est un élève moins brillant que Pierre. En juin 1936 il est envoyé en Autriche pour améliorer son allemand. A son retour, il quitte le lycée pour entrer à Stanislas où les études sont mieux surveillées.

A Bonneval pendant l'hiver 1939-40 il va avec Vincent et Philippe en bicyclette au lycée de Clermont Ferrand où il est en Math Sup. De retour à Paris avec la famille, il rentre à Louis le Grand en Math Spé. A Frontenay en septembre 1941 maman nous apprend qu'il rentre à l'abbaye bénédictine de la Pierre qui Vire.



La règle est sévère et les parents sont avertis que leur fils ne reviendra à la maison que pour leurs enterrements. Nous allons le voir, en train jusqu'à Avallon, puis à bicyclette pour les 30 derniers kilomètres qui montent dur pour mes petites jambes. L'abbaye est alors très conservatrice. L'état d'esprit changera peu à peu avec les nouveaux pères abbés. Les lettres conservées par papa sont empreintes d'une religiosité tout à fait démodée aujourd'hui :

« Je vous remercie de tout mon cœur, ex toto corde, et chaque jour de plus en plus de cette grâce magnifique du Baptême. Après Dieu je vous dois la vie. Si j'ai été baptisé si longtemps après ma naissance, je pense que c'est pour que maman ait pu y assister, c'est une grâce toute spéciale de la Vierge Marie, quelle délicatesse ! ... Voici le mois de Marie, j'ai dit mes désirs à Pierre, et je vous le rappelle pour qu'il n'oublie pas et puis j'ai tant de plaisir à parler de la Très Sainte Vierge Marie. Elle aussi, seule avec son Fils est aujourd'hui glorieuse. Mais je ne sais pas encore en parler, mais j'ai quelqu'un qui parle pour moi, c'est Grignon de Montfort. Tout ce qu'il dit, je le crois, même cette phrase que je n'arrive pas à dévoiler : « Qui n'a pas Marie pour Mère, n'a pas

Dieu pour Père » qu'il énonce comme la réciproque de l'affirmation opposée : l'affirmation directe me paraît évidente, mais pas la réciproque ; mais je suis sûr qu'il a raison. (Pâques 1942).

Dans deux longues lettres de 1944 il se livre à une violente critique de l'enseignement laïc donné au lycée : «*L'homme qui n'a pas connu Dieu, qui ne l'a connu que superficiellement finit par l'oublier. Comment courra-t-il vers lui dans les tentations si, dès sa jeunesse, il n'a pas contracté cette habitude... Et comment contracter cette habitude si, dès qu'il entre au lycée, rien ne lui rappelle le Bon Dieu. Cet enseignement forme une intelligence indifférente à Dieu, ignorante de Jésus*».

Plus tard, Jacques traverse une longue crise. Il se convainc que sa vocation n'est pas d'être prêtre mais seulement moine. Avec l'accord de son père abbé, il cesse de célébrer la messe. Il est profondément malheureux pendant des dizaines d'années. Heureusement il retrouve son équilibre sur le tard. Lorsqu'en 2011 nous allons fêter avec lui ses 90 ans et ses 70 ans de vie monastique, il est ouvert, s'intéresse à tout et malgré ses problèmes de dos qui l'obligent à marcher complètement courbé il aime faire de longues promenades en forêt.

Vincent (V. Pierre Marie Louis) naît le 20 janvier 1923 rue Chanoinesse. Enfant, il est insupportable et coléreux et papa doit faire usage du martinet. Comme tous ses frères, sauf Philippe, il est scout à Saint Sulpice. Au cours de ses études secondaires un passage à Stanislas le remet d'aplomb. Après deux années de préparation à Louis le Grand, il est reçu en 1943 à Centrale.



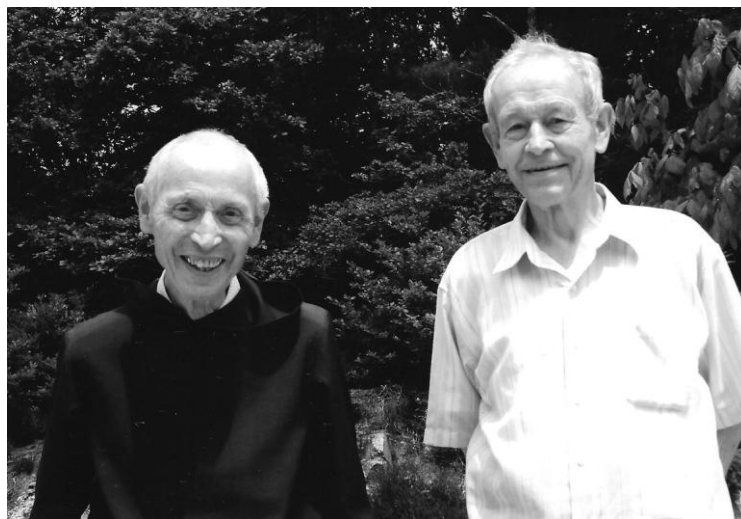
Mais il démissionne pour entrer au séminaire d'Issy. Ordonné prêtre en 1948 par le futur pape Jean XXIII alors nonce apostolique à Paris, il décide de devenir sulpicien. Il passe une année à l'Angelicum à Rome et obtient un doctorat de théologie. Un résumé en français de sa thèse écrite et soutenue en latin sur «*La causalité instrumentale de l'humanité du Christ d'après les théologiens carmes de Salamanque* » est publié en 1951, mais qui l'a lu ? Vincent dit lui-même qu'il ne s'est jamais tant ennuyé qu'en faisant cette thèse.

Nommé professeur au séminaire de Hanoï il part en Indochine où l'armée française combat le Vietminh communiste. Après la défaite de Dien Bien Phu, il se replie à Vinh Long près de Saïgon et apprend le vietnamien pour être bien compris des séminaristes. Quelques années plus tard, il entre chez les Petits Frères de Jésus, ordre qui s'inspire de la spiritualité du père de Foucauld. Les frères vivent en petites communautés de trois à cinq moines dans des quartiers pauvres. Ils disent l'office et célèbrent la messe dans une pièce transformée en chapelle, quitte à n'avoir qu'une seule chambre pour tous. Pendant la journée ils travaillent comme salariés et ont porte ouverte le soir pour recevoir leurs voisins et amis. Ils ne ressemblent guère aux moines de la Pierre qui Vire. L'ambiance des « fraternités » est joyeuse, ouverte et c'est un plaisir d'y passer quelques jours.

Vincent revient en France pour son noviciat qui se passe en partie en Espagne. On le trouve ensuite quelques années dans les « courées » de Roubaix au milieu du sous prolétariat où il se fait des amis parmi les chômeurs et les alcooliques. Son ordre l'envoie plus tard à Saïgon occupé par l'armée américaine. Il trouve un travail dans un garage et met à profit ses connaissances en tôlerie acquises à Roubaix. En 1964, après un bref séjour au Japon il part en Corée où il est toujours. Les

traditions confucéennes de ce pays ne lui permettent pas d'exercer un métier manuel vu son âge et son état de prêtre. Il fait alors des traductions, écrit des articles, en particulier sur le voyage de papa en 1908 qu'il illustre par des photos où les Coréens découvrent leur passé, et donne même des leçons de français à la fille du président de la république élue elle-même présidente de la Corée en 2012.

Vincent aime les langues et au cours de sa vie apprend, outre l'allemand au lycée, l'italien et le latin à Rome, le vietnamien à Saïgon, le coréen à Séoul, sans compter l'anglais, l'espagnol, et de bonnes notions de chinois et de japonais. Il revient en France à peu près tous les cinq ans. J'ai eu l'occasion d'aller le voir deux fois à Séoul, et avec Marie-Paule une fois à Fribourg (Suisse), où il faisait un séjour prolongé pour accompagner des frères coréens qui avaient bien du mal avec le français. A chaque fois c'est un bonheur de voir ces religieux joyeux de faire un bon repas bien arrosé, parler de leur travail, (l'un sort de Polytechnique et est plongeur chez Mc Donald), et discuter avec eux de toute sorte de sujets religieux et laïcs. Mes enfants jeunes disaient que Vincent s'intéressait à tout.



Jacques et Vincent 2005

Aujourd'hui, allant sur ses 90 ans, Vincent est retiré chez les Petites Sœurs des Pauvres à Séoul. Complètement sourd il ne communique qu'en écrivant sur une ardoise et la relation se complique avec un début de maladie d'Alzheimer. Il ne reviendra plus en France, mais ces dernières années a eu la visite d'Hélène, fille de Jean-Louis, accompagnée de son mari et de ses deux enfants. Sylvie Tournand s'est fait accompagner en Corée au printemps 2012 par Jacques. Celui-ci n'avait jamais pris l'avion et n'était jamais sorti de France sinon pour un séjour en Autriche en 1938. Il a supporté sans problème malgré son âge et son dos les 24 heures d'avion aller et retour et les décalages horaires.

Philippe (Ph. Marie Michel Thibaud) naît le 1^{er} juin 1925. Il fait ses études à Montaigne et Louis le Grand, s'essaye à la khâgne puis s'oriente vers le droit et Sciences Po. Ses penchants littéraires le rapprochent de son cousin Louis Puiseux avec lequel il rebâtit le monde à Frontenay pendant le fameux été 1944. Il monte avec lui une représentation de la Jeanne d'Arc de Péguy donnée rue d'Assas où Jeanne tient le rôle principal et moi celui très modeste, de héraut d'armes.



Pendant mon adolescence, Philippe a environ 20 ans et me fascine par son verbe. Je bois ses paroles pendant nos promenades dominicales dans les forêts des environs de Paris, on nous surnomme Socrate et Protagoras.



Il commence une thèse sur le canton de Voiteur où se trouve Frontenay, mais les parents se lassent de le voir poursuivre ses études et le poussent à se mettre au travail. Il entre au service économique de la BNCI, l'actuelle BNP Paribas, et en novembre 1952 se marie avec Laurence des Gravier, sœur d'une camarade de classe de Jeanne au Cours Maupré. Après une année à Troyes, il est muté à Paris où les parents l'hébergent au troisième étage rue d'Assas. La vie n'a pas du être facile pour Laurence car maman se sent chez elle dans toute la maison et fait de fréquentes incursions.

Denis naît le 17 août 1953. Il est le premier petit-enfant de papa et maman qui ont 69 et 65 ans, alors que leurs sœurs sont grands-mères depuis avant la guerre et seront bientôt arrière-grands-mères. C'est le début d'une série de cinq qui s'achève avec Nadia en 1962. Philippe et Laurence sont toujours à l'étroit dans les mêmes cinq petites pièces. En 1967 ils doivent trouver un autre logis, puisque l'immeuble du 82 rue d'Assas est promis à la démolition. Ils déménagent rue Notre Dame des Champs et sont enfin autonomes et convenablement logés.

Philippe quitte assez vite la BNCI et entre au service commercial de Lorraine Escault. Muté au bout de quelques années au syndicat des fabricants de tubes, il fait la promotion des tubes en acier (à ne pas confondre insiste-t-il avec les tuyaux en fonte) en particulier auprès des plombiers qui commencent à utiliser de plus en plus des tuyaux en plastique. Laurence se consacre à sa famille, et à ses innombrables amies. Elle parle souvent de la liste de ses « 90 amies jeunes filles », que bientôt ses vilains beaux-frères appellent ses 90 amies vieilles filles ... Bien sûr elle aime écrire de longues lettres, parfois difficiles à déchiffrer, mais qui ont maintenu bien des liens avec notre cousinage. Âgée, elle a de nombreux ennuis de santé, vue, appareil digestif, hanche etc. qui ne l'empêchent pourtant pas de recevoir pour Noël toute sa tribu, 33 personnes sans compter les pièces rapportées et les 13 arrière-petits enfants. Elle organise aussi de nombreux dîners avec ses amis vieillissant. A la retraite, Philippe reste actif et devient conteur dans les hôpitaux. Il raconte les histoires de bon-papa Puiseux, et des contes de tous les pays qu'il va dénicher dans les bibliothèques.



Philippe en 2010

Il a une attaque (AVC) en 2010, perd en partie la mémoire et se trouve forcé d'abandonner son activité de conteur. Laurence a la tête, lui les jambes, c'est l'histoire de l'aveugle et du paralytique revue et corrigée. Heureusement leurs quatre filles sont toutes à Paris et bien que chargées de 5 ou 6 enfants chacune elles entourent leurs parents et débrouillent les problèmes administratifs que Philippe ne maîtrise plus. La mort de Laurence dans son sommeil au printemps 2012 rend la situation encore plus difficile.

Jean-Louis (J.L. Pierre Jean) naît le 20 octobre 1927 rue Notre-Dame des Champs où la famille vient d'emménager. C'est l'aîné des « trois petits » choyés par Dine. Pendant la guerre nous partageons la même chambre et je me méfie de ses claques toujours prêtes à tomber. Il rencontre des difficultés dans ses études et après le lycée et Stanislas part en pension à l'Ecole des Roches repliée à Maslacq dans le Béarn.



Le directeur est un formidable pédagogue qui cherche à concilier formation des esprits et cursus scolaire. Après un temps d'adaptation. Jean-Louis s'y trouve bien mais échoue malheureusement à son bac de première. A l'automne 1947 il part faire un stage chez Guy Michelin qui développe son exploitation de pommiers en Auvergne et se découvre une vocation :

« Nous avons été à Lavour faire le triage des pommes de Guy. Cela demande beaucoup de soin pour leur manipulation, et beaucoup d'attention car on classe les pommes en sept catégories. Pendant qu'on travaille, on ne parle pas beaucoup pour mieux travailler, aussi ai-je le temps de réfléchir.

Le soir, j'ai aussi le loisir de lire. Or Guy a une bibliothèque qui contient pas mal de livres d'agriculture intéressants : je les dévore ! Et maintenant j'envisage tout à fait de m'orienter dans cette voie. Certes le travail y est plus pénible que dans d'autres au point de vue physique, mais il m'intéresse. Aussi, je préparerais bien une école d'agriculture plutôt qu'une école de commerce. En moi-même, c'est presque décidé. » (lettre du 17 octobre 1947).

Il entre à l'Ecole d'Agriculture de Beauvais après son service dans l'aviation au Bourget. Au cours d'un stage en Basse Normandie, il fait la connaissance d'une cousine de son patron, Monique Flipo, d'une vieille famille du Nord, qu'il épouse en septembre 1956. Papa s'est fait attribuer dans la succession de Granny la ferme du Coudray où le jeune ménage s'installe bientôt. La ferme est plaisante en été, mais l'hiver est long, froid et boueux. La vie n'est pas toujours facile pour Monique qui habituée au confort de sa maison paternelle doit supporter les hivers normands. Ils adoptent successivement Nicolas, Guillaume et Hélène



Jean-Louis en 1982

Jean-Louis développe une activité de pépiniériste, mais l'agriculture nourrit mal son homme. A l'approche de la soixantaine il se résout à vendre la ferme et se retire dans le midi où Monique a des attaches familiales. Il se fait construire une belle et grande maison dans l'arrière pays cannois et entretient des propriétés dans les alentours. C'est là qu'il meurt d'un cancer en 1994, alors que ses enfants ont pris leur essor. Monique peine à entretenir seule son jardin et décide de s'installer dans un appartement à Cagnes sur Mer où les rhumatismes attrapés en Normandie aggravés par de l'arthrose continuent à la faire souffrir.

Jeanne (J. Marie-Anne) naît à Ablon le 13 septembre 1930. Après cinq garçons, c'est enfin la fille que mes parents attendent depuis la mort de Marie-Anne en 1923. Elle ne connaît pourtant pas un traitement de faveur. Maman insiste simplement pour que les garçons participent pleinement aux travaux de la maison. Enfants, Jeanne et moi partageons la même chambre. Le soir dans nos lits, elle me raconte les histoires terrifiantes de la *princesse Jeanne* qu'elle invente. Elle m'apprendra bien plus tard qu'elle avait aussi peur que moi.



Contrairement à ses frères qui ont tous fréquenté le lycée, elle fait ses études au Cours Maupré, rue de Grenelle. Elle noue des amitiés durables avec Martine Granier, Bernadette Pénicaud et d'autres qui forment la « bande des Ayacks ». Elle échoue à son bac de philo et obtient enfin d'aller au lycée Fénelon pour redoubler. Elle passe ensuite une licence d'allemand. Désormais seule à la maison (je suis pensionnaire à l'X et Philippe vient de se marier), malgré la réticence des parents, elle obtient l'autorisation de partir plusieurs mois à Flensburg (Schleswig-Holstein) se perfectionner.

A son retour, elle sert de guide touristique à des groupes d'allemands et fait du secrétariat. Elle épouse en tout petit comité en novembre 1956 Jean-Claude Tournand, élève à l'Ecole Normale Supérieure (lettres). Ils emménagent d'abord à la Celle St Cloud chez les parents de Jean-Claude, puis rue d'Assas au second étage libéré par Jacqueline de Chauvigny. Jean-Claude est muté à l'université de Lyon lorsque je reviens des Etats-Unis en septembre 1962 ce qui me permet de reprendre l'appartement occupé jusqu'alors par les Tournand rue d'Assas. Il démissionne trois ans plus tard pressentant le vent des révoltes universitaires de 1968.



Il a vu une petite annonce recrutant des rédacteurs pour les guides touristiques Michelin et estime que c'est une voie possible pour un agrégé de grammaire. Il est en train de terminer un livre sur la littérature du XVII^{ème} siècle ! Mais Michelin sait reconnaître les compétences et il est successivement directeur de l'usine de Bourges, détaché chez Citroën qui a besoin d'une sérieuse reprise en main, enfin chargé de gérer le personnel cadre du groupe.



Jeanne avec Romain 1986

La famille qui compte cinq enfants déménage fréquemment entre Clermont, Bourges et Paris. Jeanne est active dans les associations de parents d'élèves et de consommateurs et suit de près les études de ses enfants. Elle prend maman dans sa vieillesse difficile pour de longs séjours à Clermont ou dans sa maison de Loddes. Elle est tuée dans un accident d'auto en 1986, trois ans après la mort de Véronique.

Jean-Claude, en désaccord avec la gérance, quitte Michelin, revient quelques années dans l'enseignement comme directeur de l'Essec à Cergy, puis retourne dans l'industrie chez Bertrand Faure. Il se remarie en novembre 2000 avec Annie Brossier connue au cours de randonnées pédestres qui a deux grands enfants.



Reste pour finir le rédacteur de cette chronique familiale. **François** (F. Anne Marie Henri) naît le 16 octobre 1932 rue Notre-Dame des Champs. C'est un garçon facile que l'école n'ennuie pas. Ses grands frères se moquent de lui en regardant ses bulletins trimestriels où il est dans les cinq premiers dans toutes les matières, mais 32^{ème} en dessin et en gymnastique.



Réalisant enfin les espoirs secrets de papa, il entre en 1951 à Polytechnique et en sort dans le Corps des Mines. Comme Pierre et Philippe il trouve femme dans le VII^{ème} arrondissement et épouse Véronique de Véricourt le 28 juin 1958. Jeune marié, il commence sa carrière professionnelle au service des mines à Alger. Il quitte l'Algérie un an avant l'indépendance et les excès qui l'ont accompagnée pour passer un an aux Etats-Unis à la Wharton School of Finance. En octobre 1962 il rejoint le Ministère de la Coopération où il est chargé du développement industriel des anciennes colonies d'Afrique.

En 1965 il quitte le service de l'état et pantoufle à la Cofaz, un des grands fabricants d'engrais européens. En 1971 il est nommé directeur général adjoint. Sa bonne connaissance de l'anglais acquise aux Etats-Unis lui permet d'être chargé entre autres des relations internationales et de faire de fréquents voyages dans le monde entier.

Véronique qui a été professeur de philo à Alger, abandonne son activité professionnelle à la naissance de Damienne. En 1968, elle prend la charge de la Librairie St Michel place de la Sorbonne, passe ensuite à la Procure et se reconvertisse dans le journalisme en 1974.

Les symptômes de la schizophrénie dont elle souffre sans doute depuis longtemps deviennent manifestes au milieu des années 1970 et la conduisent au suicide en 1983. Stéphanie a 24 ans et a quitté la maison depuis quatre ans, Anne en a 15. La fidèle Pauline qui aide Véronique depuis notre emménagement rue de Rennes en 1967 assure courses, cuisine, ménage et repassage pendant les cinq ans où la maison est aux mains de la jeunesse.



François 2011



Marie-Paule 2010

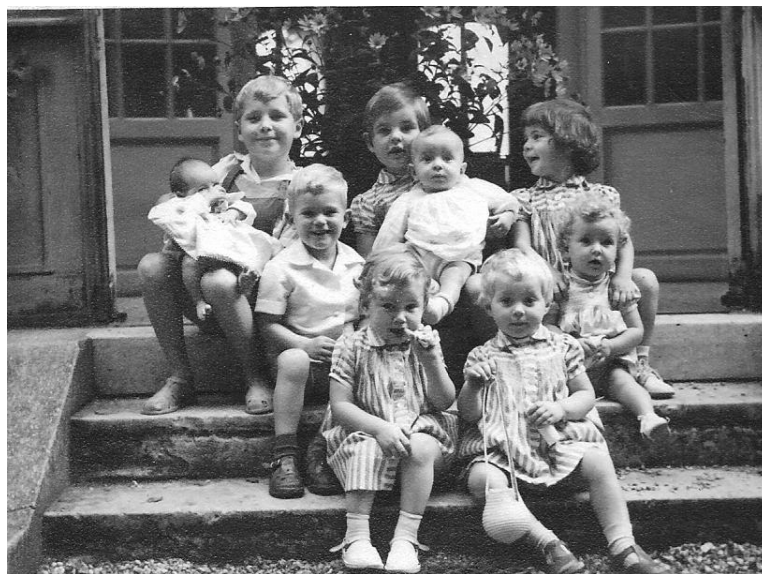
En 1988 à 56 ans François est licencié à la suite d'un changement d'actionnaire de sa société et a la chance de retrouver immédiatement un poste de directeur général de Vachette, important fabricant de serrures à Troyes. Il se remarie à l'automne 1989 avec Marie-Paule Boiron-Nourry veuve depuis 1981 avec quatre enfants qui ont l'âge des siens et qui ont également pris leur indépendance, sauf la dernière qui le fera deux ans plus tard. A la retraite en 1997, il est élu juge au tribunal de commerce de Paris où il siège jusqu'en 2013.

POSTFACE

Cette histoire se termine, mais la famille continue à tracer son chemin.

Depuis mon enfance les modes de vie ont bien changés, et plus personne, parents comme enfants, n'apprécierait les vacances familiales que nous avons connues à Frontenay ou Blésimare. Chaque famille mène sa barque de façon autonome, voyage, voit plus ses amis que ses cousins, oncles et tantes. On ne communique plus que par téléphone ou courriel ce qui ne laisse que des traces fugaces.

Qui reprendra la plume pour raconter la suite ?



*Rue d'Assas septembre 1961
Denis tenant Sylvie, Marine tenant Mathieu, Laure tenant Emmanuelle
Loup, Juliette, Stéphanie*



*Aux noces d'or de papa et maman en 1967
Monique, Laurence Denis, Marine, François, papa, Jeanne, J-Louis, J-Claude
Véronique, Laure, maman, Juliette
Emmanuelle, Nadia, Damienne, Mathieu, Loup, Sylvie*

ARBRES GÉNÉALOGIQUES

L'arbre généalogique de la famille se trouve sur les pages suivantes. Il met en forme les travaux de nombreux parents, en particulier, de Florence Corpet, Georges Corpet, Noël Corpet, Paul Darbois, Fabienne Giard, Luc Mailet-Guy, Noël Ponsar, Alfred Potier. Quelques explications me paraissent nécessaires.

La taille de cet arbre qui remonte dans certaines branches au milieu du XV^{ème} siècle et à la quatorzième génération a obligé de l'imprimer sur plusieurs feuilles :

- arbre limité aux générations 0 (la mienne) à 4 (mes arrière arrière-grands –parents).
- arbre de Denis I Corpet mon ancêtre de la quatrième génération,
- arbre d'Henriette Houdart, femme de Denis I Corpet, sur deux feuilles,
- arbre d'Eléonore Deschamps, épouse d'Alphonse Corpet mon arrière-grand-mère
- arbre de Fanny Doublet ma grand-mère paternelle,
- arbre de Pierre Puiseux mon grand-père maternel,
- arbre de Sophie Wallon, grand-mère maternelle de Pierre Puiseux,
- arbre de Béatrice Bouvet ma grand-mère maternelle, femme de Pierre Puiseux.

Les plus jeunes générations sont dans la colonne de gauche, les suivantes suivent de gauche à droite, la case du père étant toujours au dessus de celle de la mère. Dans la case de chacun de nos ancêtres apparaît sur la première ligne son code Sosa, sur les suivantes ses nom et prénom usuel, ses dates et lieux de naissance et de décès, enfin sa profession. Des fonds colorés permettent de repérer les ancêtres qui sont sur plusieurs feuilles

Le code Sosa croît de haut en bas et de gauche à droite. Le code du père est le double de celui de son fils/fille, celui de la mère le code du père plus un. Du fait des mariages consanguins on peut remonter parfois à un ancêtre de plusieurs façons et lui donner plusieurs codes. Le code principal est alors celui qui est le plus petit, il est écrit en **gras noir**. Les autres codes sont en **vert** séparés par des points d'exclamation (!). Une flèche → suivie d'un code permet de remonter à l'ancêtre précédent quand il existe et n'est pas indiqué.

Les dates considérées comme sûres par leurs auteurs sont en noir, les autres en *rouge italique* suivies d'une lettre E(stimée), V(ers), Av(ant), Ap(rès).

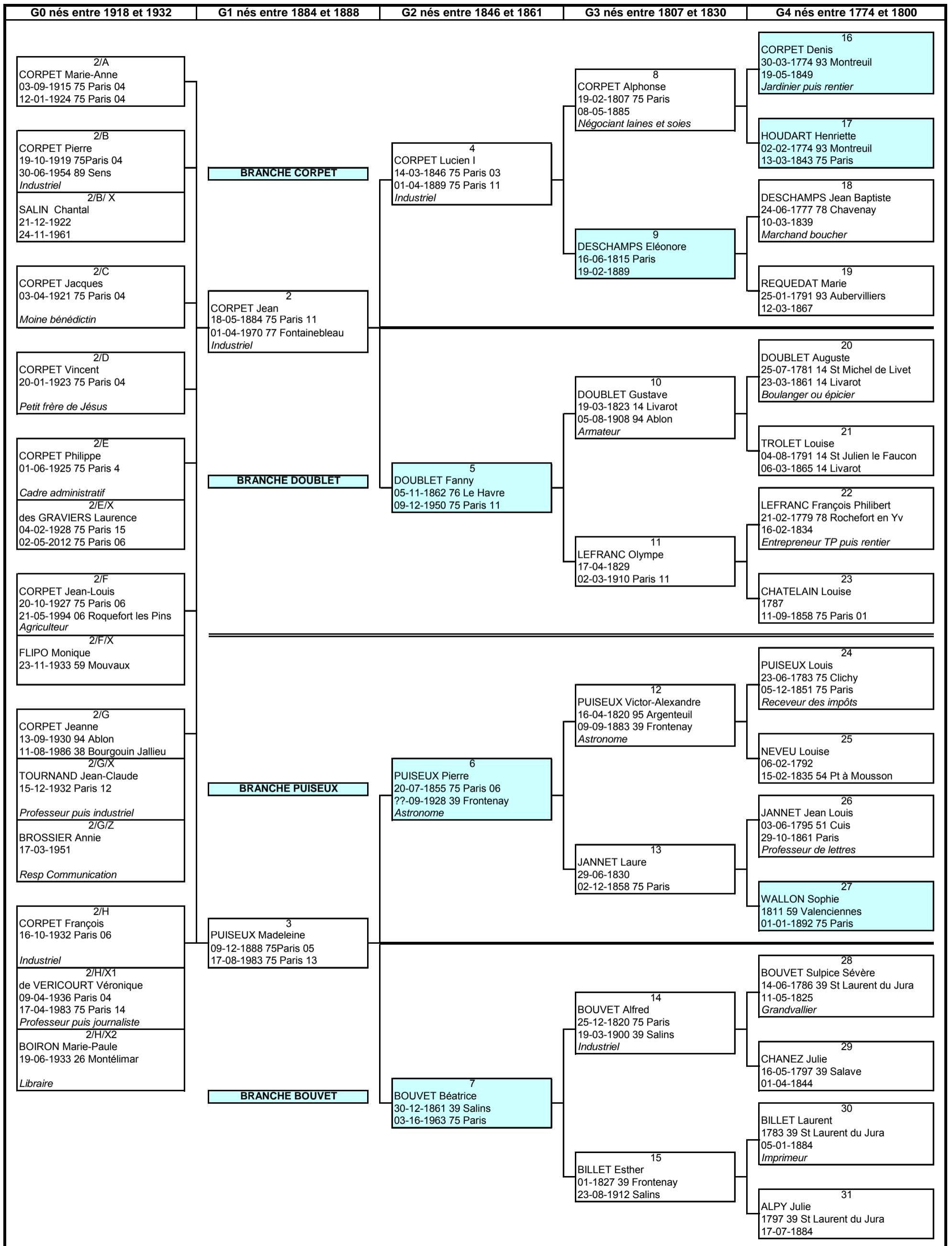
Les noms de lieux sont abrégés, en *rouge italique* s'ils sont incertains : P(aris), Arg(enteuil 95), Ars(ures-Arsurette 39), Av(esnes 59), Aub(ervilliers 93), les B(ouvets 39), Cer(niébaud 39), Ch(aronne 75), Chau(vry 95), Chav(enay 78), Cl(ayes 78), Cli(chy 75), Con(dé sur Marne 51), Cres(pières 78), Fra(roz 39), Fron(tenay 39), Gent(illy 94), Hen(sies Belgique), Mont(igny 78), Mor(ainvilliers 78), Mr (pour Montreuil 93), PtàM(ousson 54), Sal(ins 39), StJ(ulien le Faucon 14), StL(aurent du Jura 39), StN(om la Bretèche 78), Val(enciennes 59), Ver(sailles 78), Villep(reux 78).

Enfin les croix † placées à droite d'un ancêtre indique que ses parents sont inconnus et que la généalogie s'arrête là.

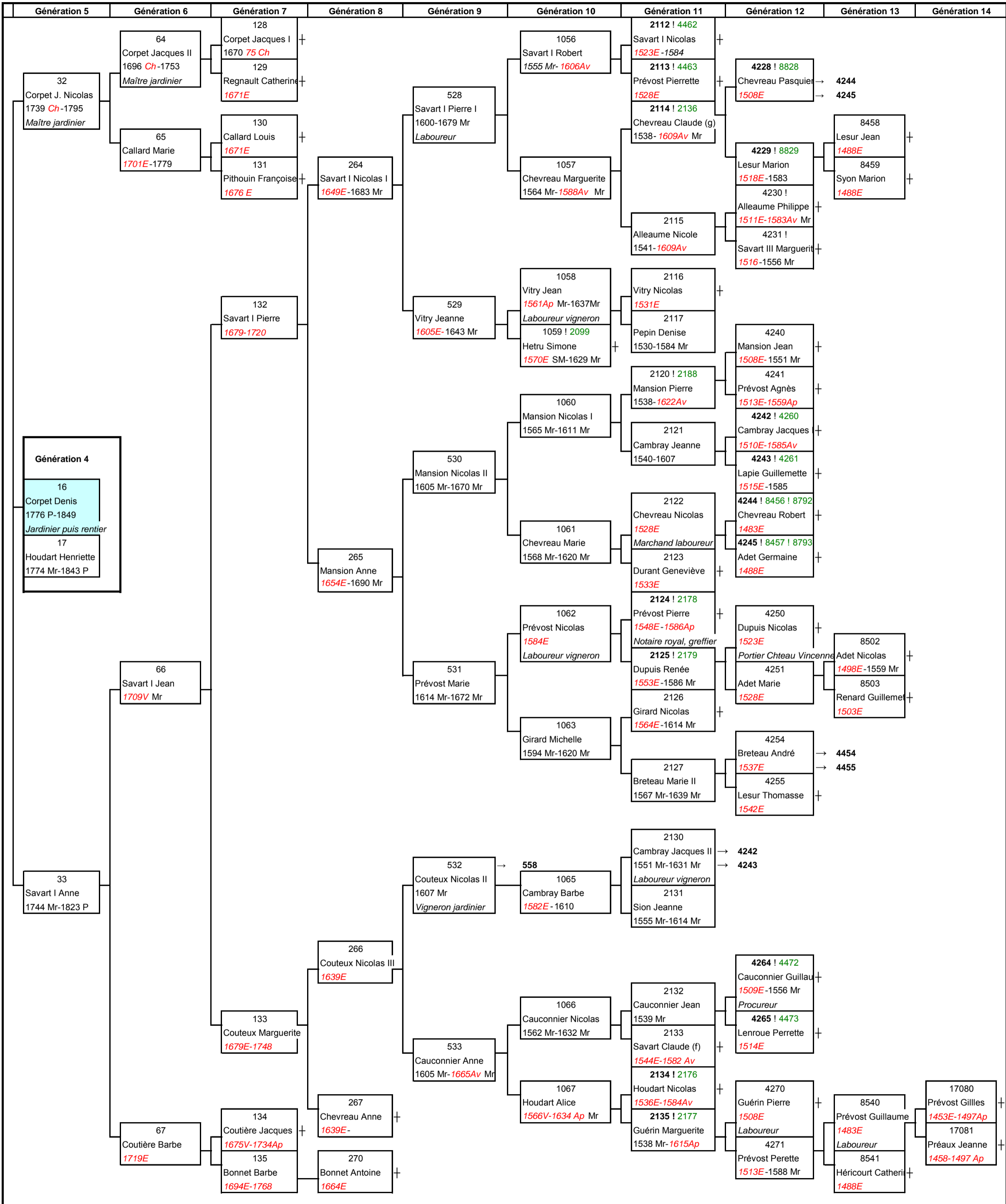
ARBRE GENEALOGIQUE

de la famille Jean CORPET

(générations 0 à 4)

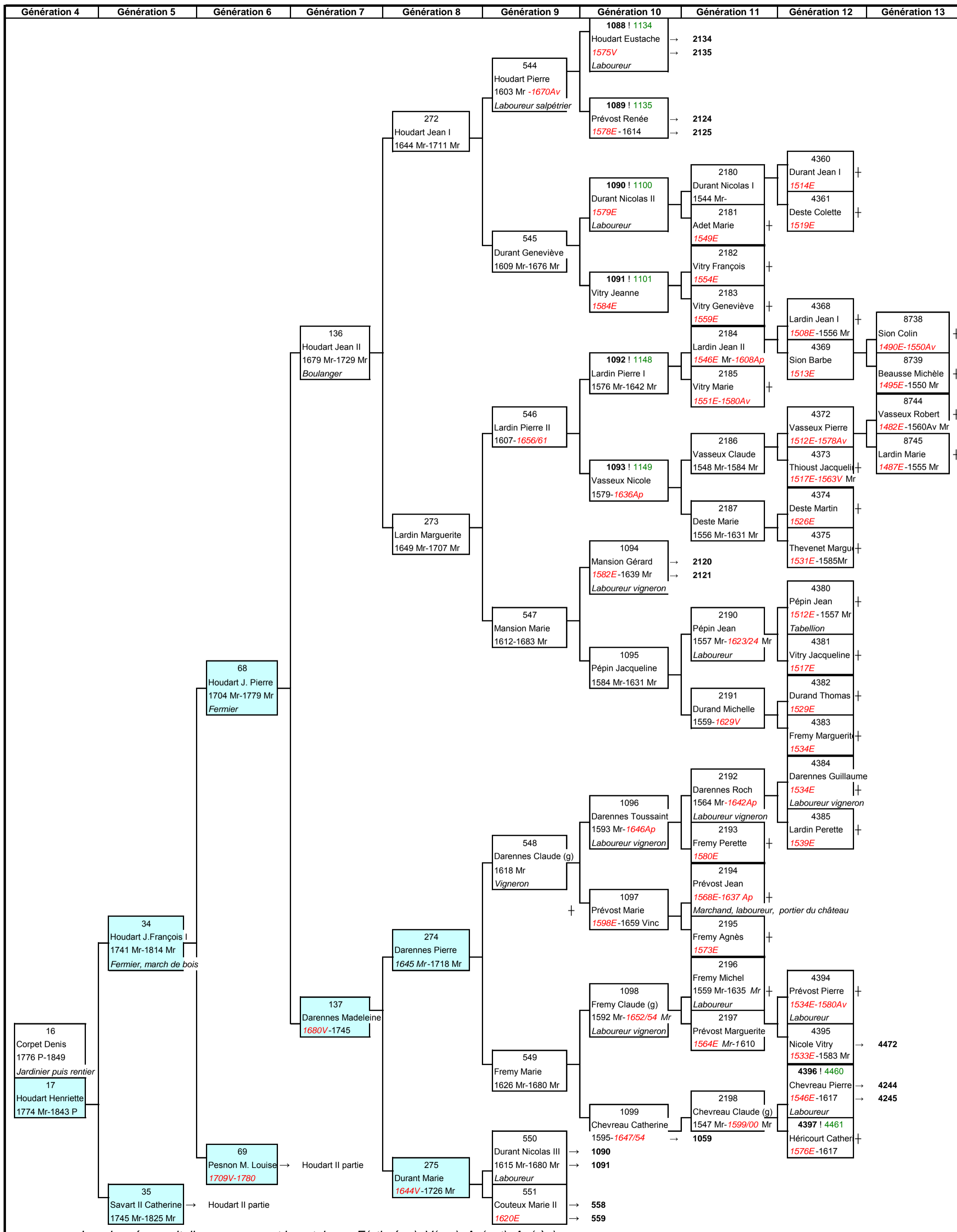


ARBRE GENEALOGIQUE de DENIS CORPET (1776-1849, 16/4)



Les données en italique rouge sont incertaines : E(stimées), V(ers), Av(ant), Ap(rès)
 Les croix indiquent que les parents ne sont pas connus
 Les flèches renvoient aux ancêtres précédents
 Les noms de lieux sont abrégés (voir page 89)

ARBRE GENEALOGIQUE d'HENRIETTE HOUDART (1744-1843, 17/4) première partie



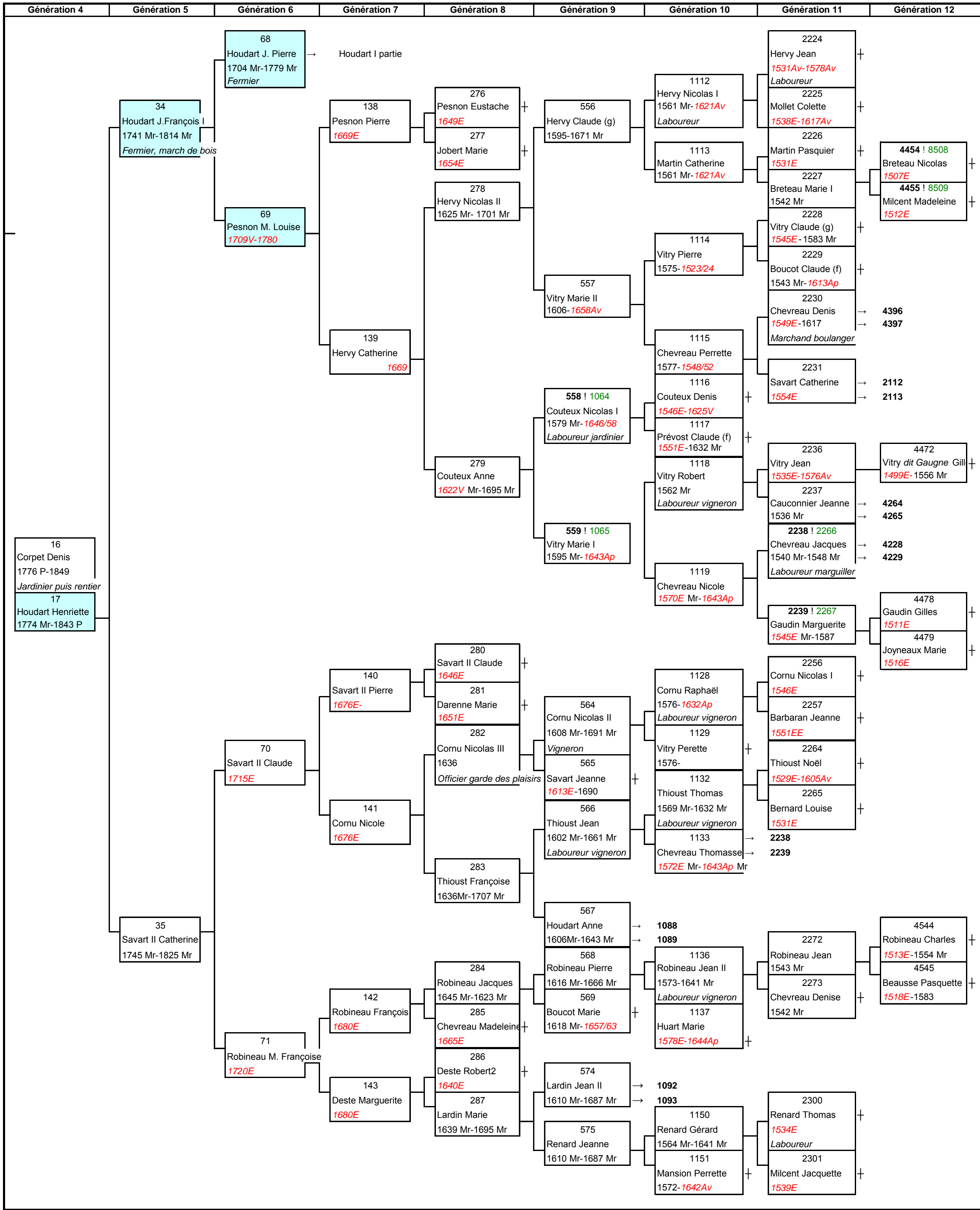
Les données en italique rouge sont incertaines : E(stimées), V(ers), Av(ant), Ap(rès)

Les croix indiquent que les parents ne sont pas connus

Les flèches renvoient aux ancêtres précédents

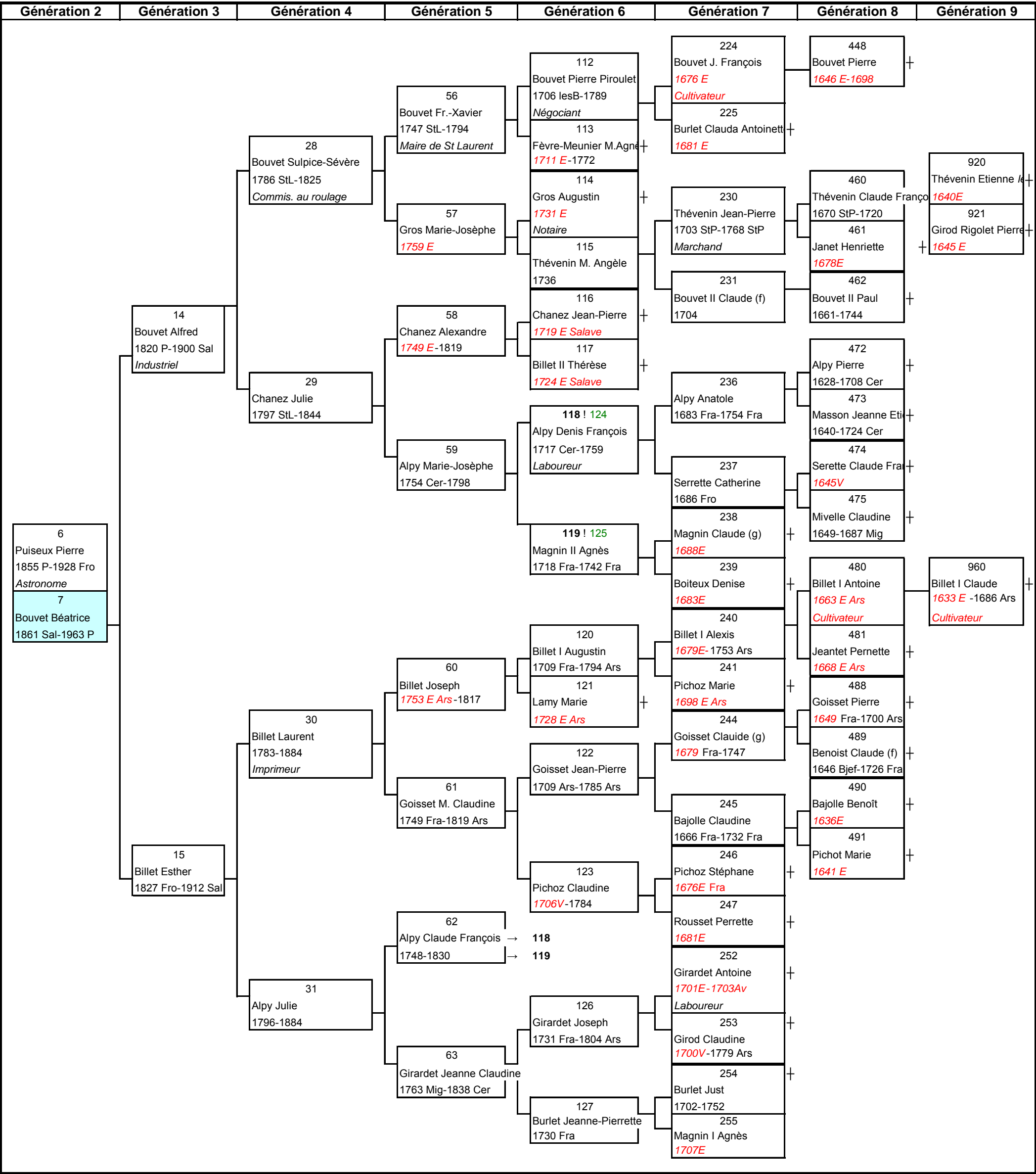
Les noms de lieux sont abrégés (voir page 89)

ARBRE GENEALOGIQUE d'HENRIETTE HOUDART (1774-1843, 17/4) deuxième partie



Les données en italique rouge sont incertaines : E(stimées), V(ers), Av(ant), Ap(rès)
 Les croix indiquent que les parents ne sont pas connus, les flèches renvoient aux ancêtres précédents
 Les noms de lieux sont abrégés (voir page 89)

ARBRE GENEALOGIQUE de BEATRICE BOUVET (1862-1964, 7/2)



Les données en italique rouge sont incertaines : E(stimées), V(ers), Av(ant), Ap(rès)
 Les croix indiquent que les parents ne sont pas connus, les flèches renvoient aux ancêtres précédents
 Les noms de lieux sont abrégés (voir page 89)